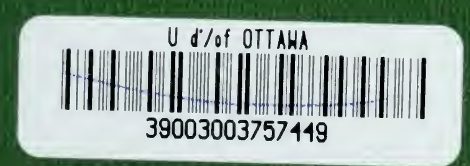




HENRI MAZEL

L'Hérésiarque



PARIS

EDITION DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVIII



PERSONNAGES

—

PROTAGONISTES

VICTORIN, moine.
ASTÉRIA, comtesse de Burgondie.
GILBERT, moine.
ENGUERRAND, chevalier.

Personnages secondaires du premier acte :

Déodat, abbé de Valsainte — Albéric, moine — 1 Novice — 4 Moines — Autres Moines.

Personnages secondaires du deuxième acte :

Amaury, écolâtre de Saint-Martin — Le Prince-évêque de Vienne — L'écuyer d'Enguerrand — 3 Paysans — 1 Paysanne — 2 Moines — 3 Jeunes Gens — 3 Ecoliers — 1 Routier — 1 Buveur — 2 Chanoines — 1 Prêtre — Disciples — Écoliers — Prêtres.

Personnages secondaires du troisième acte :

Le Vicaire impérial — L'Archevêque d'Arles — L'Archevêque de Narbonne — Les Evêques de Valence, de Vabres, d'Arrisitum, de Kingston — Amaury — L'Abbé de Saint-Honorat — L'Archidiacre du Concile — Un Hérault — Un Moine — 4 Bourgeois — 2 Curieux — 2 Femmes — 1 Enfant — Archevêques et Évêques — La foule, hommes, femmes et enfants — Chevaliers, hommes d'armes. Pénitents et bourreaux.

Personnages secondaires du quatrième acte :

Les Archevêques et les Evêques ci-dessus — Les chevaliers Marcabrus, Foulques, Bernard, Thibaut — Le page Aymar — 2 Pages, 1 Serviteur, 1 Soldat — Le Chef des Paysans — 3 Paysans, 1 Femme — Hérault d'Enguerrand — Hérault de Victorin — Un homme — Chevaliers, Pages, Paysans, hommes, femmes et enfants.

Personnages secondaires du cinquième acte :

Les 4 Chevaliers ci-dessus — Le page Aymar — 2 Pages — 3 Femmes — 3 Chevaliers — 3 Veilleurs — 1 Soldat — 3 Paysans — Paysans, Pages, Femmes, Chevaliers de Victorin, Chevaliers d'Enguerrand.

ACTE PREMIER

—

SCÈNE I

A Valsainte. — La grand'salle abbatiale. Les moines remplissent les stalles. Le soleil baisse.

DÉODAT

Prions, mes frères, car l'heure est sombre.

(*Silence.*)

Mes frères, prions dans la sobriété et la vigile, parce que le diable, notre adversaire, tourne comme un lion ravisseur, cherchant quelqu'un à dévorer. Résistons-lui fermement dans la foi.

C'est le bien internel qu'il faut d'abord poursuivre. Détournons les yeux du siècle, et ne pensons qu'à purifier nos âmes. Voici les cilices et le pain noir et la cruche d'eau ; que la chair soit humiliée, ses vices sont autant d'ancres par qui la nef aux bas-fonds s'enchaîne. Et voici les lampes et les orgues, et le taberna-

cle où languit de nous l'Adorable ; que soit exalté l'amour par qui nous communions avec Dieu ! En vérité, en vérité, que l'oraison succède au jeûne, car si nous ne sommes pas purs comme un matin d'avril, il ne nous aura servi de rien d'être nés.

L'esprit de la terre est abominable. C'est sur lui que le Christ fit claquer le fouet de son ire; renversons de même les tables impures dont s'encombrent les avenues de notre âme. Que le vent de la foi couche les hérissements des colères, que la rosée de grâce éteigne les ardeurs temporelles, que le feu de charité fonde les lingots des avarices.

Et plus encore luttons contre la luxure. Toute la corruption vient de la femme. C'est pourquoi la règle de ce monastère de Valsainte est si terrible. Nulle femme au monde ne peut franchir les murs du moutier ; vous savez de quel châtiment notre fondateur a puni ce viol du cloître, et en ma qualité d'abbé suzerain, ne relevant que du Pape, par le primat des Gaules, et de l'Empereur, par la Dame de Burgundie, investi dans mon fief du droit de haute justice, je devrais prononcer la mort contre quiconque, reine ou serve, oserait enfreindre la règle.

Mais une fois purs, ô mes frères, vous prierez pour le siècle, car l'heure est sombre.

Jusqu'en cet asile de paix transsude l'horreur des ténèbres extérieures. Partout des désastres : incendies, guerres, famines et pestes. On a déterré les morts pour s'en nourrir, et les routes se sont couvertes de mutilés sautillant sur leurs moignons pour sauver du moins leurs saintes reliques. Horreur ! un frisson a secoué les vieux os de la terre, on a vu des saints tout rouges se promener dans le ciel, et des hurlements ont été ouïs qui prophétisaient la fin du monde. Je suis bien vieux, mes frères ; que Dieu m'accorde de mourir avant que sonne l'effroyable clairon de l'Abîme !

Et dans cette nuit, aucune lueur ; Rome même, Rome s'enténèbre. Deux papes, ô scandale, se lancent l'anathème, les flots de sang ont ruisselé sur les saintes mosaïques, et, ce que l'Esprit saint n'avait osé révéler à l'Apôtre, la Bête immonde s'est vautrée sur la chaire de Pierre.

Voici ce qui m'a été inspiré : c'est Alexandre qui est le véritable serviteur de Dieu, et Geoffroy n'est que le suppôt de l'Antechrist. Le soleil pontifical a enfin percé la houle des men-

songes. Les églises des Gaules et des Germanies ont précipité de son trône d'imposture le hideux simoniaque qui ne devait son élection qu'à cette... Mes frères, m'est-il permis de prononcer son nom ici ? Ah ! votre âme est si pure qu'elle ne sentirait même pas le vol d'ouate de la Chauve-souris ; pourtant, dût le poil de votre chair se dresser d'horreur, il faut que vous sachiez son nom pour le vouer en vos malédictions aux flammes inextinguibles...

C'est le nom que nous devrions bénir, de notre Dame, la haute et puissante Astéria, comtesse souveraine de la Burgundie transjurane ; de par son génie de démone et sa beauté de succube, elle avait lié la chose sainte au char de l'Antipape. Cité des martyrs, tu n'étais plus que la sentine puante où se vautraient les crocodiles femelle et mâle, Astéria et Geoffroy, et des jets de soufre fusaient entre les dalles de tes basiliques parce que les faux dieux, en dessous, trépignaient de joie. Mais, gloire au Seigneur ! les méchants ont subi leur juste sentence. Le duc Guilhem a pris en main les intérêts du ciel, les légats de l'Eglise ont acclamé Alexandre pape, et les deux immondes ont été vomis par le peuple de Rome. Tayaut ! Tayaut !

ils ont été chassés comme des sangliers ; on dit que l'Antipape a péri dans les montagnes, la femme a disparu.

La femme ! car Astéria, mise au ban de la chrétienté, déchue de son trône, pestiférée et anathème, n'est plus que la dernière des créatures, louve errante, traquée aux torches, talonnée de meutes, sans qu'on sache même dans quel désert elle se cache !

(*Silence.*)

Voici l'heure. Levons-nous, mes frères, et allons respirer l'air pacifiant du soir. Mais veillez, et que pendant toute la nuit quelqu'un reste en prière. L'oraison du frère Gilbert plane dans le très haut comme un vol d'oiseau royal, qu'il aille le premier à l'autel ; et que le frère Victorin le remplace dont l'âme est un nid de douces colombes...

SCÈNE II

Le jardin du monastère. — Une colline. — Crépuscule. Les moines se promènent.

UN MOINE.

L'aire lumineuse remonte vers la cime des montagnes. A peine entend-on les clochettes des troupeaux et les longs appels des pâtres.

Que cette sérénité des soirs d'automne est profonde !

VICTORIN.

Ne vous semble-t-il pas, ô mes frères ? Ce n'est pas à l'aurore mais au soir que les choses exaltent vers Dieu leur plus fervent hymne de grâce. La nature se recueille pour que plus droite fuse la vapeur de son encens.

ALBÉRIC.

Mais bientôt va descendre la nuit, mère des épouvantes, les forêts se rempliront de plaintes, et des formes blanchâtres rôderont dans les clairières. Ah! l'enfer est terrible, et quelle étoile pourrait ne pas blémir sous son maléfice ! La fin des temps est proche, mes frères. Avez-vous ouï, ces nocturnes, l'effroyable galop de la tempête ? Sa rage fut si hurlante que la grande croix descellée s'est abattue au pied de la tour. Quels désastres puisque tels présages !

UN MOINE.

On dit qu'au-dessus de Saint-Gilles, des globes de feu ont éclaté dans le ciel.

UN AUTRE.

Au Mont-Cassin les reliques de saint Benoît ont sué du sang.

UN MOINE.

Depuis un mois les cercueils confiés au fleuve se sont engloutis sans atteindre les Alyscamps.

UN AUTRE.

Et dans les montagnes de l'horizon, où nous ne sommes jamais allés, des clameurs se sont répondu d'une cime à l'autre : Gémissez, car le jour du Seigneur approche !

VICTORIN.

Le monde ne peut finir tant que les âmes sont ardentes d'amour. Qui sait s'il ne suffira pas d'un pauvre moine pleurant devant un crucifix pour que s'arrête le glaive de l'ange ?

GILBERT.

Trois fois heureux, frère Victorin, ceux qui ont le don des larmes. Mais plus heureux encore ceux qui sont inaccessibles à l'orgueil. Il n'y a que Dieu qui puisse surseoir à la fin du monde.

VICTORIN.

Ciel, que disais-je ?

(*Il va s'asseoir à l'écart tout triste.*)

ALBÉRIC.

Que de signes effrayants !

GILBERT.

Le désespoir est injure à la Providence, car ceci est écrit : « Bienheureux celui qui met sa confiance en Dieu. » Des jours meilleurs vont luire. Voici que la chaire apostolique est purifiée puisque Geoffroy est mort et la louve en fuite.

UN NOVICE.

Sous quelle apparence se manifestait cette femme dont il est péché de dire le nom ? Je me la représente comme celle qui chevauchait la Bête de l'Apocalypse, pleine de noms de blasphème et dressant sept têtes et dix cornes.

GILBERT.

Non, mon enfant, elle ressemble à toute femme et n'en est que plus redoutable.

(*Déodat revient en s'appuyant sur l'épaule de Victorin.*)

DÉODAT.

Ne te désole pas, mon fils bien-aimé, l'esprit pèche, non la parole, et c'est excès que gémir pour une faute involontaire. Ton dire a jailli d'un élan d'amour.

VICTORIN.

Je l'aurais cru, du moins, mon père.

DÉODAT.

Et moi, je le sais. Ton âme est pure, Victorin, si pure que je te dis ceci sans craindre un éveil d'orgueil, et je ne passe pas de jour sans remercier Dieu de t'avoir donné à Valsainte, à l'Eglise. En vérité, je te l'annonce, mon enfant, car l'approche du jour suprême m'illumine l'avenir d'une lumière spéciale, tu portes le signe des grandes destinées, celui que l'Ange imprime sur le front des césars et des papes...

VICTORIN.

Grand Dieu !

DÉODAT.

Ne frémis pas, et lève-toi simplement à l'appel d'en-haut. Oui, tout s'enténèbre, mais que peux-tu voir du siècle, pauvre enfant dont la vie se consume en un scintil mystique ? Sache toutefois que pour sauver le monde il faudra, autant que des âmes énergiques, des âmes tendres... Certes, je ne suis pas en peine des vaillances ; en ces indictions de fer les héroïsmes fourmillent. Quiconque osera lutter sera mis en poudre, fût-il comme Geoffroy terrible, comme Astéria sirène. Mais la victoire s'écoule

si la charité ne suit la force, et c'est de l'esprit d'amour que je m'inquiète...

VICTORIN.

Comment peut-on être méchant, mon père ?

DÉODAT.

Enfant, puisses-tu toujours interroger ainsi ! Conserve la joie. Dieu veut la miséricorde et non la mortification. Le royaume du Ciel n'est pas l'abstinence de la viande ou du breuvage, il est justice, paix et joie dans le Saint-Esprit. Conserve l'amour. Entre les fils de Dieu et ceux du démon, la distinction ne peut être faite que par la charité. Ne t'endurcis pas par excès ascétique. C'est parce que ton âme est tendre que la couronne de vie te sera réservée...

VICTORIN.

Mon père, je ne suis qu'un pauvre pécheur.

DÉODAT.

Qui de nous ne l'est pas, mon fils? Vas en paix, et ne crois pas qu'il soit mal de sangloter d'amour devant le tabernacle.

(*Il s'éloigne.*)

GILBERT.

C'est ainsi qu'il fallait agir. On ne pouvait incendier la tiare de l'antipape qu'en concentrant sur elle toutes les flammes de la chrétienté. L'œuvre était difficile : l'empereur encore enfant, le duc Guilhem guerroyant en Aquitaine, les uns suspects sinon traîtres, d'autres partis pour la croisade, d'autres en lutte, les crocs dans leur chair, le faisceau était épars; gloire à qui l'a lié autour de la hache pontificale, à Alexandre!

UN MOINE.

Vous connaissez la chrétienté mieux que le chancelier d'empire, frère Gilbert.

GILBERT.

Vous le savez, c'est à Valsainte qu'ont été forgées les foudres dont l'Eglise a transpercé le simoniaque. Mais que ces pensées profanes ne nous détournent pas de la règle. Voici l'heure où je dois aller prier au pied de l'autel.

(*Il sort.*)

(*Les moines continuent à se promener en causant.*)

UN MOINE.

Frère Gilbert ne serait point indigne, certes, du trône de saint Pierre. Qui sait?

VICTORIN *(à part).*

Un dernier regard sur ce beau ciel. A peine une bande d'or, comme la bordure du manteau de Dieu, balaie-t-elle l'horizon. Là-bas, le fleuve invisible marmonne doucement et les forêts s'emplissent de murmures. Que la paix crépusculaire est adorable ! Non, la nuit n'est pas peuplée de fantômes, mais suave et traversée de grandes ailes lumineuses. Le Christ n'effraie pas, il console. *(Une cloche tinte.)* C'est tout à l'heure que j'irai finir la nuit dans le sanctuaire, face à face avec Lui... Quelles douces larmes je vais pleurer !

SCÈNE III

Le sanctuaire de l'église abbatiale. — La nuit.

GILBERT *(seul, en prière).*

Seigneur, voici que l'heure est écoulée, et qu'il me faut prendre congé de vous.

Ah ! misère de la faiblesse humaine, pourquoi, Tout-Puissant, créâtes-vous l'homme si chétif, pourquoi ne pas nous avoir donné une intelligence assez vaste pour comprendre vos plans, un cœur assez héroïque pour les suivre, des

prunelles assez adamantines pour soutenir le flamboi de votre Face adorable ?

Votre volonté nous condamne à l'impuissance. En vain je me déchire l'âme à dix ongles pour que de la plaie élargie jaillisse jusqu'à vous le tourbillon des idées pures, votre essence se dérobe dans les replis des mystères ; loin, bien loin de vous, je m'arrête en ce royaume du calme où votre présence réelle ne se manifeste que par une atmosphère, mais si sereine que le doute ni la colère n'y peuvent vivre.

Pourtant, qui sait si ne vous approchent pas de plus près ceux par qui le royaume des cieux doit être ravi, les violents qui bénissent les vôtres et maudissent les autres ? Hier soir, frère Albéric achevait ici son oraison, et avec des flammes dans les yeux, il criait : « Maudits les méchants et les pécheurs, dans leurs âmes promises aux lacs de poix et de soufre, dans leurs corps dès ce monde voués aux géhennes...» Pourquoi ne puis-je pas ainsi maudire ?

Mon âme se meut en des éthers si almes, et mon cœur est tellement empli de votre Absolu que je ne puis laisser tomber les yeux, même pour les haïr, sur les indignes d'ascension vers votre Infini. Je ne peux pas ne pas avoir foi en

vous. Votre volonté pourrait-elle ne pas se faire et votre règne ne pas advenir ? Vous-même, ô Tout-Puissant, connaissez-vous la haine et l'angoisse ?

Je crois, oui, je crois ! Vous viendrez, Seigneur, un soir des temps, porté sur les nuées, avec la foudre à vos pieds comme un lévrier bondissant, et le monde sera un crible où votre main effroyable vannera les bons et les mauvais... Alors où seront-ils, les hérétiques, et les perverses, et les antipapes, fétus que le vent d'enfer flagellera dans sa trombe ?... L'heure est-elle noire ? pour moi elle rayonne, et d'un flamboiement tel que les signes de feu ne me convaincraient pas davantage par qui se marquerait votre puissance interventrice !

Voilà, Seigneur, que je me surprends à attendre quelque signe, comme une femme. Eh quoi ! quand ce crucifix s'animerait, quand ce vitrail descendrait jusqu'à mes lèvres, quand de votre tabernacle s'élèverait une voix semblable à celle des grandes eaux, en quoi mon adoration pourrait-elle être plus fervente ou ma foi plus ferme ?

VICTORIN (*entrant*).

Dieu soit avec vous, mon frère.

GILBERT.

Et avec votre esprit.

VICTORIN.

Comme la douceur de cette église est suave ! L'or mourant dont languissent ces vitraux, et l'intime frisson expirant des cloches, et le parfum d'encens qui s'exalte vers les voûtes et s'enroule au peuple éthéré des prières, oui, les Anges, les Anges volent dans cet air !... O mon doux frère, ô mon bien-aimé, que votre oraison fut ardente pour qu'autour de vous la grâce du Seigneur soit si lumineuse !

GILBERT.

Mon frère, ne parlez pas ainsi, je ne suis qu'un pécheur et le sentiment de mon indignité m'épouvante. Si le Seigneur devait se révéler, ce ne serait pas à qui tremble de respect, mais à qui frissonne d'amour.

VICTORIN.

Et qui ne frissonne pas d'amour ? Ce crépuscule est si divin et cet air se parfume de telles roses, s'enchante de telles harpes, qui ne serait pas terrassé d'extase ?... Je sens que pleurer va m'être si doux !

GILBERT.

Heureux ceux dont le cœur se brise comme un vase trop étroit. Priez, mon frère, priez pour nous tous et pour moi-même. Ah ! vous avez raison, et que sont aux yeux de Dieu les Clés et les Livres au prix des Larmes ? Si la chrétienté subsiste, c'est qu'il s'en verse encore...

VICTORIN.

Si nous priions ensemble ?

GILBERT.

La règle a dit tour à tour, mon frère. Dieu vous garde !

(*Il sort.*)

VICTORIN.

(*Il se jette la face contre terre et sanglote èperdument.*)

Pitié, pitié, mon Dieu ! Votre amour est un feu qui dévore ; ma bouche se dessèche, mes chairs se fondent, mes os se calcinent, mon âme halète comme un cerf forcé ; pitié, Seigneur, votre grâce est trop poignante, votre rosée trop profonde...

Ah ! vers vous, Vierge divine, vers vous, que je me réfugie comme un enfant vers sa mère ;

posez la paix de vos longs doigts sur mes yeux éblouis par le buisson ardent, sur mon front dévasté par la langue de flamme, sur mon cœur fumant de la visite de Dieu, emportez-moi comme un nouveau-né dans votre manteau d'étoiles, ô Mère adorable, et bercez mon sommeil de vos hymnes bénédictrices pour que je puisse ensuite les redire.

Béni soit le Seigneur Dieu, tout-puissant, éternel, absolu, insondable, unique en trois personnes, le Père créateur, le Fils agneau, l'Esprit à la fois colombe, sceau, vent et flamme.

Et bénis les chœurs des milices célestes, anges et archanges, puissances, trônes et dominations, chérubins et séraphins, ministres des volontés divines qui se tiennent en la présence de Dieu en chantant ses louanges,

Ou justes rassasiés de joie pendant l'éternité, cohortes d'élus couronnées de vie, de gloire et de justice, radieux comme le soleil, et qui s'aimeront en Dieu, dans des parterres d'étoiles, au sein des choses que l'œil n'a point vues et que l'oreille n'a point ouïes.

Et bénies toutes les créations sorties comme nous-mêmes des mains du Père, vivifiées par l'Esprit, rachetées par le sang du Fils versé sur

cette terre, nos frères les arbres et les animaux, nos sœurs les mers et les terres, comme nos frères les soleils et les firmaments, nos sœurs les ténèbres et les étoiles !

Et bénies toutes les créatures humaines que vous fîtes, Seigneur, à votre image, mes frères les hommes et mes sœurs les femmes, les os de nos os et la chair de notre chair, tous marqués de votre sceau de grâce et si profondément que toujours, même chez les pires, quelque chose de divin subsiste.

Et bénis donc les pécheurs comme les saints, et bénis les rappelés du plus loin et les reconquis du plus profond de l'abîme, les suppôts de l'antipape mort, et l'antipape lui-même, et jusqu'à celle qui fut son mauvais ange et que vous sauverez peut-être, ô mon Dieu !...

UNE VOIX.

Béni sois-tu toi-même, frère Victorin !

VICTORIN.

Dieu ! Ce n'est pas un rêve ! J'ai bien entendu ! Vierge sans macule, trésor de foi, dot de vertus innombrables, daigneriez-vous descendre du croissant céleste pour venir au plus humble de vos enfants ? Ah ! parlez, parlez en-

core, salvatrice, libératrice, purificatrice, et que votre voix enchante ma pauvre âme...

La Voix.

Frère Victorin, béni sois-tu !

Victorin.

Quelle rosée de grâce m'inonde ! Ah ! mourir, mourir en ce moment, puisqu'un pécheur comme moi n'a pas été trouvé indigne de la consolation divine !

(*Silence.*)

Mais... était-ce bien la Reine du ciel dont j'entendais la parole ? Elle ! et moi, hélas !... Non, quelqu'ange secourable plutôt, quelqu'un de ces esprits lumineux que nos prières attirent vers les tabernacles... O toi qui parlais si doucement dans l'ombre, étoile des parvis célestes, dis-moi ton essence, ton rang dans la sainte milice et ton ministère dans cette vallée de larmes, parle encore, angélique créature !

La Voix.

Je suis celle qui souffre.

Victorin.

Celle qui souffre ?... Ame de douleur, amante de sacrifice comme le Christ lui-même, mal-

heureuse hostie qui consentis sans doute à assumer le poids de nos opprobres, quelle consolation m'est-il donné d'offrir à tes lèvres qui pourraient boire à la Coupe d'allégresse ?

La Voix.

Je suis celle qui souffre.

Victorin.

Quel accent de désolation ! Que puis-je faire pour toi, sinon verser des larmes ? Serais-tu plus sereine, voix douloureuse, si nous pleurions ensemble ? (*Silence.*) Qui donc es-tu pour souffrir ainsi, ô gémissante ? Point un esprit de ténèbres, certes, puisque tu hantes les lieux saints, point aussi peut-être un messager de lumière, puisque tu n'as pas la joie.

La Voix.

Je suis celle qui cherche le bonheur et ne trouve que la dolence. J'aspire à tout ce qui est amour, puissance, éternité, et je ne rencontre que l'ennemi, le faible et le fugitif. Je souffre... Mon essor se brise sans fin contre un cristal impénétrable, et je meurs de ne pouvoir me réchauffer au foyer que je vois luire. Je suis l'éternelle victime, l'inassouvie dont chaque

flamme racle les os, l'infortunée que chaque glaive de passion transverbère. Ah ! qu'ils s'éloignent ceux qui rient, car ils me trouveraient en pleurs, et ceux qui raisonnent, car leur logique ne me serait intelligente, ni intelligible... Je souffre dans ma chair qui saigne d'un sceau fatal, dans mon âme qui aspire au dévouement et succombe à la soif dominatrice. C'est pourquoi j'erre dans les désastres, fatale comme une comète, ne secouant de ma chevelure que des ruines, et ne pouvant me consoler comme le Christ à l'idée que le bonheur d'autrui se nourrit de mon désespoir.

VICTORIN.

Dieu ! quel abîme de douleur se creuse devant mes yeux qui les fascine !

LA VOIX.

Je souffre !... Mais qui me suit souffrira davantage encore.

VICTORIN.

Qui donc es-tu, être d'énigme dont la voix est plaintive comme celle d'un ange ou d'une sirène ? Une ombre inapaisée qui reviendrait errer autour de sa tombe ? Dis-le, nous lance-

rons vers le ciel des supplications si ardentes que Dieu ne nous refusera pas ton repos éternel. Un ange banni d'en-haut pour quelque faute rachetable ? Nous t'associerons pendant l'exil à nos prières.

LA VOIX.

Hélas !

VICTORIN.

Réponds ! Réponds au nom du Christ, car si tu n'es créature humaine ni angélique, horreur ! horreur ! que peux-tu être sinon larve infernale et de ténèbres ? Recule-toi, Satan !

LA VOIX.

Satan est plus heureux que moi. Ton exorcisme l'aurait fait hurler de rage, et la rage est sa joie, et voici seulement que je pleure...

VICTORIN.

Les ténèbres sont épaisses et je ne puis sans sacrilège m'emparer d'une lampe. Pourtant je saurai bien voir qui parle dans l'ombre.

LA VOIX.

Arrête ! Si je suis un esprit mauvais, je te touche. Si je suis un envoyé de Dieu, tu doutes. Dans les deux cas, tu perds ton âme !

VICTORIN.

Seigneur, vous qui avez souffert la tentation du Mauvais, ne permettez pas, comme il a été affirmé par votre Apôtre, qu'un de vos enfants soit tenté au delà de ses forces ; éloignez le Malin qui se plaît à rôder autour de l'aire. Si cette voix n'est que d'un fantôme, qu'elle s'évanouisse...

LA VOIX.

Et si elle n'est point de fantôme ?

VICTORIN.

Dieu !

LA VOIX.

Si j'étais vivante ?

VICTORIN.

Tais-toi !

LA VOIX.

Suppose, frère Victorin, la plus misérable des pécheresses, une femme souillée de tous les crimes, dont le nom te remplirait d'horreur autant que le chiffre six cent soixante-six, à côté de qui resplendiraient comme neige la bête qui montait de la mer avec sept têtes blasphématrices et dix cornes portant diadèmes, et l'autre bête qui montait de la terre avec deux

cornes d'agneau et parlait comme le dragon, me lancerais-tu l'anathème ?...

Oui, puisque tu gardes le silence ! Et peut-être aurais-tu raison, les crimes que tu supposes ne sont rien à côté de ceux que tu saurais... Mais si cette femme, plus anathème que la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre, se repentait, et si tu savais qu'un appui la pût conduire vers le phare dont s'illuminent ses ténèbres, lui refuserais-tu une larme, toi qui sanglotais tout à l'heure au souvenir du jardin des Olives ?

Tu te tais encore ; peut-être ton innocence frémit à descendre en ce puits abyssal d'horreurs... Pourtant, ceins tes reins d'une corde salutaire et contemple l'amas de ce qu'a de plus odieux l'enfer: l'orgueil d'abord, l'orgueil atroce, plus exalté que les hauts lieux, plus indomptable que les mers, et la colère, plus dévastatrice que les cyclones, et la cupidité dans la fosse d'abjection qu'elle se creuse sans cesse, et la luxure, dans...

VICTORIN.

Tais-toi !

LA VOIX.

Tous ces démons, suppose-les réunis et cen-

tuplés, et l'âme qui leur est en proie hurlante sous leurs crocs et frappant des deux poings à la clôture des Consolations, verrais-tu d'un œil sec sa sueur de sang, et de sa misère rampante détournerais-tu la tête ?

VICTORIN.

Le Christ a-t-il refusé son pardon à l'adultère et à la courtisane ?

LA VOIX.

Tu irais à elle ?

VICTORIN.

En vérité, j'irais à elle.

LA VOIX.

Dis-tu vrai, moine, et ne te joues-tu pas d'une âme ?

VICTORIN.

Qui donc oserait mentir devant Dieu ?... Je me sens assez d'amour pour en désaltérer toutes les soifs. Mes lèvres se sont toujours refusées aux anathèmes, et mon cœur ne peut maudire ni se taire, il ne sait que bénir...

LA VOIX.

Ah ! si ta piété me couvre, me voici sauve aux

yeux de Dieu, car de tous ici c'est toi qu'il préfère.

VICTORIN.

Puisse cette triste voix dire vrai !

LA VOIX.

C'est aux âmes tendres et brûlées d'amour divin que sont réservées les cithares et les fioles d'or pleines de parfums. Le ciel ne se dilate pas à la froideur des Gilbert.

VICTORIN.

Lirait-elle dans les cœurs comme Dieu ?

LA VOIX.

Mais quelque grand qu'ait été jusqu'ici ton mérite, c'est d'aujourd'hui seulement qu'il flamboie, car la miséricorde est plus agréable à Dieu que les holocaustes, et c'est sur elle que reposent les trônes des élus.

VICTORIN.

Serait-il vrai, Seigneur, que nulle âme ne vous a mieux aimé que la mienne ? Ah ! je le crois, si bouillonnante jaillit la source vive d'amour au heurt de votre baguette contre le roc de mon péché. Que le monde se fonce et

se froidisse, je me sens assez de lumière et de chaleur pour le forcer encore à vivre!... Pauvre âme, aie confiance. Dans ce saint monastère, où tant de béatitude flotte, il n'y a de place que pour la joie. Viens, tu macèreras six mois dans la myrrhe de pénitence et six mois dans les aromates d'amour, et nous te conduirons à Jésus qui te nommera son épouse. Donc, ô voix mystérieuse, si tu n'es qu'un pur esprit, condense-toi, si tu es une créature vivante, sors de l'ombre, j'étendrai toujours les mains pour te bénir.

LA VOIX.

Même si ma forme est de femme?

VICTORIN.

Dieu l'a-t-il méprisée quand il a pénétré dans le sein de sa mère?

LA VOIX.

Même si cette femme est la pire des pécheresses?

VICTORIN.

La femme est trop faible pour pouvoir commettre le mal absolu. Sa chair est infirme et son péché n'excite pas la colère des Anges mais

leurs larmes. Nulle femme ne doit désespérer de la compassion divine parce qu'elle est elle-même miséricordieuse. Le péché de l'adultère retombe sur son complice, et celui de la courtisane sur ses séducteurs. L'orgueil est le vice suprême, et s'élever jusqu'à lui aucune femme ne le peut, ne l'a pu, ne le pourra, aucune !... Sauf, une, peut-être, une seule...

La Voix.

Laquelle ?

Victorin.

Son nom ne pourrait être prononcé ici.

La Voix.

Laquelle ?

Victorin.

Pourquoi insistes-tu ?

La Voix.

Et si j'étais cette femme ?

Victorin.

Dieu !

La Voix.

Si je l'étais, que dirais-tu ?

VICTORIN.

Ah ! montre-toi enfin !

LA VOIX.

Regarde !

VICTORIN (*chancelant*).

Dieu !... Grand Dieu !... Astéria !

ASTÉRIA.

Tu dixisti.

VICTORIN.

Elle ! Elle ici !

ASTÉRIA.

Et quelle femme pourrait pénétrer en ce monastère, sinon la Dame souveraine de Burgundie ? Oui, moine, c'est bien elle que tu vois, l'infortunée Astéria, vaincue, sans trésor, sans armée, sans fidèle, au pouvoir du sacrilège, heureusement introuvable, qui oserait violer le droit d'asile de Valsainte.

VICTORIN.

Malheureuse ! Malheureuse !

ASTÉRIA.

Oui, malheureuse, certes, plus qu'au jour où le conciliabule qui se prétendit concile trahit

lâchement le pape Geoffroy et lui rétorqua l'anathème dont il avait foudroyé l'imposteur Alexandre, plus qu'au jour où mes vieilles bandes furent taillées en pièces par le féroce Guilhem, plus qu'au jour où mon palais transtévérin succomba aux assauts de la tourbe, où Geoffroy tomba sous mes yeux, où je me sentis emporter sur un cheval à travers la cité hurlante, car alors je combattais encore, et voici que je suis vaincue, trahie, désespérée, sûre seulement, parce qu'ici, de ma vie sauve...

VICTORIN.

Malheureuse ! Malheureuse !

ASTÉRIA.

Quel désastre nouveau pourrais-tu m'apprendre ? Pourquoi cette plainte lamentable, et que dois-je redouter de plus au fond de mon abîme ?

VICTORIN.

Le droit d'asile est suspendu.

ASTÉRIA.

Que dis-tu ?

VICTORIN.

De par l'anathème du Saint-Père, la reine de

Burgundie est déchue du trône. N'importe qui peut arracher Astéria de cet autel.

ASTÉRIA.

Que la volonté du Seigneur s'accomplisse !

VICTORIN.

Hélas !

ASTÉRIA.

Voici que filtre mon sable suprême, je suis la génisse dont la chair rassasiera les tigres, et nul bras ne peut me ravir à leurs mâchoires. Que ce qui est écrit arrive !

Pourtant quel est mon crime ? Je t'éprouvais tantôt, Victorin, je ne suis ni l'adultère, ni la sanglante, je n'ai aimé que des reflets et poursuivi que des rêves. J'ai reconnu en Geoffroy une âme césarienne, et je me suis dévouée à sa fortune ; si j'ai péché, combien de rois, d'évêques et de cardinaux ont péché comme moi ! J'ai voulu rétablir dans le monde l'ordre disparu depuis Tibère-Auguste, le seul prince légitime puisque le Christ a voulu naître sous sa loi, et j'ai projeté de soumettre l'Eglise au pape, aujourd'hui valet des évêques, et de rendre au vieil aigle impérial l'essor dont Charlemagne avait effaré la terre. Hélas, de mes efforts je

n'ai recueilli que désastres ; les cadavres de mes chevaliers ont fait refluer les fleuves et des taches de sang ont éclaboussé jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Alexandre triomphe, Geoffroy est mort, le diadème de Burgundie m'échappe. Si jamais une femme s'est trouvée plus infortunée qu'Astéria, qu'elle paraisse !

VICTORIN.

Infortunée, certes !

ASTÉRIA.

Et cepèndant mon âme n'est noire que du péché des autres. Si du sang me tache, ce n'est pas moi qui l'ai répandu. Je n'étais pas née pour la haine. Je me souviens de mon aurore où le Sénat romain baisait la frange de ma robe, où mon cortège ne pouvait fendre la foule... Cloches bondissantes, ne vous entendrai-je plus que le jour de mon supplice ?

Tant de beaux chevaliers ! Je chevauchais sous le même dais que le pape... J'entends le *Vexilla !...* Derrière moi les cardinaux, tous fidèles encore... Comme j'étais heureuse !... Et aujourd'hui, même, qu'il suffirait de peu pour me rasséréner, d'une atmosphère pacifiante comme celle de ce monastère, de pouvoir après

tant de luttes, me consumer dans l'ombre comme une de ces lampes !

Moines, moines, que vous êtes heureux ! Vous vous endormez comme Jean sur le sein du Christ, et le soleil à travers les roses diapre de splendeurs vos frocs de bure, votre âme se balance sous l'œil de Dieu et l'encens de vos prières ne revient pas ramper sur le sol... Vous avez le repos des vaincus et des faibles en vos mains, pourquoi vous refuseriez-vous à les ouvrir ?...

(*Silence.*)

DÉODAT (*entrant*).

Le Seigneur soit avec toi, mon frère !

ASTÉRIA (*à voix basse*).

Dieu !

DÉODAT.

Pourquoi ne réponds-tu pas, frère Victorin, n'es-tu pas ici en prière ? En extase, peut-être, et tu ne peux m'entendre ! Où donc es-tu ? les ténèbres sont épaisses, et mes prunelles si vieilles qu'elles ne distinguent plus guère... Pourtant, je sens un parfum étrange...

VICTORIN.

Mon père, je suis bien ici, et c'est moi qui

vous réponds : Que le Seigneur soit avec votre esprit !

DÉODAT.

Ta voix tremble...

VICTORIN.

Comment pourrait-elle ne pas trembler, si terribles sont les angoisses où peut sombrer toute âme, à toute heure ?

DÉODAT.

Seraient-ils venus t'obséder, mon fils ? Oui, je devine au fond du parfum de roses qui flotte encore un relent de mystère... Cette odeur n'est pas céleste... Ils sont venus, n'est-ce pas, mon fils, et, gloire à Dieu, tu leur as résisté ! Réjouis-toi, car ceci est écrit : « Heureux qui endure et surmonte la tentation ! » Le Christ lui-même a voulu s'y soumettre, et la rage des démons n'est que l'aveu de leur terreur.

VICTORIN.

Mon père !

DÉODAT.

Vois-tu, je suis à l'âge où l'on s'assied au bord de la route en attendant que la douce mort passe ; mes membres sont raidis, ma vi-

gueur éteinte, mes yeux aveugles, toute ma vie s'est réfugiée dans mes narines, et c'est pourquoi elles distinguent vite le relent obscène des sorcières, et ton parfum de myrrhe et de cinname, à toi... Tu es le plus pur de nous tous, Victorin, et ta prière monte vers Dieu aussi droite qu'une vapeur dans un air très calme.

VICTORIN.

Mon père, par pitié !

DÉODAT.

Voici que je descendrai bientôt dans la tombe, mes forces sont sur leur déclin, et depuis quelques instants même ma faiblesse augmente... Avant d'expirer, j'ai voulu te bénir encore, car je te vois oint par Dieu pour l'avenir : tu as l'amour qui aspire les foules et l'éloquence qui les échauffe et la passion qui les entraîne, tu es beau, tendre et chaste, ton rôle peut être immense...

VICTORIN.

Ah, la domination de son âme est plus désirable que l'empire de la terre.

DÉODAT.

Cette odeur est étrange. Mon fils, es-tu bien seul ici ?

VICTORIN.

Nous étions deux à prier ensemble.

DÉODAT.

Deux ?

VICTORIN.

Pardonnez-moi, mon père, si j'ai péché.

DÉODAT.

Oui, oui, je vois... je vois... une femme... Eh ! quelle femme pourrait pénétrer en ce monastère que gardent tant de grilles, sinon... Elle !

VICTORIN.

Mon père...

DÉODAT.

Ah ! l'horrible louve, la chienne altérée de sang et de sanie, la Jézabel dont les crimes ont ému la divine patience ! Elle est ici, et tu lui as parlé, Victorin, et tu dis que tu as prié avec elle ! Ah, malheureux enfant ! Oui, je la reconnais : c'est bien ce front bombé et largement découvert, et ce teint blême que les brasiers d'enfer ne rendraient pas pourpre, et ces lèvres plus sinueuses qu'un frémissement de marécage, et ces regards dont me brûle la flamme à travers la taie de mes prunelles, oui, c'est

bien elle, son relent lascif, son cliquetis de joyaux et sa froissure d'étoffes en le rejet de sa superbe, tout jusqu'au son de sa voix encore muette que je crois déjà entendre.

Dehors, maudite ! Infâme, hors d'ici ! La lance de saint Maurice t'a échappé, tu n'es plus qu'une réprouvée, une bête fauve que le premier chasseur doit abattre. Et te voilà prise au piège, louve ! En nos mains, tu es en nos mains ! Le Saint-Père nous a libérés de ta mouvance. Tu n'es plus la Dame de Burgundie, maîtresse des clés de ce monastère, mais une vagabonde qui a violé Valsainte, et qui sera, pour ce crime, remise au bras séculier dont elle prévoit la sentence !

ASTÉRIA.

T'avais-je menti, frère Victorin, et n'est-ce pas la mort jusqu'en cet asile ?

DÉODAT.

Péril sur nous parce que cette Immonde a infecté l'air de notre âme, sur cette nef d'où sa vue fait enfuir les prières, sur toi, mon pauvre enfant, qu'elle a peut-être ému de pitié et sur moi-même qui lui parle, et même en la maudissant, m'empoisonne de ses effluves ! Je sens

la colère de Dieu, parce qu'elle l'obombre, planer sur nous. Valsainte, dans quel creuset de flammes purifieras-tu la souillure que t'imprime sa pestilence... Ah ! fuis, fuis, frère Victorin, qu'importe la mort d'un vieillard, mais toi, fuis...

VICTORIN.

Pas avant, mon père, que je n'aie imploré votre pardon pour la pécheresse !

DÉODAT.

Hélas, hélas, voilà bien ce que je redoutais par dessus tout... Ah ! mon fils, mon malheureux fils, dans quel piège as-tu glissé ! Toi, le chérissant, c'est par l'amour que tu devais être séduit et le Rusé a bien perpétré son œuvre.

VICTORIN.

Mon père, penseriez-vous au péché de chair ? Je vous le jure, cette misérable est pour moi sans sexe, et je n'avais même pas vu son front large et son teint de marbre et ses yeux étincelants avant que vos lèvres ne me les aient révélés. Mais elle est malheureuse.

DÉODAT.

Hélas !

VICTORIN.

Ah ! songez dans quel cycle de désastres a tournoyé cette déplorable victime, vaincue, traquée, proscrite, et ne pouvant échapper à la mort, même au pied de cet autel où elle clame asile. Ah ! suis-je coupable de frémir à une calamité si royale ?

DÉODAT.

Mon fils, nous crois-tu donc de pierre, et penses-tu que nous n'avons pas à refouler la miséricorde au fond de nos âmes ?... Ne regarde pas le malheur mais le mérite ; au-dessus de la pitié n'y a-t-il pas la justice ? et quelque dolente que soit cette femme ne reste-t-elle pas le puits d'abîme d'où sont sorties les sauterelles de mort ?

VICTORIN.

Au-dessus de la pitié n'y a-t-il pas la justice ?... Mon père, Jésus aurait-il ainsi parlé ?

DÉODAT.

Eh, qui de nous est Jésus ? Ah, mon fils, ce n'est pas l'abbé de Valsainte qui te parle, je ne voudrais pas prononcer les paroles terribles qui feraient de toi un rebelle si tu ne tombais

aussitôt à mes pieds, c'est le père, le vieillard plein de jours et d'expérience.

VICTORIN.

Hélas !

DÉODAT.

Ce n'est pas non plus le prêtre ! S'il parlait, il ne lui refuserait pas son aide, mais, ô mon fils, est-ce bien le sacerdoce en toi qu'elle a ému, est-ce à l'ordre de Melchisédech qu'elle s'est adressée, s'est-elle accusée de ses péchés ? Non, car elle serait à nos pieds sanglotante, et je la flaire debout et la narine ouverte. Prends garde, Victorin, ce n'est pas le prêtre qui tremble en toi, c'est l'homme.

VICTORIN.

Dieu, quelle clarté m'illumine !

ASTÉRIA.

Aux pieds de qui, fût-il vieillard, fût-il bourreau à la hache haute, une femme comme Astéria tombe-t-elle ? Malgré trahisons et désastres, je reste sacrée aux yeux de tous de par le saint chrême dont les évêques m'ont ointe, de par mon père le glorieux empereur Lothaire l'Aveugle et sa lignée ancestrale qui remonte en sillon

de lumière jusqu'à Charlemagne, de par l'énergie qui m'a permis de tuer mes rivaux comme un César, et de régner sur Rome comme une Livie !

DÉODAT.

L'entends-tu ?

ASTÉRIA.

Tomber aux pieds de quelqu'un ? Oui, peut-être, de qui viendrait avec des bénédictions sur les lèvres et non des injures, et des aromates dans les mains et non des lanières, qui panserait mon cœur royal mais de femme et que tant de flèches hérissent, et m'apprendrait l'amour à moi qui ne sais que la haine. Que suis-je enfin, sinon une âme pétrie du même limon que les vôtres, vivifiée par le même Esprit, rachetée par la même Hostie ? Est-il vrai que je sois fiancée aux flammes infernales ? du moins je fus d'abord appelée aux joies paradisiaques ; quelle victoire plus belle que de m'arracher au gouffre, et de me conduire, moi aussi couronnée d'étoiles et vêtue de lumière, vers les épouses de l'Agneau ! Et pour cela que faudrait-il ? une larme, une larme versée sur moi, vieillard de colère...

DÉODAT.

Il l'écoute ! Il l'écoute ! Ah, les mauvais anges sont ici.

VICTORIN.

Chassons-les donc en ramenant cette âme à Dieu !

DÉODAT.

Oui, mais pas toi ! pas toi ! D'autres la sauveront. Valsainte manque-t-il d'apôtres et d'ascètes ? Mais ton âme à toi est trop tendre, il n'est pas bon qu'elle frôle le péril féminin. Viens, mon fils bien-aimé, viens, ne t'expose pas au péché pour sauver la pécheresse !

VICTORIN.

Mon père, n'est-il pas écrit : « Je me suis fait infirme avec les infirmes pour soulager les infirmités, et je me suis fait tout à tous pour obtenir le salut de tous » ?

DÉODAT.

Souviens-toi : notre règle défend à toute femme de pénétrer ici.

VICTORIN.

Celle-ci est suzeraine de Valsainte.

DÉODAT.

Elle ne l'est plus.

VICTORIN.

Ne faut-il pas que la bulle de déchéance soit confirmée par le concile ?

DÉODAT.

Ah ! tu ne résisterais pas ainsi si l'œuvre de séduction n'était faite...

Tu baisses le front, c'est que j'ai vu juste... Une dernière fois, je t'adjure par la Vierge sans macule, par l'apparition saignante de Jésus-Christ, par la majesté de Dieu dans son soleil de foudres, éloigne-toi de cette femme !

VICTORIN (*se jetant à ses genoux*).

Mon père...

DÉODAT.

Tu pleures, mon fils bien-aimé, vois de même couler mes larmes. Ah, les esprits de ténèbres ont bien trouvé le défaut de ma mystique armure, et cet assaut a épuisé mes forces dernières...

En vérité, je sens que le Seigneur va me rappeler à lui, la vie flotte en mon corps comme en un fantôme que le vent va dissoudre, ma

voix faiblit, mais elle s'élève encore vers toi comme un râle. Détourne-toi de la perverse, repasse en ton esprit les crimes de tous ceux qui l'approchèrent, ses cardinaux rouges de carnage, ses comtes vautrés dans les stupres, et l'antipape, Geoffroy le simoniaque, qui déchira les entrailles de l'Eglise et fut éventré à son tour, ses intestins coulant sur la chaire de saint Léon, ah! mon fils, frémis devant tant d'horreurs !

ASTÉRIA.

Je suis celle qui souffre et qui n'a jamais trouvé de consolateur. Je souffre de faim et nul corbeau ne traverse mon horizon, de soif et nulle goutte d'eau de pluie ne tombe, de solitude et nul ne s'approche, de désespoir et nul ange d'amour n'éloigne de moi le calice... Si j'ai commis des crimes, c'est que toute main pure fuyait l'anathème. A ne sentir partout que traîtrise, j'ai desséché mon âme. Je n'ai pu aimer personne et je ne sais si quelqu'un m'a aimée. J'ai méprisé la tendresse pour mieux dominer le monde, et maintenant que tout s'écroule, j'envie le bonheur qui passait peut-être à portée de ma droite. La couronne d'amour est la seule qui donne droit de heurt à l'huis céleste.

DÉODAT.

Ma respiration s'embarrasse, mes pieds sont plus froids que les dalles, mes forces s'enfuient, je sens que je vais mourir...

VICTORIN.

Mon père vénéré !

DÉODAT.

Oui, mourir, mon enfant, mais la mort, pour nous, c'est la joie ! Ce n'est plus la senteur mauvaise que je respire à présent, mais des effluves d'encens et de cinname. Entends-tu ces chants lointains ?... Comme je serais heureux, mon fils bien-aimé, si je pouvais m'endormir en Dieu en tenant ta main.

VICTORIN.

La voici, mon père.

DÉODAT.

Que tu es bon, Victorin !... Oui, soutiens-moi, le Seigneur exauce mon vœu le plus cher, mourir aux pieds de ses autels...

Mon fils, la femme est-elle toujours là ?

VICTORIN.

Oui, mon père.

DÉODAT

Si elle pouvait partir ! Son atmosphère est peuplée de démons, et quand les douces orgues se ralentissent, j'entends leur ricanement et je sens leur soufre... Ah ! ne la crois pas, mon fils, ne la crois pas. Tu sais quelles clairvoyances consolent les mourants, elle est fatale et les boucliers des esprits méchants couvrent sa marche d'un dais de blasphèmes...

ASTÉRIA.

Qui me consolera sera heureux comme un élu. Le bonheur ici-bas est fait d'enthousiasmes, et nuls ne seront plus purs que ceux que je ferai naître, il est fait aussi de mélancolies et nulles larmes ne seront plus douces que celles que nous verserons ensemble. Mon bonheur n'est pas de dominer mais d'obéir, et si mon front reste orgueilleux devant qui m'insulte, avec quelle ferveur humble, ô ciel, me roulerai-je sous les pieds de qui m'aimera, et comme je baiserai ses mains qui me châtieront, et comme je pleurerai sur ses sandales, comme un agneau lèche la main qui l'égorge...

DÉODAT.

Voici que mes yeux ne voient plus et que

mes oreilles n'entendent plus. Je suis en vous, Seigneur, en vous tout entier. Ah ! recevez-moi dans votre sein...

Reste auprès de moi, mon fils, ne t'en va pas. Je veux que tu me voies mourir et que tes mains me ferment les paupières.

A genoux, mets-moi à genoux, le visage tourné vers le tabernacle, c'est ainsi que je veux mourir...

Puisses-tu, mon fils, jouir d'une mort aussi douce !...

Et toujours ma voix faiblissante renaît pour te détourner de la perverse. Tu te dois à tous et non pas à une... Repousse-la, puisqu'elle ne sait pas tomber à genoux !

VICTORIN.

Ah ! mon père, mon père !

DÉODAT.

Ta main, ta main droite dans la mienne ! Que je meure en tenant ta main !

ASTÉRIA (*tombant aux pieds de Victorin*).

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

VICTORIN (*la bénissant*).

Ah !... *Benedicat te omnipotens Deus Pater et Filius et Spiritus Sanctus !*

DÉODAT.

Je n'ai pas eu ta main, mon fils !

(*Il meurt.*)

ACTE SECOND

SCÈNE I

Environs de Vienne. — Une colline d'où l'on aperçoit la ville. — A l'aurore.

(VICTORIN vêtu en docteur, ASTÉRIA vêtue en disciple. Puis, successivement, un paysan et sa femme, deux autres paysans, deux moines, le chevalier ENGUERRAND et son écuyer, trois écoliers.)

VICTORIN *(à part).*

Pourquoi ne puis-je plus dormir ? Je dormais si profondément autrefois ! A peine étendu sur ma couchette, l'ange du sommeil me touchait de l'aile et je ne me réveillais qu'aux cloches de matines. Si profondément que le lever m'était pénible. Sans peine maintenant je veille, et les heures coulent jusqu'à l'aube entre le livre et l'écritoire. Dormir !... (*avec un soupir*) Peut-être est-ce un don du ciel sans quoi, certes, je n'eusse pas acquis cette science dont le bruit étonne et fait qu'on me contemple.

ASTÉRIA.

D'ici l'on aperçoit la ville...

VICTORIN.

Dormir, mais apprendre c'est prier.

ASTÉRIA.

Comme elle est immense ! Ses palais et ses cathédrales blanchissent à l'aube. Entre les faubourgs, le fleuve serpente comme un grand dragon doux tacheté de felouques et de galères. Que de richesses ! Qui aurait une ville semblable serait maître du monde.

VICTORIN

Qui souhaiterait de le devenir ne mériterait pas de l'être. Ce qu'il faut dominer c'est son âme. N'eussé-je retiré que cette certitude de mon séjour à Valsainte, je ne l'aurais pas payé trop cher. Qui se dompte domptera.

ASTÉRIA.

Voici que le soleil se lève. Les routes se couvrent de vignerons, et j'entends les écoliers chanter en chemin. La cité s'éveille aussi, les portes s'ouvrent, les cloches se répondent, et dans les créneaux on voit luire des hallebardes.

VICTORIN (*songeur*).

Les cloches !

ASTÉRIA.

Que c'est beau !

VICTORIN.

Oui, c'est bien beau !

Soleil, lampe et foyer du monde, et toi, vent frais du matin par qui toutes choses frissonnent de bien-être, matin réparateur, réjouisseur, rajeunisseur, et vous, oiseaux des airs, bêtes des champs, fleurs des monts et des prés... que vous êtes heureux !... Il fut un temps où j'étais heureux moi aussi. Pourquoi ne puis-je plus bénir, pourquoi ne puis-je plus pleurer ? Qu'y a-t-il donc de changé dans l'aurore ?

ASTÉRIA.

L'amour exige-t-il les larmes ?

VICTORIN.

Oh non, car je le sens bien, la source d'effusions n'est pas tarie, elle vit en moi, et tu sais mieux que personne, sœur divine, pour qui ses flots coulent comme des laves. C'est parce que j'ai concentré sur toi toutes mes flammes que

je ne peux plus les déployer sur le monde comme un manteau de foudres. Que m'importent l'embrasement des aurores et la mélancolie des crépuscules, c'est toi mon crépuscule et mon aurore, et la nature ne m'enchante plus que contemplée dans tes yeux !

ASTÉRIA.

Si tu m'aimais tu ne verrais pas en moi qu'un disciple.

VICTORIN.

Pourquoi revenir sur ceci, Astéria ? Je suis prêtre, et mon seul amour licite est fraternel.

ASTÉRIA.

N'en est-il pas d'aussi doux ?

VICTORIN.

Tais-toi, par pitié. J'ai la gloire et la puissance et la richesse ; je suis l'écolâtre de Saint-Jean qu'une foule de disciples escorte, j'enseigne l'Eglise, j'instruis les rois, j'apaise le populaire ; il ne tiendrait qu'à moi d'être évêque, qui sait, cardinal, et peut-être plus encore, et pourtant j'étais plus heureux dans ma cellule quand je pressentais le don des larmes, et que je savais prier et dormir.

ASTÉRIA.

Retournes-y, cœur faible.

VICTORIN.

Méchante ! Que je sois plus triste, tu sais bien que je ne regrette rien, puisque tu as accepté de gravir mon calvaire, et qu'au même calice nos pauvres âmes se désaltèrent. Tout mon bonheur, c'est toi ; le jet de mes oraisons, la flamme de mes prières, la paix de mon sommeil, c'est toi ! Cœur faible toi-même, si tu ne comprends pas que nous nous possédons mieux que des amants de soixante-dix-sept nuits !

ASTÉRIA.

Que ta volonté s'accomplisse !

VICTORIN.

Et que Dieu, ma fille, magnifie ton obéissance ! Comme si la matière devrait alourdir une savante comme toi, car c'est par toi, Astéria, que je sais toute chose. A Valsainte je n'avais jamais lu la Bible, j'étais la lueur qui rougeoie, tu as fait de moi la splendeur qui illumine. Avec l'éveil de l'esprit a grandi la flamme de l'amour. Que d'heures douces nous passâmes à lire ensemble les Pères et les philosophes et les

anciens poètes dont les chants sont si tendres. Oui, en toi s'est concentrée ma charité, amplifiée mon intelligence ; je vois, de jour en jour, ma mission se préciser ; les idées se lèvent par pléiades en mon firmament, et je me sens, nimbé d'étoiles, marcher à la conquête du vrai et du bon universels.

ASTÉRIA.

Parle !

VICTORIN.

Et que de bien à faire ! Gémissements, massacres, famines, pestes, quel val de dolence et de géhenne que ce monde, et pourquoi les hommes engendrent-ils encore ? Pour qui de nous, pour qui n'eût-il pas mieux valu ne pas naître ? Esprits de serfs et corps de brutes... Ah ! pouvoir donner aux hommes une pâle étincelle de bonheur !

ASTÉRIA.

Parle ! Parle !

VICTORIN.

Dire que je me désole de ne plus pleurer en bénissant le soleil et les étoiles, alors que la misère humaine est là sur qui nul ne sanglote ! Quel horrible spectacle de la colère de Dieu que

ce règne abominable de péché et de perdition ; je prends en haine la dureté de mon cœur qui ne se résout pas en torrents de larmes pour pleurer les fils de ce peuple égorgé. Et pour fracasser ces carcans, il suffirait d'un homme, un seul, qui saurait tenir tête à l'univers, quel rêve !

ASTÉRIA.

Et ce peut ne pas être un rêve.

VICTORIN.

Quoi ! vraiment, croirais-tu... Oh, il faudrait agir avec prudence, n'attaquer que les plus scandaleux abus, se contenter de parler d'abord, les paroles vont loin... Depuis longtemps ces idées me hantent ; déjà, à Valsainte, nous souhaitions avec Gilbert rendre à l'Eglise sa pureté primitive. Il suffirait de si peu : que l'esprit de cupidité disparaisse des cœurs, et la simonie s'éteindrait comme une torche puante. Ne vivions-nous pas de pain et d'eau ? Le Saint-Père serait certainement avec nous.

ASTÉRIA.

Au besoin... il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

VICTORIN.

Hélas ! je puis dire moi aussi : « Je ne suis pas guérisseur, et chez moi ne se trouvent ni pain ni vêtements. Ne veuillez pas m'instituer chef du peuple. »

ASTÉRIA.

Mais n'est-il pas écrit : « Malheur à moi, parce que je me suis tu ! » Et encore : « Malheur aux législateurs d'iniquités et aux scribes d'injustices qui oppriment les pauvres et font violence aux humbles de mon peuple ! »

VICTORIN.

Oui, celui qui agirait en ceci sauverait l'Eglise.

Un paysan et une paysanne passent, pesamment chargés.

LE PAYSAN.

Courage, ma femme !

LA FEMME.

Ah ! je n'en puis plus !

LE PAYSAN.

Nous arriverons quand le marché sera clos.

LA FEMME.

La sainte Vierge est injuste !

LE PAYSAN.

Tais-toi, on nous écoute.

LA FEMME.

Qu'importe ! les morts seuls sont heureux. Oui, la sainte Vierge est injuste !

LE PAYSAN.

En route, le soleil monte.

Deux autres paysans passent.

1er PAYSAN.

Dieu soit loué, compagnon, voici la ville !

2e PAYSAN.

Belle ville en vérité et dont les habitants sont enviables ! Seigneur Dieu, pourquoi y en a-t-il qui gagnent des sous d'or à manier de belles étoffes dans des échoppes bien closes, alors que d'autres s'usent la poitrine et les genoux à défoncer la terre pour tout juste ne pas mourir de faim ? Mais patience, patience !

1er PAYSAN.

Oh, oh, compagnon, que voulez-vous dire ?

2e PAYSAN.

Que tout est mauvais, et que les uns ont trop quand les autres n'ont pas assez !

1er PAYSAN.

Hélas ! Nous avons pâti cet hiver, et les loups ont mangé ma petite fille.

2e PAYSAN.

Les loups, et les routiers, et les rôdeurs, et les sires ! Mais patience...

1er PAYSAN.

Chut, compagnon, tout ceci n'est pas bon à dire.

Deux moines mendiants passent.

1er MOINE.

Pour la charité du Seigneur, mes nobles maîtres.

VICTORIN.

D'où venez-vous, mes frères ?

1er MOINE.

De Rome. Nous marchons depuis cent dix jours.

VICTORIN.

De Rome! Moi aussi, il faudra... Avez-vous vu le Saint-Père?

1er MOINE.

Oui, messire, nous avons eu cette joie, mais de trop loin, le jour où l'on a brûlé sur le Champ-aux-vaches, les derniers suppôts de l'antipape et de la louve infâme.

VICTORIN.

Horreur!

2e MOINE.

La flamme de l'ivraie est bonne. Puissent brûler de même tous les fauteurs de schisme!

Un chevalier armé et son écuyer entrent.

LE CHEVALIER.

Enfin voici la ville! Mettons pied à terre, enfant, et laissons souffler nos chevaux. L'herbe est fraîche sous ce bouquet d'arbres, et j'entends un ruisseau fuir en cascade. Dieu vous garde, messires!

VICTORIN.

Dieu vous garde, noble chevalier

LE CHEVALIER.

Je suis Enguerrand, comte de Hurepoix, et cet écuyer est mon fils.

VICTORIN.

Sire Enguerrand, votre gloire m'est connue, mais vous n'avez devant vous qu'un obscur docteur, le prêtre Victorin, écolâtre de Saint-Jean. Celui-ci est un de mes disciples.

ENGUERRAND.

Nous entrons dans un temps où le verbe de l'écolâtre balance l'épée du baron. Dieu veuille que le bien de son Eglise en sorte.

ASTÉRIA.

Du moins, messire, ce temps n'est pas encore, et la parole de l'antipape n'a pas prévalu contre vos lances.

ENGUERRAND.

Enfant, l'antipape n'avait ni la flamme qui éclaire, ni l'éloquence qui soulève. C'était un reflet de ce flamboiement d'enfer qui s'appelait, qui s'appelle encore Astéria. Malheur si cette femme trouve jamais un cœur d'homme au niveau du sien !... Je ne sais quel péril alors courrait la nef de saint Pierre.

VICTORIN.

Un jour peut-être le vaisseau du Christ sera renfloué de façon à braver toutes les tempêtes.

ENGUERRAND.

Puisse ce jour venir vite ! Certes le bras des hommes d'armes est fort par qui furent butés les barbares païens et infidèles, mais sa vigueur peut défaillir. Nos fils seront dignes de nous, mais leurs fils à eux ? Ecolâtre, la puissance de la parole m'inquiète. Il faudrait pour sauver le monde l'alliance des épées et des livres.

VICTORIN.

Vous dites vrai, messire, l'homme de guerre est un outil terrible, mais c'est la pensée qui le dirige.

ENGUERRAND.

Halte-là, prêtre, alliance n'est pas sujétion, et la chevalerie pense.

ASTÉRIA.

L'Eglise est femme, et les mâles obéissent sans qu'ils s'en doutent.

ENGUERRAND.

Enfant, tu parles hardiment et de façon étrange. Attends d'avoir le visage plus viril.

L'ÉCUYER.

Et regarde moins fixement mon père, écolier.

ASTÉRIA.

J'aime la force.

ENGUERRAND.

Voilà les âmes que tu forges, Victorin ; les nôtres n'étaient point telles. Or, ne crains-tu pas de faire fausse route ? Tu parles de sauver l'Eglise, est-ce bien là ton but sincère ?

VICTORIN.

Le docteur, pas plus que le chevalier ne sait mentir :

Je suis le fils très humble et très dévoué de Jésus-Christ. J'ai passé mon adolescence dans un cloître, et je n'en suis sorti qu'avec la permission du Saint-Père, et parce que je crois le pouvoir mieux servir dans le siècle. Je suis prêtre de l'Eglise, et je n'ai pas cessé d'être aveuglé par sa splendeur. Je crois ! Chaque jour j'égrène lentement le symbole des apôtres et sur aucun de ses articles ne s'élève en mon âme le moindre doute. Je crois à tous ses enseignements, depuis ce qui concerne les trois personnes jusqu'à la résurrection de la chair et la vie éternelle.

ENGUERRAND.

Ainsi soit-il.

VICTORIN.

Si donc j'élevais la voix, ce ne serait pas pour ébranler l'édifice, mais pour l'affermir et débarrasser la route des pierres où l'on achoppe. Or, devant Dieu, je crois à ma vocation. Me retranchât-on de l'Eglise militante, on ne me retrancherait pas de l'Eglise triomphante. Le dogme m'est sacré, c'est la discipline que je veux rétablir dans sa pureté première. Ce qu'ont fait dans la règle de simples moines, Benoît, Bernard, Déodat, pourquoi un prêtre ne l'accomplirait-il pas dans le siècle ? Les apôtres portaient-ils des mitres d'or ? N'est-il pas sacrilège de monnayer les sacrements, d'excommunier les refus de dîme, de trafiquer des rachats, ne faut-il pas réserver l'anathème aux hérétiques, ouvrir les sanctuaires aux pauvres, et ne pas se prononcer sur ce qui n'est point vu par les yeux de cette terre ? Que savent-ils de l'autre monde, et s'ils ont des extases et des révélations, pourquoi n'en ai-je pas, moi qui ai prié autant qu'eux et pleuré davantage ?

ENGUERRAND.

Tout ceci, mon Pèr e, peut être vrai ou malsonnant. Qui vous inspire ?

VICTORIN.

La contemplation de la misère humaine. Voyez ces malheureux qui se traînent vers la ville, ces pauvres femmes, et là-bas ces bourgeois blêmes, ces soldats qui ne rêvent que carnage... Pendant mes nuits de cloître, parfois, j'ai ouï la voix de la terre, c'est un effroyable concert de pleurs et de grincements de dents. Horreur !... serait-ce que le Christ est venu en vain ?... Non, n'est-ce pas ? Alors cette paix aux bons vouloirs que les Anges annonçaient dans les plus hauts cieux, qui nous la vole ?

ENGUERRAND.

Supposez les sires respectueux de leurs vassaux, les rois puissants sur les sires, l'empereur règle et frein des rois, le pape conseiller de l'empereur, et le souhait des Anges sera réalisé.

VICTORIN.

Vous parlez en chevalier, Enguerrand, mais la paix est plus subtile. Qui gardera les gardiens ? Or sans cela tout s'écroule. Non, la paix ne s'impose pas, elle rayonne, et les âmes ne la peuvent connaître que par la religion, sa mère. Le sauveur de ce monde ne sera pas le

moine cloîtré dans son égoïsme, mais l'apôtre qui va droit aux âmes, à toutes les âmes, pour les déchirer de ses ongles et jeter dans leur plaie le germe de salut.

ENGUERRAND.

Raviver la foi, c'est bien.

VICTORIN.

Heureux celui que la Grâce illumine ! Si tous étaient dignes d'elle, la paix régnerait sur terre, mais le monde est mauvais, et la foi rare. Dieu semble se détourner de nous, et la Grâce se réserve. Il faut donc trouver à la paix une autre base que la foi, et telle que ne puissent s'y soustraire ni le croyant ni l'infidèle.

ENGUERRAND.

Comment l'infidèle admettrait-il la religion ?

VICTORIN.

Parce que la vérité le terrassera. Oui, je me fais fort de faire crier grâce à n'importe quel entendement, au vôtre le premier, sire chevalier !

ENGUERRAND.

Mais je ne suis pas prêtre.

VICTORIN.

Ni en ce moment moi, mais docteur. Au prêtre de célébrer le saint sacrifice, au docteur de prêcher et de convaincre. Je veux faire de la doctrine chrétienne un faisceau lumineux si aveuglant que nul ne puisse la nier sans être frappé comme Ochozias. Ce jour-là la paix descendra des plus hauts cieux sur cette vallée de larmes.

ENGUERRAND.

Ainsi la prière serait inutile ?

VICTORIN.

L'étude est la forme supérieure de la prière.

L'ÉCUYER.

Mon père, voici que le soleil monte et que nos chevaux sont reposés.

ENGUERRAND.

Dieu vous garde, écolâtre, votre âme est haute, et peut-être nous retrouverons-nous ailleurs. Mon fils, agenouille-toi pour recevoir la bénédiction de ce pieux docteur.

L'ÉCUYER.

Mon père, je ne m'agenouille pas devant les

docteurs, mais devant les prêtres. (*Ils s'éloignent*).

ASTÉRIA.

Ce page a la lèvre torte et facile à l'injure.

VICTORIN.

Levons-nous aussi, voici l'heure où les écoliers commencent à se répandre sous les arcades.

Trois jeunes gens passent.

1er JEUNE HOMME.

Holà, messires, savez-vous où demeure l'écolâtre de Saint-Jean ?

VICTORIN.

Oui, mes frères ; que lui voulez-vous ?

LE JEUNE HOMME.

Nous venons étudier les Saintes Ecritures sous sa règle, si loin s'est répandue la renommée de son enseignement.

VICTORIN.

Le zèle de la maison du Seigneur est louable. Pourquoi toutefois ce désir spécial ? Il y a d'autres écolâtres fameux ici, et le prêtre Victorin est si jeune.

Ier JEUNE HOMME.

Parce qu'il a le don d'amour, que nous sommes las des sécheresses scolastiques, et que la soif nous altère d'entendre, sous le cliquetis des paroles, le cri d'une âme qui vit et souffre.

2e JEUNE HOMME.

Parce qu'il a le don de science, qu'il repousse l'obéissance aveugle et ne s'adresse qu'à l'entendement par ces termes : Ne croyez que ce que vous voyez.

3e JEUNE HOMME.

Parce qu'il a le don de force par qui les cœurs sont séduits ou domptés, et qu'à sa voix les grands de la terre ont frémi et les peuples se sont à demi réveillés.

VICTORIN.

Venez avec moi. Je vous conduirai vers lui. *(Ils s'en vont).*

SCÈNE II.

Une taverne.

(Trois écoliers, un buveur, un routier, autres écoliers.)

Ier ÉCOLIER.

Gaudeamus, soit ! Mais *igitur* non ! La vie est si gaie !

2e ÉCOLIER.

C'est toujours plus gai que le désespoir. Donc chantons.

3e ÉCOLIER.

Le désespoir, c'est la vraie Présence réelle. Donc buvons.

1er ÉCOLIER.

Plus on est ivre, plus on est triste.

UN BUVEUR (*dans un coin*).

Bast, tout est joué, tout est mangé ! Va pour la Compagnie, je suis ton homme.

LE ROUTIER.

Tu fais bien, frère ! Dieu me damne, je flaire de loin la tuerie, et je veux que tu m'étripes si dans trois mois il n'y a pas de bonne ville à sac. Le vieil Enguerrand est ici, gare dessous, par le Diable !

LE BUVEUR.

Oui, oui, les pastoureaux...

LE ROUTIER.

Et le reste !

1er ÉCOLIER.

Voici les camarades qui reviennent du cloître Saint-Jean.

2e ÉCOLIER.

Eh bien, a-t-il tonitrué cette leçon-ci ? Qui a-t-il décousu, les sires ou les prêtres ? Sont-ils drôles, tous muets comme des poissons !

3e ÉCOLIER.

J'ai remarqué déjà ceci, et je ne vais plus ouïr cet écolâtre qui ensorcèle. Les voyez-vous tous, le front plissé, la gorge sèche, l'œil dur. Foin de la scolastique, et à boire !

LES NOUVEAUX VENUS.

Oui, à boire !

3e ÉCOLIER *(bas)*.

Connu ! Ils vont boire une heure ou deux sans dire un mot, et puis, comme des fous furieux, ils sauteront à la gorge des bourgeois.

1er ÉCOLIER.

C'est pour cela que le prince évêque a mandé le sire de Hurepoix.

2e ÉCOLIER.

Pour cela et pour bien d'autres choses. Qu'ils boivent ! (*Ils sortent*).

SCÈNE III

Le sommet d'une montagne.

(Victorin, Astéria, Disciples.)

Victorin.

Plus haut ! Plus haut encore ! Dieu ne se révèle que sur les cimes.

Les disciples.

Pitié, maître, nos pieds s'écorchent et nos mains s'ensanglantent. Pourquoi monter encore ? Voici la région des broussailles. Arrêtons-nous. D'ici la ville est toute petite...

Victorin.

Plus l'homme se rapetisse, plus Dieu s'exalte ! N'est-il pas écrit : « Sur les hautes montagnes, monte, toi qui évangélises Sion, exalte en force ta voix, toi qui évangélises Jérusalem, exalte, ne crains pas ! » C'est en plein azur que vous entendrez la parole de Dieu, vous tous dont la foule étouffait dans le cloître. Là-bas, l'âme qui s'essore se coupe les ailes aux nervures des voûtes ; ici, nous sommes près de Dieu. Comme tout est pur ! *Domine, bonum est nos hic esse...*

Astéria.

Si vis, faciamus hic tria tabernacula.

VICTORIN.

Enfant, je ne suis pas le Christ.

UN DISCIPLE.

Pourtant, maître, vous n'êtes pas un homme comme nous.

VICTORIN.

En vérité, je vous le dis, je ne suis qu'un homme, et le dernier de tous.

ASTÉRIA.

Mais l'Esprit souffle où il veut, même sur le plus humble des hommes !

VICTORIN.

Oui, oui, tu dis vrai ! Et pourquoi l'Esprit de Dieu ne m'inspirerait-il pas ? Suis-je un fourbe ? Suis-je un luxurieux ? Suis-je un cupide que l'ambition dévore ? Quand je vous ai ouvert mon cœur, l'avez-vous trouvé rempli d'ossements et de toutes sortes de pourriture ? Je ne suis qu'un homme, mais un homme qui pleure sur la foule, parce que l'émeut la misère humaine.

DES VOIX.

Maître, maître, console-nous. Maître, nous souffrons, et tu sais l'art d'endormir nos ran-

cœurs. Parle-nous des félicités qui nous attendent.

VICTORIN.

Le royaume de ce monde est semblable à un champ inabordable où le maître verrait de loin pousser sous la pluie et le soleil des plantes grêles ou vivaces, et ferait récompenser ou frapper de verges ses serviteurs suivant que les plantes seraient vivaces ou grêles.

Il est encore semblable à ces temples de faux dieux où les païens vont prier leur idole de faire soleiller ou pleuvoir, et suivant l'accueil de leurs vœux, offrent à l'idole des festins abondants ou lui suppriment sa ration de prémices.

Que celui qui a des oreilles d'entendement entende !

Un homme sort de grand matin et il va dans son champ, et de la main gauche il sème l'ivraie et le froment de la main droite. Alors quand l'heure de la moisson est venue, il dit en se tournant à gauche et puis à droite : Que l'ivraie soit réprouvée parce qu'elle aurait dû pousser froment, et que le froment soit glorifié parce qu'il aurait pu pousser ivraie.

Et ses serviteurs l'entourant lui disent : En

vérité, maître, déraisonnez-vous ? Mais en leur répondant, il leur dit : Soyez maudits, vous qui vous trouvez à ma gauche parce que vous auriez dû faire que l'ivraie pousse froment ; soyez glorifiés, vous qui êtes à ma droite, parce que vous avez fait que le froment n'a pas poussé ivraie.

Que celui qui a des oreilles d'entendement entende !

DES VOIX.

Maître, pourquoi cacher ta pensée sous des paraboles ? Nous avons si soif de lumière !

VICTORIN.

Il n'est pas donné à tous de connaître la vraie doctrine. La parole du prophète est toujours vraie : « Vos oreilles ont écouté et vous n'avez pas entendu, vos yeux ont regardé et ils n'ont pas vu. » Heureux toutefois ceux qui auront vu et compris, car un avenir de gloire les attend !

DES VOIX.

Un avenir de gloire, dis-tu ? Lequel ? Parle ! A tes paroles, nos cœurs, comme des lévriers, bondissent.

VICTORIN.

Est seul digne de la gloire qui se résigne à la

souffrance. En vérité, je vous le dis, nous nous retrouverons sur ces hauts lieux, mais combien moindres, et combien misérables...

QUELQUES VOIX.

Ah, que nul n'essaie de te fermer la bouche, maître ! Nous nous lèverions par milliers !

VICTORIN.

Il n'est pas l'heure. En attendant les signes, prions, mes frères, et puisque nous sommes sur la montagne, relisons ensemble les discours selon saint Mathieu. L'un de vous dira le texte et je prononcerai la glose.

ASTÉRIA.

Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

VICTORIN.

« Bienheureux ceux qui ont l'esprit de désintéressement, parce que le royaume des cieux leur appartiendra. » Ah ! douce, douce parole et consolatrice, mes frères, par qui devraient être rassérénées toutes les angoisses, car c'est pour elles que se réalisera la parole divine : les derniers seront les premiers. Entendez-vous tous ? les premiers ! Seront pour eux les

nimbes et les roses et les stoles stellaires, ils seront rassasiés parce qu'ils auront eu faim, désaltérés parce qu'ils auront eu soif, exaltés parce qu'ils auront été humiliés. La justice exige la balance. Bienheureux donc les pauvres de fait ou d'intention, les souffrants, de contrainte ou d'assentiment ; d'où qu'elles naissent, toutes les larmes sont bénies ! Bonheur à ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui ne pleurent pas !

DES VOIX.

Oui ! Oui ! à ceux qui ne pleurent pas !

VICTORIN.

Malheur à vous, scribes et pharisiens, éternels nœuds de vipères, qui autrefois accapariez la nourriture des âmes, et aujourd'hui celle des corps, aveugles qui, à chaque converti, enfoncez, deux fois plus que vous, une âme dans l'enfer, malheur à vous, hypocrites qui bâtissez des cathédrales et honorez les reliques des saints et qui vous dites : Si nous avions vécu au temps des martyrs, nous n'aurions pas été leurs persécuteurs, alors que vous torturez les apôtres qui naissent de vos jours ! Voilà que les saints sont venus à vous et que vous les avez

couverts d'injures et forcés à s'enfuir sur les cimes. En vérité, le temps est proche où vous serez mûrs pour la vengeance divine. Vienne, ville maudite, qui lapides et bannis les prophètes, j'ai appelé les tiens à se réunir à moi comme la poule appelle ses poussins, et tu m'as abreuvé d'insultes, voilà que nous t'abandonnons, et que tu restes déserte. Malheur à toi !

TOUS.

Malheur ! Malheur !

VICTORIN.

Et pourtant ne vaudrait-il pas mieux que ne s'embrase pas la colonne de flammes où je te vois te tordre ? Le Seigneur se tient pour juger, pour juger les peuples ! Horreur, l'enfant fera tumulte contre le vieillard, et le serf contre le noble ! La foule sera l'aliment du feu, le frère ne pardonnera pas à son frère. Quiconque sera trouvé mourra, et quiconque surviendra sera frappé par le glaive. Humilie-toi, cité superbe, car il est écrit : « Si tu ne fais pénitence, je renverserai ton candélabre ! » Hélas, hélas, le Seigneur dont tu as chassé les apôtres, en te couronnant, te couronnera de tribulations ! Ah ! ces massacres, ces incendies, pourra-t-on les

éviter, à moins de posséder la terre ? Mais qui la possèdera jamais ? Les ambitieux, et nous sommes humbles ; les féroces, et nous sommes doux. Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Enfant, lis le second verset.

ASTÉRIA.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.

VICTORIN.

Dieu ! c'est le second verset ?

TOUS.

« Bienheureux les doux parce qu'ils possèderont la terre ! »

ASTÉRIA.

Il est encore écrit : « A celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin je donnerai la puissance sur les nations. Et il les frappera avec une verge de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile. »

VICTORIN.

Suis-je venu pour détruire ou pour instruire ? L'apôtre a dit : « Sur le mont sublime d'Israël, j'ai planté le germe, et il deviendra un cèdre immense, et tous les oiseaux viendront nicher dans ses branches. »

ASTÉRIA.

Il a ajouté : « Et de ces branches solides seront faits des sceptres de domination. »

DES VOIX.

Parle, parle encore, maître ; nous sommes ces misérables à qui l'on arrache la nourriture du corps comme celle du cœur. Donne-nous l'une en attendant que tu nous fasses restituer l'autre. Vois, nos membres sont aussi maigres que nos âmes, et nos gosiers aussi altérés que nos cœurs. Voilà des générations que nos vies lamentables se traînent au fond de la fosse sur le couvercle de laquelle résonnent les danses des riches. Ah ! puisque la justice est la balance, dis-nous comment nous serons vengés, et quels supplices ils subiront un jour.

VICTORIN (*sombre*).

D'épouvantables.

DES VOIX.

Lesquels ? Lesquels ? Les sires seront-ils écartelés, leurs femmes violées, leurs petits écorchés vifs, comme on fait à nous autres ? Les prêtres seront-ils brûlés, empalés sur des

lances, leur coulera-t-on de l'or dans la bouche ? Serons-nous enfin vengés ?

TOUS.

Oui ! Oui ! Serons-nous vengés ?

VICTORIN (*avec un grondement croissant*).

En vérité, je vous le dis, le jour de la Colère viendra où se manifestera le juste jugement de Dieu ! Jour de l'Eternel, jour grand et terrible, jour cruel et plein d'indignation, de fureur et de vengeance, jour ardent comme une fournaise où les méchants seront traités plus rigoureusement que ceux de Sodome et de Gomorrhe, et où sera condamné sans miséricorde celui qui n'aura pas usé de miséricorde ! Jour effroyable où les cieux et la terre seront consumés, et où l'Esprit de Dieu descendra sur ce monde comme autrefois son Verbe, mais dans une tempête d'éclairs et de foudres !

TOUS (*se courbant*).

Le Paraclet ! Le Paraclet !

VICTORIN.

O monde faux et trompeur, quel terrible châtiment te menace ! Venez, venez dans la barque,

car tout ce qui est dehors périra ! N'entendez-vous pas crier le nocher ? N'entendez-vous pas qu'il crie : « Entrez dans ma barque, car tout ce qui est dehors périra ! » Hélas, ce sont des âmes couvertes du sang du Christ, ces âmes que balaiera le souffle effroyable de l'Esprit.

Tous (*avec épouvante*).

Le Paraclet ! *Ecce dies !*

Victorin.

Attendons-le sans cesse, car Il doit venir à l'improviste, comme un voleur. Qui sait s'Il n'est déjà pas parmi vous ?

Un disciple.

Maître, pourquoi laisser ces misérables parler de vengeance ? N'est-il pas écrit : « Donnez votre amour à qui vous combat, vos bienfaits à qui vous déteste, vos bénédictions à qui vous maudit, vos prières à qui vous calomnie ? »

Victorin.

Il est écrit aussi : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ! »

Tous (*tombant la face contre terre*).

Le Paraclet ! Le Paraclet !

SCÈNE IV

Une salle dans le palais du prince-évêque de Vienne. — Voûtes. — Sombres meurtrières. — La nuit.

(L'Évêque de Vienne, deux chanoines, puis Enguerrand, un prêtre, autres clercs.)

Un chanoine (*regardant dans la campagne*).

C'est un village qui brûle. Ecoutez, vous entendrez les cloches.

Un autre.

Silence ! Faites silence !

Le chanoine.

Oui, on entend les cloches, et aussi des cris.

Le prince-évêque.

Quelles nuits épouvantables !

Le chanoine.

On avait vu des pastoureaux rôder de ce côté.

L'évêque.

Enguerrand ! Où est Enguerrand ? Quelqu'un l'a-t-il vu ?

Le chanoine.

Monseigneur, il chevauche dans la campagne avec quelques lances.

L'ÉVÊQUE.

Hélas ! Que faire ? L'empereur est bien jeune et le duc Guilhem bien loin (*Sonnerie de trompe*).

UN CHANOINE.

Qui est là ? La herse est-elle haute ?

UN AUTRE.

C'est le seigneur Enguerrand. Je reconnais son appel.

TOUS.

Dieu soit loué !

ENGUERRAND (*entrant*).

Dieu vous garde.

L'ÉVÊQUE.

Ah ! mon fils ! Quelle joie !

ENGUERRAND.

Voilà, Monseigneur, il est certain que l'audace des pastoureaux ne fera que grandir. Depuis une semaine, ils prennent soin d'éclairer votre sommeil. Si vous les laissez faire, ils brûleront tout le pays.

L'ÉVÊQUE.

Ah ! Si le duc Guilhem n'était pas si loin !

ENGUERRAND.

Mort de ma vie ! laissons-là le duc d'Aquitaine ; il a assez à faire avec les suppôts de l'antipape. N'êtes-vous pas prince, cardinal et métropolitain de la Viennoise et de la Narbonnaise ? N'avez-vous pas des hommes de pied et de cheval ? Ce palais ne regorge-t-il pas d'armes, et ces murs ne défient-ils pas tous les bagaudes de l'univers ?

UN CHANOINE.

Encore une lueur ! Au nord, maintenant. Voyez-vous ?

UN AUTRE.

Oui ! Oui ! la flamme est immense. C'est du blé qui brûle.

L'ÉVÊQUE.

Hélas !

ENGUERRAND.

Ce n'est pas le moment de gémir. Ces fumerolles ne sont rien, mais il faut garder que les chevaliers d'Astéria ne viennent donner la main aux Jacques. Pour cela il me faut tous les hommes d'armes de la ville ; il faut aussi que l'on s'empare de l'agitateur, l'écolâtre de Saint-Jean.

UN CHANOINE.

Mais il est prêtre.

ENGUERRAND.

Alors qu'on réunisse un concile et qu'on le condamne ! Est-ce une façon d'enseigner le *trivium* et le *quadrivium* que de rôder par les campagnes en traînant sur ses talons des bandes de faméliques ? C'est depuis lors que les incendies s'allument.

UN CHANOINE.

Sa doctrine est hérétique.

UN AUTRE.

C'est un débauché. Le jeune disciple qui le suit partout est une femme.

ENGUERRAND.

Pourquoi ne pas réunir un concile, Monseigneur ?

L'ÉVÊQUE.

Nous sommes bien vieux.

UN PRÊTRE.

Rassurez-vous, Enguerrand, l'abbé de Valsainte veille, et voici la lettre que j'ai reçue de lui.

« Mon très cher frère en Notre-Seigneur, ma tristesse a été émue par ce que tu m'as conté sur la désolation dont a été frappé le troupeau

chrétien à l'apparition en la contrée d'un loup dévorant de nouvelle race. Depuis sa fuite du cloître, je suis avec anxiété celui qui se nommait ici le frère Victorin et de qui la rentrée dans le siècle coïncida avec la délivrance du bienheureux Déodat, dont je suis le successeur très indigne. J'ai vu d'où lui viennent ses ongles et ses dents, et je ne suis pas surpris des rugissements que lui arrache son insatiable rage de nuire. Mais je sais aussi où sont la Forteresse et le Refuge, et je sais le Bouclier contre qui se brisera la malice diabolique. C'est pourquoi je t'exhorte toi, et les tiens, à la prière et à la vigilance ; suis de près cet ennemi mortel de la croix, tête de colombe et queue de scorpion, afin que, mis par toi en possession des malsonnances que recèle sa doctrine vénéneuse, je décide s'il n'y a pas lieu d'en référer au Saint-Père pour convoquer sur-le-champ le saint concile qui extirpera cette ivraie de l'aire chrétienne. — Le moindre des serviteurs de Dieu : Frère Gilbert. »

Enguerrand.

Avez-vous recueilli ces erreurs ?

Le prêtre.

Oui, sire comte.

ENGUERRAND.

Qu'un messager les lui porte dès demain.

SCÈNE V

Le cloître Saint-Jean.

(VICTORIN et ses disciples.)

VICTORIN

Eh bien, oui, c'est dans ce cloître Saint-Jean que je suis revenu m'asseoir, et vous voilà tous à mes côtés, ô les plus chers de mes disciples. Mais combien d'autres n'ont pu entrer dans cette enceinte, car, en vérité, mon école est l'image du royaume de la vie éternelle. Heureux donc les rares qui parmi tant d'appelés furent élus, et pourtant, ô mes disciples, Dieu sait si parmi vous ne s'est pas caché celui qui me trahira.

Mes ennemis se sont entretenus dans l'ombre et ils ont dit : Pourquoi a-t-il abandonné son école et vagabonde-t-il sur les cimes en traînant une tourbe de misérables ? Pourquoi n'ouvre-t-il plus les Saints Livres et n'explique-t-il plus la science, mais sème-t-il au fond des cœurs les passions avec tant de violence que ses paroles roulent comme un grondement de lointain tonnerre ?

Eh bien, je réponds à mes ennemis : Me voici revenu dans mon cher cloître Saint-Jean, seul, sans la tourbe oblique des misérables, entouré des plus savants et des plus subtils de mes disciples, et ce n'est pas à leur cœur que je vais parler, mais à leur esprit, et par le leur, à l'esprit de tous. Prions donc, mes frères bien aimés, et que la lumière du Paraclet nous illumine !

LES DISCIPLES *(à voix basse).*

Veni, *creator Spiritus*, etc.

VICTORIN.

Tout enseignement doit avoir une base indestructible. Au mien je donne la raison. Tout doit reposer sur la preuve des sens, de l'entendement ou de l'inspiration.

La science, voilà le but radieux auquel je vous convie, ô mes disciples. Pour l'atteindre nous irons, s'il le faut, jusque chez les mécréants qui, par la permission de Dieu, nous ont devancés. Eh quoi, ceux qui tremblèrent devant les lances de nos chevaliers pourraient s'enorgueillir de notre ignorance ? Nous ouvrirons leurs livres en faisant, si craintifs, le

signe de la croix, et voyant où se sont arrêtés rabbins et mages, nous les dépasserons parce que le Seigneur est le Dieu des sciences. Nous emploierons le creuset, l'alambic, la balance, nous repousserons tout ce qui est inexplicable... De la matière inerte, nous nous élèverons jusqu'aux âmes végétatives et sensitives, nous scruterons l'homme, et dégageant son principe, nous regarderons notre âme comme en un miroir et nous la prouverons immortelle, contre les païens qui croient à sa pourriture et contre les infidèles qui méconnaissent son essence.

Et de l'âme humaine, nous monterons jusqu'à l'âme démoniaque, jusqu'à l'âme angélique, jusqu'à Dieu ! Nous comprendrons sa nature ineffable, nous nous réchaufferons à son foyer éblouissant et nous saurons l'énigme des choses, la raison de la Genèse, l'arbre de la science et aussi l'arbre du bien et du mal. Ah ! cette certitude de voir Dieu face à face ne vous fait-elle déjà pas tressaillir ? Puisque nous sommes émus jusqu'en nos entrailles quand nous le contemplons à travers les symboles, que serace, quand ce ne sera plus Moïse ou tel prophète ou Jésus-Christ qui nous parlera, mais

Dieu lui-même dans son soleil d'épouvantes et de terreurs !

LES DISCIPLES.

Veni, veni creator Spiritus !

VICTORIN.

Oui, viens, Esprit, qui t'incarnes chaque jour en nous comme le Père s'incarna en Abraham et le Verbe en Marie. Viens faire succéder la liberté à la servitude filiale et à l'obéissance servile, la contemplation à l'action et à l'épreuve. Viens purifier le Second Document comme le Christ abolit l'Ancien. Voilà le nouvel Evangile que je suis venu vous annoncer, Evangile pardurable et éternel, Evangile du règne que Jean dans l'Apocalypse vit aux mains de l'Ange de Dieu qui volait au milieu du ciel, Livre d'amour qui succède au Livre de foi et au Livre de crainte, qui vous fait amis comme vous étiez fils hier et esclaves avant-hier ; Révélation parfaite qui est aux deux autres ce que le lys est à la rose et à l'ortie, le froment à l'épi et à l'herbe, l'huile au vin et à l'eau, la Pâque à la Quadragésime et à la Septuagésime !

LES DISCIPLES.

Ecce dies ! Voici que vient le Seigneur ! Ou-

vrez les portes et qu'entrent les justes, gardiens de vérité! Voici que nous nous tenons à la porte et que nous frappons !

VICTORIN.

Oui, l'heure de minuit approche où l'on entendra ce cri : « L'Epoux arrive, sortez au devant de Lui ! » Hélas, ce jour du Seigneur, le verrai-je? Moi aussi, il vous importe que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra pas à vous. Quand je serai parti je vous l'enverrai.

LES DISCIPLES.

Maître ! Maître ! Ne nous abandonne pas !

VICTORIN.

Je ne partirai point de moi-même, mais on viendra me prendre avec des bâtons et des glaives.

LES DISCIPLES.

Maître, maître, ne crains rien ; nous serions des multitudes à te défendre !

VICTORIN.

Il est écrit : « Vendez vos vêtements et achetez des armes. » En vérité, je vous le dis, je ne ferai rien pour retarder mon heure. Si les

hommes se taisent, les pierres crieront. Que le Paraclet l'ordonne, et j'irai crier jusque dans les écoles de mes ennemis, jusque dans lepalais du Prince-évêque !

SCÈNE VI

Une chambre au crépuscule.
(VICTORIN et ASTÉRIA.)

VICTORIN.

Pourquoi sortir en plein jour ? Ne sais-tu pas qu'on nous surveille ?

ASTÉRIA.

Ils luttent encore là-bas ! Dois-je refuser de voir leur émissaire ?

VICTORIN.

Reçois-le de nuit. Hélas ! peuvent-ils vaincre, réduits à une poignée et combattus par Guilhem lui-même ? Résigne-toi.

ASTÉRIA.

Ce qu'ils n'ont pas fait, d'autres le feront !

VICTORIN.

Ame indomptable et que n'a courbée nul désastre !

ASTÉRIA.

Quelque chose de grand se prépare. Telle était l'émotion de Rome quand on vit Geoffroy se dresser contre Alexandre. Je sens venir le frisson qui secouera les peuples, et j'entends le tonnerre gronder par qui seront foudroyés césar et pape. Confiance !

VICTORIN.

Qui est semblable à la Bête, et qui pourra lutter contre elle ?

ASTÉRIA.

Elle tombera, elle tombera, la grande Babylone qui a abreuvé les nations du vin de colère et de débauche ! Elle deviendra l'habitation des démons, et le séjour des esprits immondes et des oiseaux odieux !

VICTORIN.

Oui, si Dieu permet que l'Ange emplisse son encensoir du feu de l'autel et fasse pleuvoir sur terre les foudres, les clameurs et les tempêtes. Ce sont les milices célestes qui nous font défaut.

ASTÉRIA.

Et les terrestres. Tout à l'heure j'ai vu passer Enguerrand à la tête de ses chevaliers. Voilà un vaillant.

VICTORIN.

Je ne crains nul autre.

ASTÉRIA.

Sa large cuirasse, jetait une lueur douce et son destrier semblait joyeux de ce fracas de fer. Je l'ai vu bien de face : il venait droit sur moi et la tête si haute que son panache, en arrière, frappait le dos de son armure, pourtant l'œil calme, la visière haute et sa grande lance sur la cuisse....

VICTORIN.

Ah, femmes, femmes que maîtrise la force vulgaire ! La crois-tu donc apanage des brutes belliqueuses ? Le cloître n'a pourtant pas tellement affaibli ces bras qu'ils ne puissent, en un sursaut, casser comme un fétu la grande lance d'Enguerrand ! Mais cette vigueur, parce que je l'ai, je la méprise. La force d'esprit vaut mieux.

ASTÉRIA.

Montre-la ! Tu t'épuises en rêves. Agis ! Je me demande parfois si l'écolâtre morne qui, une fois seul, se lamente, est bien le même que le tribun aux accents de qui grondent les plèbes.

VICTORIN.

Moi aussi, Astéria, je me demande si tu es

bien l'apparition dont un soir s'illumina mon oraison claustrale. Hélas, où sont tes larmes ?

ASTÉRIA.

Ai-je jamais pleuré ?

VICTORIN.

Du moins pas depuis ce soir-là. Je viens à toi assoiffé de calme et je m'en reviens altéré de rage ; pourquoi, le sais-je ? Que m'ont fait à moi l'Empereur et le Saint-Père ? Mais tu m'as tellement montré en eux les bourreaux du monde, les géhenneurs des misérables ! Ah, ce n'est pas de haine que j'ai soif, Astéria, mais d'amour.

ASTÉRIA.

Je n'aime que les forts !

VICTORIN.

J'ai besoin d'aimer et d'être aimé. Ma force ne vient que de mon amour pour la souffrance humaine, et ma haine n'en est que le revers. Haïr sans aimer me rendrait débile comme Samson après la tonte.

ASTÉRIA.

J'aime la force.

VICTORIN.

Mais la force, je l'ai, et cent fois plus terrible que celle d'Enguerrand, puisqu'à ma voix peuvent se lever chevaliers comme pastoureaux ! Laisse-moi réfléchir encore, aie confiance, et surtout sois ma sœur, rien que ma sœur. Qu'est-ce que la chair quand on peut conquérir ce monde et l'autre ? Si tu savais vers quel but encore de mystère je marche. Moi aussi, j'ai ouï la voix : « Qui est digne d'ouvrir le Livre et d'en briser les sceaux ? » Parfois le sang me bat si fort aux tempes que je perds connaissance.

En vérité, tout ce que j'ai fait jusqu'ici n'était que jeu d'enfant. Qui n'aurait renversé la dialectique et le syllogisme ? Soulever le voile sacré des choses est mieux, et la prévision éblouit des merveilles que livrera un jour la nature. Pourtant, ceci, je le dédaigne encore ; qu'importe découvrir quand on sait qu'on découvrira ? Mais le reste, le cœur du mystère, qui sait si mon génie sera suffisant à l'étreindre ?

Dieu, voilà l'énigme à résoudre. Toute autre est futile. Quiconque découvrirait Dieu serait Dieu lui-même. Et pourquoi pas ? Le voir face

à face, lui parler comme Moïse sur le Nébo, Jésus sur le Carmel, Dieu, l'Absolu, le Pur abstrait ! Ah, quand on s'anéantit dans sa méditation insondable, comme tout le reste disparaît, anges et archanges et saints et prophètes, et Jésus lui-même ! Sa divinité, soit ! mais son humanité, quelle misère, et comme on le prend en pitié à lire l'Evangile !

Se savait-il Dieu lui-même, le fils du charpentier, avait-il conscience de son hypostase ? Qui sait s'il n'existe pas déjà, fils de l'homme lui aussi, celui en qui s'incarnera le Paraclet, et quelle serait l'exaltation de son âme à prendre conscience de son union avec Dieu !

ASTÉRIA.

Le Fils de l'homme n'a pas cru suffisant pour la gloire de son Père de prêcher en Galilée. Il est monté à Jérusalem, et il a chassé à coups de fouet les vendeurs du Temple !

SCÈNE VII

L'école Saint-Martin.

(AMAURY-le-Scolastique et ses disciples, puis VICTORIN, puis GILBERT).

AMAURY.

Je m'arrête, disciples bien-aimés, vous venez

d'entendre la véritable doctrine des universaux, l'orthodoxe solution du problème, celle qu'enseignèrent Porphyre, saint Augustin et Boèce, et contre laquelle un écolâtre téméraire s'élève en vain. Ma vieillesse se fatigue vite, et d'ailleurs la nuit tombe. Retirez-vous, ô mes enfants en esprit, nous nous retrouverons demain.

QUELQUES VOIX.

Maître, parle-nous encore de lui.

AMAURY.

De lui je ne sais rien et ne dis rien. Je parle seulement de sa doctrine parce que publique et parce qu'abominable.

LES VOIX.

Alors parle-nous de sa doctrine. Tout ce que tu nous en apprends nous captive.

AMAURY.

Oui, je sais que vous m'aimez comme je vous aime. Des multitudes qui se pressaient naguère à mon école, vous êtes les derniers.

LES VOIX.

Maître, nous te serons toujours fidèles.

AMAURY.

Hélas, les temps sont noirs, et je me demande si les signes prédits par l'Apôtre ne vont pas paraître. Du moins chaque nuit nous ramène les lueurs rouges dans le ciel et l'écho d'invisibles galopades. Mais ces signes ne seraient rien encore si nous ne voyions pas se dresser parmi nous celui qui, s'il n'est pas l'Antéchrist, réalise, du moins, le pseudo-prophète qui accompagnera la Bête sortant de la mer et le grand dragon, serpent antique, qui s'appelle le Diable.

LES VOIX.

Comment tant de malheureux peuvent-ils suivre cet être d'horreur ?

AMAURY.

L'horreur n'est pas dans sa personne, mais dans sa doctrine. Je me suis mêlé à la tourbe de ses sectaires parce qu'il est écrit : *Tentasti eos qui se dicunt Apostolos esse et non sunt*, *et invenisti eos mendaces*, et savez-vous, ô mes disciples bien-aimés, quelles paroles d'abomination j'ai entendu ses lèvres vomir ? Que ce que nous appelons juste et injuste, Dieu le nomme tout autrement, qu'en ce monde où tout est symétrie et enchaînement, il n'est pas un seul

de nos actes qui ne soit nécessité par des causes latentes, que c'est en Dieu seul que nous avons le mouvement, la vie, l'être, l'arbitre libre, car si nos actes pouvaient n'avoir d'autre cause que notre volonté, nous serions nos propres causes, nous serions Dieu...

Les voix.

Blasphème !

Amaury

... Qu'il n'y a donc pour l'homme ni mérite, ni démérite, que la Divinité seule est source du mal comme du bien, qu'il n'y a ni paradis, ni enfer, ni chute, ni rédemption.

Les voix.

Horreur ! Horreur !

Amaury.

Voilà, disciples très chers, l'infernale doctrine dans toute sa hideur, et dont l'énoncé suffit à remplir votre âme de tant de dégoût que nul de vous ne pense à élever la voix pour la défendre, n'est-il pas vrai ?

Une voix.

La question n'est pas de savoir si l'individu est libre ou non, mais s'il est réel ou non.

AMAURY.

Qui a parlé ?

LA VOIX.

Victorin, prêtre, écolâtre de Saint-Jean.

LES DISCIPLES.

Blasphème ! Blasphème !

AMAURY.

Retire-toi, Satan.

VICTORIN.

L'injure est facile et c'est une arme que je dédaigne. Je n'ai pour moi que la justice et la justesse. Je viens à toi, Amaury, seul, tu le vois, sans la tourbe de mes sectaires, écouter tes leçons, comme toi-même, disais-tu, as suivi mes gloses, et je ne me serais pas levé pour répondre si tu n'avais pas attaqué. Mais il est écrit : « Ne jugez pas, pour que vous ne soyez pas jugés ! » Ecolâtre de Saint-Jean, je peux répliquer à l'écolâtre de Saint-Martin ; disciple, je peux encore répondre, puisque tu viens de demander si nul ne voulait défendre ma doctrine !

AMAURY.

De quel droit ?

VICTORIN.

Du droit qui t'a mis dans cette chaire et t'a donné, comme à moi, parce que tu avais appris, licence d'instruire. Du droit qu'a tout homme à la raison de qui on fait appel d'examiner et de conclure. Du droit que j'ai, moi, de me dresser contre mon calomniateur quel quel qu'il soit, et de l'abattre ! Es-tu théologal ou scolastique ? Ce que tu viens d'énoncer rentre-t-il dans la foi ? Ne puis-je pas te contredire sans prêcher contre l'Eglise ? Eh bien, je le fais. Tu prétends que les universaux expriment des réalités, j'affirme que ce sont des concepts.

VOIX DIVERSES DANS L'ASSISTANCE.

Assurance superbe ! — Qu'on le chasse ! — Non, qu'il parle ! — Silence !

VICTORIN.

Avez-vous pu méconnaître ceci, ô mes frères, vers qui je viens malgré vos préventions et que, à votre silence, je devine attentifs ? Quoi ! nous sommes ici tous hommes et conscients de notre individualité, certains que nul n'est un autre que lui et que votre voisin n'est pas plus

vous qu'Amaury n'est Victorin, et l'on voudrait nous prouver qu'en dehors de nous, en dehors de notre esprit, il existerait un je ne sais quoi d'aussi réel que cette individualité indéniable, une humanité qui se retrouverait identique, essentielle, intégrale et simultanée dans chacun de nous, une substance dont les êtres ne seraient que les phénomènes, et qui serait par suite la réalité essentielle, alors que nous, les véritables réalités, nous nous évanouirions? Et voilà les folies au nom desquelles on lance sur moi l'anathème? Mais ne voyez-vous pas, ô mes frères, le danger que cette doctrine impie fait courir à l'Eglise? Notre âme, créée par Dieu, est divine autant qu'humaine, l'universel se retrouve partout dans le particulier, mais alors nous sommes Dieu!

VOIX DIVERSES.

Non! Non! — Il a raison! — C'est faux! — Silence!

AMAURY (*perçant les rumeurs*).

Erreur! Mensonge! L'esprit du mal est en toi!

VICTORIN.

C'est à vous que je m'adresse, scolaires, et

non à ce vieillard qui se débat. Que nous importe sa rage ? C'est vous que je fais juges. Il a pour lui les mots de blasphème et de mensonge, sinon l'autorité des Ecritures et des Conciles ; car comment l'origine philosophique des idées importerait-elle à la très sainte Eglise dont je m'honore d'être prêtre ? Moi je n'ai que ma parole et votre raison à tous !

QUELQUES DISCIPLES.

Pourquoi faut-il, Victorin, que tes autres doctrines soient suspectes ?

VICTORIN.

Comment le savez-vous, si vous ne m'avez pas entendu ?

LES DISCIPLES.

On le dit.

VICTORIN.

Cœurs faibles, qui n'osez vous instruire ! Ames lâches qui condamnez sur d'autres témoignages que les vôtres ! Voulez-vous la connaître ma doctrine ? Je ne prêche pas seulement aux misérables, j'instruis aussi les doctes.

AMAURY.

Ne l'écoutez pas, mes enfants ! Il vous perdra ! Repoussez-le !

VICTORIN.

Silence, vieillard d'orgueil et d'ignorance ! Parce que tu as repoussé, tu seras repoussé toi-même. Justement cette enceinte est immense, et les multitudes y seront à l'aise qui ne peuvent m'entendre dans le trop exigu cloître de Saint-Jean. Tu n'as plus qu'une poignée de disciples, Amaury, vas-y, je te le laisse. Mes frères, désormais mes élèves, l'échange n'est-il pas juste ?

LES DISCIPLES.

Non ! Non ! — Si ! Si ! (*Ces derniers cris finissent par dominer*). Si ! Si ! Amaury au cloître Saint-Jean !

AMAURY.

Mais vous n'avez pas le droit ! C'est du prince-évêque que je tiens cette chaire !

VICTORIN.

La Raison humaine est au-dessus de tous les princes, fussent-ils évêques !

AMAURY.

Hélas ! Dieu souffrira-t-il l'humiliation de son serviteur ?

VICTORIN.

Vas en paix, vieillard. Je dédaigne, tu le vois, tes injures. J'ai confondu ta doctrine, j'ai conquis tes disciples. Tu n'as plus ni voix ni force. Laisse le monde aux jeunes !

LES DISCIPLES.

Vive Victorin ! Qu'il soit dénommé le docteur très subtil, le docteur très persuasif !

VICTORIN.

La nuit est venue ! Il suffit que votre suffrage, qui est aussi celui de Dieu puisqu'il est écrit que le Paraclet se trouve partout où les chrétiens véritables se réunissent, m'ait intrônisé en cette chaire, du haut de laquelle je vous enseignerai la vraie science, à vous qui ne connaissiez jusqu'ici que la fausse dialectique. Nous nous réunirons ici dès demain, ô mes disciples très chers et très doctes, retirez-vous.

UNE VOIX.

Pas avant que tu n'aies entendu ceci, écolâtre !

VICTORIN.

Je connais cette voix... Qu'il s'avance celui qui a parlé ! Qu'il s'avance ! Quel est-il ?

UNE VOIX.

Quelqu'un qui t'adresse la parole comme toi-même l'adressas à ce vieillard qui gît encore au pied de sa chaire que tu usurpes.

VICTORIN.

Mais il m'avait calomnié, et comment pourrai-je avoir blessé celui qui me parle et qui n'est pas encore sorti de l'ombre ?

LA VOIX.

Tu l'as pourtant insulté, celui-là, en la personne de sa mère l'Eglise dont il est le plus infime mais le plus fidèle des enfants.

VICTORIN.

Gilbert !

GILBERT.

Moi-même. J'attendais que la leçon d'Amaury eût pris fin pour lui faire part d'une mission dont je devais m'acquitter envers toi demain. J'ai voulu voir jusqu'où monterait ton orgueil. Puisqu'il convient que soit humiliée ta superbe en présence de ceux qui furent témoins de son exaltation, apprends dès ce soir, Victorin, ce que tu ne devais connaître qu'à l'aurore.

Notre Très Saint-Père Alexandre a décidé qu'un concile serait réuni en Avignon, et tu es cité devant lui comme hérésiarque.

———

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Une rue d'Avignon.

Par les rues voisines défile la procession des Pères du Concile. — Cloches, hymnes, vapeurs d'encens. — Remous de la foule.

Foule. Quatre bourgeois, deux curieux, deux femmes, un enfant, puis voix des processionnaires, du Légat pontifical et d'Enguerrand.

La foule.

Noël ! Noël ! Longue vie aux Pères du Concile ! Hosanna ! Hosanna !

1er bourgeois.

Oui, le soleil brille, la ville est en fête, tout devrait nous réjouir l'âme, fleurs et guirlandes, cloches, flots d'encens, et là-bas l'éclat des mitres et des crosses, mais, voisin, sur toutes ces joies pèse je ne sais quelle angoisse.

2e BOURGEOIS.

Pourtant, les nouvelles sont bonnes. Les chevaliers d'Astéria ne tiennent plus la montagne et les bandes de pastoureaux ont disparu.

1er BOURGEOIS.

Oui, mais ici les figures patibulaires foisonnent. M'est avis que beaucoup sont en Avignon qui se soucient du Concile comme d'une pomme.

2e BOURGEOIS

Eh, ne comptez-vous pour rien la foule des chevaliers et des princes attirés ici, et le sire Enguerrand, et le légat du Saint-Père, et le Vicaire impérial ?

1er BOURGEOIS.

Mieux vaudrait Victorin. Le sauf-conduit ne lui a rien dit qui vaille. Or, si on ne le tient pas, rien n'est fait.

(*La procession continue à défiler au dehors.*)

UN CURIEUX.

Voici les évêques aragonais.

UNE FEMME.

Comme ils sont noirs et petits !

3e BOURGEOIS.

Tout ceci, compère, est chose bien heureuse pour le pays et va réparer les maux causés par la peste et la disette.

4e BOURGEOIS.

Dieu vous entende ! Songez que nous avons perdu un enfant sur trois et qu'il ne reste plus un seul sexagénaire.

3e BOURGEOIS.

Cela va changer. L'affluence est telle qu'il a fallu construire des baraques dans la plaine. Oh ! oh ! que d'argent va tomber dans les escarcelles !

4e BOURGEOIS.

Croyez-moi, nous vivons dans un temps où il serait bon que chacun restât chez soi.

UN CURIEUX.

Quels sont ceux-ci ?

UN AUTRE.

Les abbés et prélats d'Angleterre. L'un d'eux est l'évêque Jean de Kingston, mais je ne le connais pas. Ceux qui suivent avec des

cheveux noirs et plats, ce sont les évêques d'Erin et de Scotie.

LA FOULE.

Noël ! Gloire aux Pères !

DES VOIX.

Du pain ! Du pain !

UN CURIEUX.

Ceux-ci sont les évêques souabes.

UNE FEMME.

Comme ils sont gras !

2e BOURGEOIS.

Quel spectacle rassurant, voisin, que celui de cette concorde : toute l'humanité n'ayant en vue d'autre gloire que celle de Dieu.

1er BOURGEOIS.

J'en flaire beaucoup, voisin, qui ne négligent pas la leur propre. Si certains étaient moins gras, d'autres seraient moins maigres.

2e BOURGEOIS.

Oh ! oh ! que voulez-vous dire ?

1er BOURGEOIS.

Suffit. Mais il serait plus rassurant encore de n'entendre pas la foule crier « Du pain ! » sur le passage des Pères.

2e BOURGEOIS.

Bah, il y a toujours des malintentionnés.

UNE FEMME.

Les voici ! Celui qui marche avec peine et dont la barbe blanche est si longue, c'est le prince-évêque de Vienne. Derrière lui, c'est notre très saint père, l'abbé de Valsainte.

UNE AUTRE.

Il a le regard bien altier pour un moine.

UN CURIEUX.

Bon Dieu ! Que d'évêques ! Que d'évêques ! Encore ! Encore ! Et des abbés et des moines !

3e BOURGEOIS.

Faut-il que ce maître Victorin soit redoutable pour que toute la chrétienté concoure à sa condamnation !

4e BOURGEOIS.

On est toujours redoutable quand on a l'enfer pour soi.

UNE FEMME.

Ah ! j'aperçois les pennons et les lances..

LES ENFANTS.

Les trompettes ! Les trompettes !

LA FOULE.

Vivat ! Vivat ! Gloire à Enguerrand de Hurepoix !

UN CURIEUX.

Voici les officiers du palais d'Arles. Les trompettes sonnent. Le Vicaire impérial est proche.

LA FOULE.

Vivat Cæsar imperator romanus, natione arelatensis, hœreses deleat, superbos et rebelles subjiciat !

UN ENFANT.

Là-bas ! Un dais !

CHANTS DES PROCESSIONNAIRES.

Te Deum laudamus ! Te Dominum confitemur !

LA FOULE.

Le légat ! Le légat ! Bénédiction ! Bénédiction !

VOIX DU LÉGAT.

Benedicat vos omnipotens Deus, Pater...

UNE VOIX.

Du pain !

VOIX DU LÉGAT.

... *Pater et Filius et Spi...*

DES VOIX NOMBREUSES.

Du pain ! Du pain ! Du pain !

VOIX D'ENGUERRAND.

Arrière, manants !

2e BOURGEOIS.

Hum ! Le légat n'a pas l'air satisfait.

1er BOURGEOIS.

On dit la ville pleine de victoriniens.

2e BOURGEOIS.

Le tribunal d'enquête va vite nous purger de cette engeance. D'ailleurs, Enguerrand est ici. Quand on a conquis le Krak de Syrie, on se moque des pastoureaux. Venez, voisin, le Concile va s'ouvrir, nous attendrons aux portes.

SCÈNE II

La grande salle du Concile.

Les évêques sont assis en rond, derrière eux les prêtres. Parmi les prélats, l'archevêque de Narbonne, les évêques de Valence, de Vabres, d'Arrisitum, de Kingston. Parmi les prêtres, GILBERT, AMAURY *et l'abbé de Saint-Honorat. Les laïcs et les notaires du Concile remplissent le reste de la salle, L'archevêque d'Arles, légat du Pape, préside. L'archidiacre du Concile et le Héraut sont à ses côtés. Le trône impérial est vide; devant lui, sur un escabeau, siège le Vicaire, Raymond de Provence, roi de Chypre ; parmi les chevaliers qui l'entourent,* ENGUERRAND.

LE VICAIRE IMPÉRIAL.

Au nom de mon maître, le très auguste Louis, empereur romain de nation arlésienne, roi de Provence, d'Italie, de Lorraine et des deux Burgundies, je souhaite bienvenue aux Pères du très saint Concile et je les supplie d'attirer les bénédictions du Ciel sur la tête de mon maître et de son très haut et très puissant oncle et tuteur Guilhem, duc d'Aquitaine. Noël! Longue vie à l'empereur !

TOUS.

Longue vie à l'empereur ! Noël ! Noël !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Peuple chrétien, le très saint Concile d'Avignon est ouvert.

L'ARCHIDIACRE.

Priez.

L'ÉVÊQUE DE VABRES (*récite à voix haute le* Veni Creator).

TOUS.

Amen.

L'ARCHIDIACRE.

Levez-vous.

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Qu'ils prennent la parole ceux qui ont des propositions à soumettre au Concile.

AMAURY.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous, Amaury, prêtre, écolâtre de Saint-Martin, avec la permission du prince-évêque de Vienne et l'assistance de mes frères, Gilbert, abbé de Valsainte, et Pierre, abbé de Saint-Honorat-en-mer, nous dénonçons au très saint Concile réuni en cette ville, la peste exécrable que propage dans l'Eglise le prêtre Victorin, écolâtre de Saint-Jean. Nous sup-

plions nos seigneurs les évêques de délivrer l'Eglise d'une doctrine perfide qui sape les fondements de la foi et soulève les multitudes contre l'autorité légitime, ainsi qu'il est écrit : « Ceux qui flattent pour séduire seront précipités et avec eux ceux qui auront été flattés. » A cet effet nous renouvelons en leur présence l'accusation par nous portée contre le prêtre Victorin et le citons à comparaître devant le Concile à l'effet d'y répondre sur les propositions relevées dans son enseignement, et s'il les maintient, de s'entendre condamner comme hérétique et rebelle, et livrer au bras séculier. Dieu soit avec nous !

L'archevêque d'Arles.

L'écolâtre de Saint-Jean a été, par nos soins, informé de l'acte dressé contre lui. Le très auguste empereur (que Dieu garde !) a poussé la mansuétude jusqu'à lui accorder spontanément un sauf-conduit. Le prêtre Victorin ne s'est pas encore présenté devant le Concile. Toutefois il peut se trouver dans la foule. Que le héraut du Concile l'appelle donc à haute voix.

Le héraut.

Au nom du très saint Concile d'Avignon,

Victorin, prêtre, cité au tribunal de l'Eglise, si tu es ici, comparais !

(Silence.)

Pour la seconde fois, Victorin, si tu es ici, comparais !

(Silence.)

Pour la troisième et dernière fois, Victorin, si tu es ici, comparais !

(Silence.)

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

En l'absence du prêtre Victorin, qu'il soit procédé à l'examen de sa doctrine.

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

L'esprit de douceur de l'Eglise, ainsi que l'équité, demandent que les propositions du prêtre inculpé ne soient pas examinées sans garantie. J'ouvre l'avis qu'un défenseur soit désigné pour tenir la place de l'écolâtre de Saint-Jean.

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Si le Concile n'est point défavorable à l'avis ouvert par notre très cher frère l'archevêque de Narbonne, je désigne pour le rôle d'avocat du prêtre Victorin, l'évêque de Valence.

L'évêque de Valence.

Très vénérable primat, les propositions extraites de l'enseignement de Victorin m'ont paru tout d'abord si scandaleuses que je n'accepterai sa défense que sur un ordre formel.

L'archevêque d'Arles.

Que votre conscience, mon frère, soit en repos. Nous changeons l'invitation qui vous a été faite en ordre.

Amaury.

Je dépose entre les mains du saint Concile le *compendium* des principales doctrines recueillies par des oreilles fidèles aux leçons de l'écolâtre de Saint-Jean. Leur nombre s'élève à cent douze, réunies sous vingt-quatre rubriques, cinq ayant trait à la dialectique, deux au quadrivium, six à l'obéissance aux princes temporels, onze au dogme. Plaise au saint Concile de décider par quelle rubrique sera commencé l'examen des doctrines suspectes.

L'évêque de Vabres.

Si le prêtre Victorin avait répondu à la citation, il serait nécessaire de tout discuter avec méthode, mais son refus de comparaître équi-

valant à un aveu, je propose au Concile d'avoir pour agréable d'ouïr parmi les rubriques se rapportant au dogme, celle qui contient les hérésies les plus scandaleuses et dont l'énoncé suffira pour asseoir la sentence.

L'archevêque d'Arles.

Le défenseur présente-t-il quelque objection ?

L'évêque de Valence.

Je descends des pieds et des mains dans l'avis ouvert.

L'archevêque d'Arles.

Qu'il soit donc donné lecture dans le sens indiqué par notre très cher frère l'évêque de Vabres.

Amaury.

Voici une sélection des plus abominables sentences. Le Concile jugera.

« L'homme peut sans péché cueillir le fruit de l'arbre du bien et du mal.

« La raison est plus utile que la foi pour connaître la science.

« Il est absurde d'admettre l'existence des universaux, des genres comme des espèces, des qualités comme des substances : les individus seuls sont réels. »

JEAN DE KINGSTON.

Roscelin !

AMAURY.

« Les trois personnes de la Sainte-Trinité ne prennent existence qu'en se reflétant dans notre esprit.

« La transsubstantiation n'est qu'un symbole. »

L'ÉVÊQUE D'ARRISITUM.

Le Concile de Soissons !

AMAURY.

« Le Paraclet peut s'incarner dans un homme déjà vivant.

« Le Verbe ne s'est pas incarné dans Jésus dès le moment de sa conception. »

VOIX NOMBREUSES.

Nestorius ! Hérésie !

AMAURY.

« Il n'est pas un de nos actes qui ne soit nécessité par des causes latentes, et il n'y a pour l'homme ni mérite ni démérite. »

TOUS LES PÈRES.

Folie ! Mensonge !

AMAURY.

« Dieu est responsable du bien comme du mal. »

TOUS.

Blasphème !

AMAURY.

« Il n'y a ni enfer, ni paradis, ni péché originel, ni rédemption. »

TOUS.

Abomination ! Abomination !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Il suffit, très cher frère. La religion du saint Concile est éclairée, et il n'est point besoin de poursuivre cette lecture.

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Ces propositions sont-elles bien réellement celles qu'enseigne l'écolâtre de Saint-Jean ?

AMAURY.

Qui pourrait en douter ?

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Le prêtre Victorin a écrit des livres ; ces propositions en sont-elles extraites ?

L'abbé de Saint-Honorat.

L'écolâtre de Saint-Jean a reçu un double de cette liste dont une faible partie vient d'indigner le saint Concile. S'il n'a pas protesté contre son texte, s'il ne s'est point rendu devant vous, c'est qu'il avoue.

L'archevêque de Narbonne.

C'est juste.

L'archevêque d'Arles.

Le Concile va donc se recueillir pour prononcer sa sentence en communion avec l'Esprit-Saint.

L'évêque de Valence.

Vénérables Pères, permettez-moi d'ouvrir auparavant un avis accessoire. Certes, il ne fait doute pour aucun de nous que l'anathème du Concile ne foudroie bientôt le prêtre Victorin, mais il est juste et équitable que votre fer rouge ne marque pas seulement en lui l'hérésiarque, mais la bête impudique qui se vautre dans l'immondice. C'est du bras séculier que relève l'écolâtre de Saint-Jean pour stupre sacerdotal et fornication. Il n'est pas un doigt,

dans la ville de Vienne, qui ne montre au passage le plus jeune de ses disciples. Ce disciple ne serait-il qu'une femme, comme le scandale le crie, la débauche ne serait pas moindre. Victorin est prêtre, il a fait vœu de chasteté, eh bien, dans quelle fange ignominieuse, dans quelle fosse d'abjection n'a-t-il pas traîné ce vœu trois fois saint! Sodome ou Baal-hinnom, l'infamie est la même...

UNE VOIX *(dans l'auditoire, du fond de la salle.)*
Tu mens, misérable!

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Qui donc ose manquer à la dignité du Concile?

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Là-bas, sergents!

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Qu'on s'empare de l'insulteur!

VICTORIN.

Arrière! J'ai le sauf-conduit impérial! Je suis Victorin. *(Il fend la foule et vient se placer devant l'archevêque.)* J'arrive trop tard peut-être pour défendre ma doctrine, à temps du

moins pour cracher au visage de mon calomniateur ! (*Un silence, puis à voix basse.*) Je jure sur le corps de Dieu, sur mon salut éternel, je jure devant le très saint Concile que je suis pur du péché de chair.

JEAN DE KINGSTON.

Pourquoi n'avoir pas comparu tout d'abord ?

VICTORIN.

Ah, vous ne m'attendiez pas, mes Pères, et peut-être quelques-uns parmi vous se réjouissaient-ils de me condamner sans m'entendre. Eh bien, me voici, et préparez-vous à m'écouter pendant que je vais implorer la protection de Dieu pour me défendre.

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Comment peux-tu prier Dieu puisque tu ne crois pas en lui ?

VICTORIN.

Et comment sais-tu que je ne crois pas en Dieu, accusateur de tes frères ? Je te vois à la place où devrait siéger mon avocat. Retire-toi, je me défendrai seul !

(*Il prie. L'évêque de Valence se retire.*)

VICTORIN *(se relevant après un silence).*

Me voici donc devant vous, mes vénérables Pères, et prêt à vous répondre. Je vous supplie de m'accorder votre pardon si tout à l'heure je n'ai pu retenir ma colère à ouïr calomnier l'affection sainte que je ne puis refuser à celle qui s'est faite la compagne de mon malheur. Mes Pères, vous êtes des juges, soyez justes! Et quelle preuve de mon innocence pourrait vous convaincre, si déjà vous vous refusiez à croire mon cri du fond de l'abîme et mon appel à Dieu: En vérité, sur mon salut éternel, je jure que je suis pur du péché de chair.

Et voici que tout à fait humble de cœur, je viens à vous, Pères du très saint Concile. Vous êtes tout-puissants, mais vous êtes équitables et vous ne me condamnerez pas sans m'entendre. Le monde veut bien reconnaître à ma voix quelque charme. Du moins, je m'en souviens, quand je priais jadis devant l'autel, les oiseaux venaient par les vitraux ouverts, et les saintes orgues, une fois, chantèrent d'elles-mêmes, et leur hymne fut entraînée par la mienne aux pieds du Tout-Puissant.

GILBERT.

C'est vrai.

VICTORIN.

J'ai reconnu la voix de celui que je regarde encore comme mon frère et que je n'avais pu distinguer dans cette foule auguste. Qu'il soit béni, et qu'il me bénisse à mon tour puisqu'il me voit toujours sincère. Oui, le zèle de la vérité me dévore ; c'est lui qui m'a poussé devant vous, et me couvre. Peut-être vous attendiez-vous à me voir entrer dans la clameur d'une escorte tumultueuse, eh bien, je suis seul, les mains ouvertes et les yeux baissés. Suis-je un sophiste subtil, un tribun féroce ? Où sont les poisons que je distille, les tempêtes que je déchaîne ? Et quelle preuve plus grande puis-je donner de ma soumission au très saint Concile que d'abdiquer cette seule arme qui me reste, la parole, et de lui dire : Cette épée, j'y renonce, ce charme, je le repousse ; j'attends tout de la vérité seule. Parlez vous-mêmes, ô mes accusateurs, je ne ferai que répondre, et puisque mon éloquence vous fait peur, je la casse, la voilà.

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Le saint Concile n'a peur de rien, mon frère.

L'archevêque d'Arles.

Vénérables trères, qu'avez-vous à objecter à la demande de l'écolâtre de Saint-Jean ?

L'archevêque de Narbonne.

Rien certes. Mais comment l'interroger ?

L'évêque d'Arrisitum.

J'opine qu'une série de questions soit posée au prêtre Victorin.

L'évêque de Valence.

Non ; que l'inculpé récite seulement le symbole de Nicée.

L'évêque de Vabres.

Il aurait mieux valu peut-être que l'écolâtre exposât brièvement sa doctrine.

Amaury.

Non ! Non ! Le Concile la connaît déjà. Adoptons une autre méthode.

L'abbé de Saint-Honorat.

Mes vénérables frères, il n'est pas question de ce que le frère Victorin admet, mais de ce qu'il repousse. Je demande qu'on lise à l'in-

culpé les propositions extraites de son enseignement, et qu'on l'interroge sur leur exactitude.

TOUS.

Nous adhérons ! Nous adhérons !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Soit.

AMAURY.

Sache donc, Victorin, que tu es accusé d'opinions scandaleuses, téméraires, schismatiques, sur la discipline du clergé et l'autorité du Saint-Siège, et d'hérésies sur les dogmes de notre très sainte religion, notamment sur l'Incarnation, la Rédemption et le sacrement de l'Eucharistie.

VICTORIN.

J'affirme que le désir d'hérésie est loin de mon âme et que je tiendrai pour crime d'ébranler le majestueux édifice de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Cependant tu as mal parlé du Saint-Père.

VICTORIN.

Du prince temporel. L'Église n'était-elle pas

plus glorieuse quand les Apôtres jetaient leurs filets pour prendre, non de l'or, mais des âmes ?

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Tu mens ! Je t'ai entendu accuser d'hérésie le pape Alexandre.

VICTORIN.

Serait-il donc le premier ? Et le nom d'Honorius n'est-il pas en exécration à l'Eglise ? Le Pape est-il supérieur au Concile ? Et si Alexandre lui-même attaquait les dogmes, vos crosses ne se lèveraient-elles pas toutes droites !

AMAURY.

Tu as dit : Le Pape est le vicaire de Jésus-Christ, mais un homme viendra qui sera le vicaire du Paraclet et qui le vaincra.

VICTORIN.

J'ai dit que le Paraclet viendra un soir des temps et que son règne sera aussi supérieur à celui du Verbe que celui-ci au règne du Père. Comme la Synagogue s'est inclinée devant l'Eglise, l'Eglise s'inclinera devant le Temple.

DES VOIX.

Hérésie ! Hérésie !

D'autres voix.

Non ! Non ! — Ecoutez ! — Silence !

Victorin.

Aucune de mes paroles ne peut être interprétée dans le sens d'une inégalité des trois personnes divines. J'ai toujours proclamé que le Père, le Verbe et le Paraclet n'étaient qu'un Dieu unique.

Amaury.

Ta prédication pouvait toutefois induire en erreur les simples. Il est coupable d'être trop subtil.

Victorin.

Quoi de plus subtil que l'Hypostase et la très sainte Trinité ?

Amaury.

Oui... sans doute... mais non...

L'abbé de Saint-Honorat.

Laissons ceci, vénérables Pères, et réjouissons-nous tout d'abord de ce que, contre tout malaugure, le prêtre Victorin affirme son désir de ne point déchirer le sein de sa mère et de la nôtre. Mais, mon frère, si tu crois à la divinité de l'Eglise, tu ne peux qu'ajouter foi à tous

les sacrements qui sont l'objet de sa croyance et la cause de son institution. Parle-donc pour affirmer cette foi.

VICTORIN.

En quels termes ?

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Les plus simples.

VICTORIN.

Je crois que le Christ est venu pour sauver tous les hommes et effacer le péché originel par le baptême, et je crois que le Paraclet viendra un jour, dont la gloire sera aveuglante et qui déjà par son souffle nous confirme dans l'amour. Le Christ a distribué le pain et le vin à ses disciples en leur disant : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Ce serait accuser le Verbe de mensonge que de nier sa présence réelle dans le pain et dans le vin. Que l'homme se repente de ses péchés et qu'il en fasse pénitence et la grâce de Dieu le convoquera aux joies éternelles ! Prêtre, je ne peux pas ne pas croire au sacrement de l'ordre. Et j'admire l'institution divine du mariage, rayon ennoblisseur de la vie perpé-

tuée. Je crois enfin à l'extrême-onction, suivant ce qu'il en est dit au chapître 5 de l'épitre de saint Jacques.

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Tout ceci est vague, frère Victorin, et il ne faudrait point te bercer de l'espoir que le saint Concile se contentera d'une adhésion équivoque. Chacune de tes paroles pourrait être approuvée par les âmes indulgentes ; chacune aussi peut être prise en part mauvaise par les esprits pervers. On reviendra sur chacun de ces points, et sans doute on aura des explications à te demander plus précises.

VICTORIN.

Si j'ai énoncé des erreurs, qu'on me les montre !

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Plus tard. Sache encore que tu auras à répondre sur d'autres erreurs que les théologiques.

AMAURY.

Et non moins graves. Tes prédications attaquent avec violence le pouvoir social.

VICTORIN.

En quoi ? Comment ? Qu'on n'insinue plus, qu'on articule ! Je défie que l'on trouve dans mes écrits une seule ligne contre le pouvoir des rois.

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Il y a d'autres pouvoirs temporels que ceux des rois. Le Pape et beaucoup d'évêques sont princes aussi. Ta défense, Victorin, est ambiguë.

VICTORIN.

Mais devant qui comparais-je ? devant des princes ou devant des prêtres ? Suis-je un docteur ou un tribun ? Si j'ai parlé contre l'obéissance due aux sires, qu'on me traduise devant des sires et non devant un Concile ! En quoi est-ce attaquer le dogme que dire : Il y a des évêques trop riches et des évêques trop pauvres ?

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Tu n'as pas parlé d'évêques trop pauvres.

VICTORIN.

Qu'importe ? Ceci atteint-il le dogme ? Oui ou non ? Répondez-donc enfin, et que je sache au moins une fois votre pensée ! Je réponds

bien, moi, quand on m'interroge. Le diable garde la bouillie ardente entre les dents et ne fait que grommeler... Les évêques des catacombes avaient-ils des mitres de brocart et des crosses d'orfèvrerie ? Où étaient les alleux des martyrs, les censives des confesseurs de la foi, les fiefs des apôtres ? Passaient-ils leur vie à la chasse, comme vous, tueurs de bêtes, qui serez bêtes à votre tour dans le Paradis où saura bien vous prendre et vous encager Jésus-Christ, le grand chasseur ?

L'abbé de Saint-Honorat.

Si le Vicaire impérial et les ambassadeurs des rois siègent au Concile, c'est du moins que les princes temporels reconnaissent notre autorité. Est-ce contre eux que tu t'insurges ?

Victorin.

Si je répondais oui, bien des visages s'éclaireraient. Mais vous ne me prendrez pas au piège. C'est un Concile qui me cite, et qui me cite comme prêtre. Eh bien, je nie à ce Concile toute compétence séculière.

L'abbé de Saint-Honorat.

Le Concile n'en examinera pas moins tes

doctrines, la sociale comme la théologique. Puisque tu tiendrais pour crime d'ébranler le majestueux édifice de l'Eglise, Victorin, donne l'exemple de l'obéissance.

Vénérables frères, le jour baisse et cette première séance fut assez longue. J'ose proposer que le Concile se lève pour pouvoir passer une partie de la nuit en prières. Tu comparaîtras, demain matin, devant nous, Victorin, et c'est en détail que tu seras interrogé sur ton enseignement. Tu peux te retirer. Le couvent de l'Oulle t'offrira, cette nuit, l'hospitalité.

VICTORIN.

Pourquoi ce couvent plutôt que tout autre lieu ?

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Pourquoi tout autre lieu plutôt que ce couvent ?

VICTORIN.

Parce que je suis libre d'aller où je veux. N'ai-je pas le sauf-conduit impérial ?

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Qui le nie ? Tu peux loger où bon te semble et même quitter la ville avant le jour. Est-ce cela que tu veux ?

VICTORIN.

Serait-ce cela que vous voudriez?

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Songe seulement que le refus de l'hospitalité offerte ne pourrait faire naître que des soupçons en l'esprit du Concile. Tu as jusqu'ici fait preuve d'obéissance, Victorin, obéis encore.

VICTORIN.

Soit!

SCÈNE III

Une cellule dans un couvent. — La nuit.

VICTORIN (*seul*).

Ne me repoussez pas de votre face et de vos regards, Seigneur, mystère sombre où je me débats, étoile que je vois sans cesse flamboyer et s'éteindre, secourez-moi de votre grâce, je suis toujours l'acharné chercheur qui ne vit que pour vous connaître. Vous avez brisé tous mes os, comme un lion, mon âme a été remplie de maux et ma vie a approché de l'enfer. En vain j'ai bâti ma cellule sous ce grand et puissant arbre qu'est votre Bible, et dont chaque parole est un rameau; en vain j'en ai

secoué tour à tour toutes les branches pour voir quels fruits elles portaient ! N'ai-je pas versé assez de larmes, n'ai-je pas assez ensanglanté mes genoux sur les montagnes, n'ai-je pas souffert assez de la faim et de la soif, des insultes et des violences ? Mon ancien feu d'amour s'est éteint dans les haines que j'ai fait naître, car je suis pour mes frères d'autrefois un objet de scandale, et mes nouveaux enfants ne savent prendre de mes discours que des chants de révolte. Et voici, Seigneur, où je suis pour vous, dans une cellule, dans un cachot peut-être ! Qui sait si ces portes s'ouvriraient même devant mon sauf-conduit, si derrière ces murs d'infâmes oreilles n'écoutent pas le murmure de ma prière...

Et pourtant, ô mon Dieu, nul mieux que vous ne sait que je suis sincère et que je n'avais pas mérité tant d'épreuves. Une enfance, et quelle enfance ! la terreur me hante encore de ce cloître où j'ai vécu tant d'années sans rien voir, sans rien entendre ! Comment ne suis-je pas mort de froid dans cette affreuse solitude ? Ah, sans doute, c'est que me soutenait l'effluve prochain de cet amour adorable ! Cet amour, ô mon Dieu, c'est par votre permission

que je l'ai connu ; aurait-il pu n'être pas saint, puisqu'il est né dans l'encens, aux pieds de votre tabernacle ? Et cependant pour vous je l'ai foulé aux pieds, et dans l'espoir de vous plaire, j'ai mutilé mon cœur, j'ai vaincu ma chair, non plus par les disciplines et les jeûnes, mais par les travaux nocturnes et l'exaltation de l'esprit, j'ai dévoré mes larmes et fermé mes paupières pour ne pas voir celle que j'adorais pleurer d'amour à mes genoux. Et j'ai sauvé une âme sans perdre la mienne. De la lionne bondissante j'ai fait une brebis, j'ai changé ses rugissements en prières et ses fureurs en tendresses, j'ai détourné vers vous la moitié de son amour et je crois en avoir fait une épouse digne de votre Fils bien-aimé, et si je meurs dans ce cachot, peut-être sera-t-elle une sainte abbesse en voiles blancs...

Voici ses lettres. Que de fois je les ai lues, et comme il faut que je les relise encore ! « N'y va pas, ô mon bien aimé, n'y va pas ! Les loups dévorants se réjouiraient trop de ta prise. Si tu te lèves, rassieds-toi, si tu pars, arrête-toi, si tu arrives, reviens ! Je ne suis pas l'indomptable que tu crois, mais timide et sensible à la force des muscles et non à celle des paroles.

N'y va pas, les leurs sont de fer et les tiens d'air impalpable... » La voilà, Seigneur, celle qui a dominé la Ville éternelle et tenu tête à l'empereur et au faux pape, celle dont l'âme calcinée anime encore ses derniers défenseurs dans les gorges des Alpes, la voilà plus craintive qu'une agnelle, et je suis moi-même tout ému devant sa faiblesse...

Ah ! puisque je suis pur à vos yeux, Seigneur, et que je n'ai mérité nul calice, faites que je sois éloquent et que ma voix les terrasse ! Touchez mes lèvres de votre charbon ardent, placez l'éclair dans mes yeux, et dans mes mains le glaive tournoyant de vos anges ! N'est-ce pas le zèle de votre maison qui m'enflamme et n'est-ce pas à vos pieds que j'abattrai ces victimes ? C'est votre règne que j'annonce, Dieu tout-puissant, troisième personne dont je suis le baptiste, Paraclet qui devez venir non point uni à un corps misérable comme Jésus, mais éblouissant de pure lumière, et qui foudroierez l'Antéchrist qu'auparavant les hommes avaient pris pour le vicaire de Dieu !

Quelle idée, l'Antéchrist, le vicaire...

Etaient-ils hautains, tous ces évêques ! Ah, ils se sentent en sûreté, tant de trésors les sou-

tiennent et tant de lances les gardent. Pourtant si les lances voulaient voir, et que tous ces trésors pourraient être à elles ! Si les rois... Mais ils ne veulent pas, les lâches !... Et comme ils sont habiles, eux ! comme ils lient leur cause aux puissants et comme ils tiennent la tourbe ! A la naissance, au mariage, à la mort, partout des carcans sacramentels ! Et quelle merveille d'avoir hissé le prêtre au pinacle de ce temple ! Comme il m'a fallu des nuits et des nuits pour dissoudre cet orgueil et voir que le prêtre n'était, lui aussi, qu'une créature de force débile et de cœur faible...

Ce n'est pas l'Eglise que je nie, sa majesté m'en impose, ce sont des détails, nombreux, qui me préoccupent. L'Eglise prie en latin et pourtant saint Paul a dit : « Si la langue que vous parlez est inintelligible, comment pourrez-vous savoir ce que vous dites ? » Elle déconseille la lecture de la Bible alors que saint Jean a proclamé : « Lisez avec soin les Ecritures parce que vous y croyez trouver la vie éternelle. » Elle rend un culte aux images quand Dieu lui-même a ordonné : « Tu ne feras pas d'image taillée. » Elle honore les saints, et le Christ a dit à Jean : « Nul ne va au Père que

par moi, » et Paul a confirmé : « Il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, c'est Jésus-Christ homme. » Elle hyperdule la Vierge, et les Evangiles nous parlent des frères et des sœurs de Jésus. Elle recommande le jeûne et l'abstinence alors que Paul nous met en garde contre les imposteurs pleins d'hypocrisie qui interdiront le manger et l'usage des viandes que Dieu a créées pour être reçues avec actions de grâces par les fidèles. Elle ne donne au peuple la communion que sous l'espèce du pain quand saint Paul recommande d'offrir le calice aux fidèles. Elle reconnaît un homme pour maître, le Pape, alors que l'Apôtre a dit : « Le Christ est le chef de son corps qui est l'Eglise... »

Tout ceci est grave... La messe surtout ! C'est là la roche monstrueuse sur laquelle la papauté se fonde avec ses couvents, ses évêchés, ses richesses, avec tout son ventre. Qui la ruinerait engloutirait Rome !

(*Un moine entre.*)

VICTORIN.

Dieu vous garde, mon frère, serait-ce déjà l'heure des matines ?

LE MOINE.

Non, mon frère.

VICTORIN.

Alors, que voulez-vous de moi ?

LE MOINE.

Un jeune homme vient de frapper à notre porte qui demande avec insistance à vous voir.

VICTORIN.

Heureux les inconnus à qui le Christ pourra redire : « Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du bonheur qui vous est préparé de toute éternité, parce que j'étais en prison et que vous êtes venus à moi. »

LE MOINE.

Serait-ce que vous désirez voir ce voyageur ?

VICTORIN.

Oui, mon frère.

(Le moine introduit un jeune homme puis se retire. Victorin va droit au nouveau venu.)

Toi !

ASTÉRIA.

Et quelle autre pourrait venir te chercher jusqu'ici ?

VICTORIN.

Ah ! malheureuse, qu'as-tu fait ?

ASTÉRIA.

Pourquoi malheureuse ? Jamais mon cœur n'a bondi de plus de joie !

VICTORIN.

Comment as-tu pénétré dans la ville ? Qui t'a conduite ? Qui t'a vue ? Qui t'a ouvert cette porte ?

ASTÉRIA.

Et qui me soupçonnerait ? Il fallait que je te voie, et je serais venue quand même il aurait plu ici des Enguerrands pendant neuf jours, et chacun neuf fois plus furieux !

VICTORIN.

Si ton cœur bondit, le mien halète. Ces grilles, ces portes de fer !... Dieu ! Va, fuis, quitte le couvent, la ville. Ah, j'étais indomptable tout à l'heure, et me voici plus faible qu'une femme...

ASTÉRIA.

Alors c'est moi qui serai l'homme. Serais-je venue ici si j'avais eu quelque chose à craindre ? Je te conterai mes desseins, que dis-je, mes certitudes ! Mais j'avais tant hâte de venir t'essuyer le front ! Je me disais : S'il défaille !

Mais non, n'est-ce pas, tu leur tiens tête ! C'est toi qui les cingles ! Qui parle contre toi ? Gilbert ?

VICTORIN.

Non, il se tait, et il me regarde.

ASTÉRIA.

Je préfèrerais qu'il parlât. Et les nôtres, ceux dont nous étions sûrs ? Tous lâches ? Que te disais-je ? As-tu compté les chevaliers d'Enguerrand, combien sont-ils ?

VICTORIN.

Toujours la même, Astéria ! Malheur à qui met sa confiance autre part qu'en la justice.

ASTÉRIA.

Malheur à qui s'arrête quand le jour de la colère s'approche ! La justice mène aux Calvaires ; y coure qui a désir de martyre, moi j'ai soif de victoire et faim de représailles !

VICTORIN.

Ah, cœur de fer, cœur de flamme ! Tu as bien fait de venir, seul j'aurais faibli peut-être... Oui, je doutais, leurs sophismes, leur foule immense, les yeux de Gilbert, tout, jusqu'au

sortilège de ces cloîtres, remuaient en moi d'âcres souvenirs. Même aujourd'hui la splendeur et la majesté du pape m'éblouissent et ce n'est pas sans tremblement que je l'attaque. Mais avec ta venue, c'est le soleil qui a jailli. Je sais ! Je crois ! Je sens Dieu en moi ! J'ai la foi par qui seule l'homme est sauf ! Comme tu me regardes, ma bien-aimée, oui, tu me retrouves enfin tel que tu m'aimes, tel que tu m'as fait ! Eh bien, parle-moi, explique-moi ces desseins, ces certitudes. Ah, ces murs s'écrouleraient à ton geste que je n'en serais pas surpris ! Tout n'est pas fini, maintenant que me voici sûr de convaincre et de vaincre ; jusqu'ici, vois-tu, j'ai été calme, j'ai parlé d'un ton humble, mais ils n'ont pas tout entendu, je vais démuseler ma foudre !

ASTÉRIA.

Comme tu es beau, Victorin !

VICTORIN.

Comme tu es divine, ma sœur !

ASTÉRIA.

Ta sœur ! toujours ce mot !

VICTORIN.

Quel pourrait être plus doux ? Ne dit-il pas le mariage de nos âmes pour l'éternité ?

ASTÉRIA.

Phrases ! Phrases ! Suis-je sûre de l'éternité et de mon âme ? Ce n'est pas l'avenir que je veux, mais l'heure qui passe. La continence, ne vois-tu pas qu'elle est le socle dont ils exhaussent leur superbe ? Il faut être toi pour y croire, car tu es à toi seul plus orgueilleux qu'eux tous ! Les serments ! n'es-tu pas ton maître et ne sais-tu pas aussi bien que Dieu le juste et l'injuste ? Mais regarde-les donc : se privent-ils de concubines ? Et les Apôtres dont tu rêves, n'étaient-ils pas suivis de leurs femmes ?

VICTORIN.

J'ai reçu visite des mêmes idées. Tais-toi.

ASTÉRIA.

Pourquoi me taire ? Le sacerdoce n'est qu'un manteau d'hypocrisie, déchirons-le. Nos pères ne marchaient-ils pas tout nus avant leur faute ?

VICTORIN.

Aimons-nous. Qu'importe la chair ?

ASTÉRIA.

Aimons-nous jusqu'à la chair ! Je ne suis qu'une femme, moi, c'est ta force que j'aime, et c'est elle que je veux, la force de ton corps, de tes bras, de tes reins, et c'est *ici* que je te veux. Notre amour est né dans un cloître, qu'en un cloître il se consomme ! Ne me sacrifieras-tu pas ton orgueil quand je te donne ma vie ?...

VICTORIN.

Ah ! pourquoi me tortures-tu, Astéria, tu sais bien que je t'ai donné plus que ma vie : mon âme et mon salut. Mais je ne regrette rien, pourvu que tu m'aimes. Du fond de la terre j'ai crié vers toi quand mon cœur était plein d'angoisse. Oui, tout ce que tu voudras ; pourquoi te refuserai-je mon amour ? Peut-être sommes-nous à la veille de mourir, mais qu'importe, qu'ils viennent tous, dans cette cellule, peut-être notre prison, peut-être notre tombeau, voir que notre bonheur est plus fort que leur rage. Aimons-nous, tout le reste est orgueil et folie.

ASTÉRIA.

Tu es beau comme un ange !

VICTORIN.

Comme le Mauvais Ange, peut-être, mais après Dieu nul ne fut plus beau que lui.

ASTÉRIA.

Je t'aime, Victorin !

VICTORIN.

Je t'aime aussi. Ah, que tout s'écroule, que tout tombe en poudre, nous aurons du moins vécu la vie essentielle. Ton baiser, Astéria, ta bouche !

(*Un silence.*)

ASTÉRIA.

Victorin, je t'aime.

VICTORIN.

J'ai retrouvé le bonheur ! Je me suis réconcilié avec Dieu ! Je ne doute plus, je ne souffre plus, je ne crains plus, tout m'est lumière et joie ! Comme il fait doux ici ! Ce cloître qui me glaçait, tu l'échauffes, ces ténèbres, tu les illumines ! Que tu es belle, Astéria, et que je t'aime !

(*Des cloches commencent à tinter.*)

ASTÉRIA.

Quel est ce glas ?

VICTORIN.

Ce n'est pas un glas. Ce sont les cloches de matines. Le jour va poindre.

ASTÉRIA.

Quel son lugubre !

VICTORIN.

C'est le jour, c'est le jour, te dis-je !... Ah ! je sens comme autrefois mes larmes jaillir... Douce aurore, par qui Satan épouvanté court çà et là, cherchant sans pouvoir le trouver quelque sombre repaire pour fuir la lumière implacable, jeunesse éternelle du monde, messagère de certitude, sois bénie, et soyons bénis nous-mêmes, Astéria, non plus ma sœur, mais ma femme !

ASTÉRIA.

On dirait la lueur d'un bûcher. Es-tu sûr que ce soit l'aurore ?

VICTORIN.

C'est vrai, le soleil est rouge ce matin.

ASTÉRIA.

Ah ! les aurores sur la montagne, quand frissonnaient les brins d'herbe et que les foules

discipulaires s'éveillaient en secouant les manteaux humides!... Mais ici, ces grilles, ces chants lointains, ces cloches, quel réveil funèbre!

VICTORIN.

Je suis venu pour intrôniser la joie! L'univers se meurt sous la griffe du Mal! C'est par moi que le Monstre sera précipité dans l'abîme. Confiance, Astéria, ce jour va voir mon triomphe!

ASTÉRIA.

Et le mien aussi! Je sens qu'en plein soleil je vais redevenir moi-même. Ces voûtes m'écrasent. Là-bas, mes chevaliers sont prêts et les paysans s'arment. Je vais les retrouver. Ici, tiens-leur tête, maintenant que te voilà raffermi, et si tu faiblissais, pense que je suis tout près avec les nôtres. A bientôt, mon roi!

VICTORIN.

Ma femme!

(*Astéria sort.*)

Ah! qu'importe tout maintenant? Les flammes du bûcher ne consumeront pas ce qui a été écrit dans nos cœurs. Le soleil n'est plus de sang, mais d'or. Les houles sous ses rayons se dissolvent. Que de même s'évanouisse sous mes foudres la cohue de mes adversaires!

Je suis si sûr de vaincre...

(*Le moine rentre.*)

LE MOINE.

Dieu vous garde, mon frère.

VICTORIN.

Vous de même.

LE MOINE.

Le saint Concile doit se réunir dans deux heures. Ne désirez-vous pas attendre ce moment en prières ?

VICTORIN.

Si, mon frère, j'allais vous demander de me conduire à la chapelle.

LE MOINE.

Venez.

VICTORIN.

Mon frère, ce jeune homme à qui je parlais a-t-il quitté le couvent ?

LE MOINE.

Non, mon frère.

VICTORIN.

Non ? Vous dites non ? Dieu ! Serait-il captif comme moi ?

LE MOINE.

Mon frère, de quel mot vous servez-vous ? Vous n'êtes pas captif avec le sauf-conduit impérial. Et ce jeune homme lui-même sera libre, si nulle charge ne pèse sur lui. Mais le saint Concile a décidé que s'il était reçu par vous, il devrait être gardé quelque temps dans ce monastère.

VICTORIN.

Ah ! le malheur est sur nous.

LE MOINE.

Mon frère, venez-vous prier ?

VICTORIN.

Non ! Non ! Non !

(*Il éclate en sanglots.*)

SCÈNE IV

Le Concile. (Même décor qu'à la scène II.)

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

De ce qui précède, Victorin, il suit que tu n'admets que deux sacrements : le baptême et la confirmation ; encore te sers-tu de paroles malsonnantes. Tu repousses tous les autres, même l'Eucharistie, car si hier tu admettais

encore que le Christ résidait consubstantiellement dans le pain et le vin, maintenant tu nies jusqu'à cette impanation et tu ne vois dans la très sainte hostie qu'une commémoration de la Cène.

VICTORIN.

Mais Jésus-Christ n'a-t-il pas dit...

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Tu te défendras plus tard. J'expose. Le Concile jugera.

Tu condamnes en outre toute l'Eglise, depuis le prêtre, jusqu'au pape ! Tu attaques le célibat comme les vœux monastiques. Tu nies le culte des saints, les indulgences, le purgatoire. Tu professes enfin que le libre arbitre est une vanité et que l'homme est prédestiné de toute éternité au paradis ou à l'enfer. De ce chaos de négations, il ne reste debout que la Bible à laquelle tu prétends croire encore et dont tu fais découler, seules épaves de ta foi, la Trinité, la Rédemption et la venue du Paraclet.

Il appartiendrait au très saint Concile, si ta doctrine avait été trouvée indemne d'erreurs, de scruter tes prédications sur le rôle temporel de l'Eglise. On aurait pu citer de toi d'étranges

paroles. Les seigneurs laïques eux-mêmes auraient été intéressés à la querelle, car certaines de tes diatribes sont dirigées contre les riches quels qu'ils soient et désignent aux hordes incendiaires les palais comme les cathédrales. Mais tes hérésies sont assez effroyables pour que le saint Concile concentre sur elles toutes ses foudres.

Donc, réponds, frère Victorin. Et d'abord, tu attaques le sacrement de l'Ordre. Considère : sans le sacerdoce, l'Eglise s'écroule tout entière, le prêtre n'est qu'un homme, il n'y a plus d'évêques ni de pape ; tous les sacrements disparaissent, et tout d'abord la Pénitence et l'Eucharistie. Nies-tu l'Ordre ? Réponds et que le Seigneur t'inspire des paroles de vérité !

VICTORIN.

De vérité, oui, certes !

Ah, tu es habile, prêtre, en m'interrogeant tout d'abord sur l'Ordre ! Sur les richesses temporelles, sur le trafic des indulgences, sur les autres sacrements, j'aurais eu la part trop belle, mais sur l'Ordre ! Attaquer le signe mystérieux qui fait que vous existez, mes juges, que l'Eglise existe, et sans lequel, oui, c'est

vrai, tout s'écroule ! Eh bien, pourtant, je parlerai et je vous convaincrai.

Prêtres ! ce seul mot fait tressaillir d'orgueil vos entrailles. Or, vous savez combien le Diable nous tente avec adresse. Gardez que l'orgueil diabolique ne soit en vous !

Voyons donc sur quels textes se base votre croyance. Il y en a deux ; un de Jean dont les paroles ont été prononcées sur les têtes de chacun de nous : *Quorum remiseritis peccata remittentur eis et quorum retinueritis retenta sunt* ; et un sur l'imposition des mains, de Paul, répété dans les deux épîtres à Timothée et dans celle à...

GILBERT (*se levant avec véhémence*).

Eh qu'importe ceci ? Mes Pères, laisserez-vous parler encore l'hérésiarque ? Avez-vous quelque chose à apprendre sur l'Ordre ? Quelque obscurité reste-t-elle dans le dogme ? Sacrements, Mystères, Hiérarchies, Discipline, tout ce que cet homme attaque, n'est-il pas affirmé et confirmé par les Conciles ? Ces textes dont il parle, ne les connaissez-vous pas et tous ceux qu'il pourrait citer ? Que vous faut-il ?

VICTORIN.

Mais...

GILBERT.

Silence, toi ! Tu n'es pas ici pour instruire, mais pour répondre. As-tu l'espoir d'ébranler notre foi, et penses-tu nous convaincre que c'est toi qui as raison et que c'est Dieu qui a tort ? Que nous importent tes textes et tes prétextes ? C'est ta doctrine seule que nous voulons savoir ; tes arguments, poussière ! Tu nies l'Ordre, il suffit ; le Concile n'en veut pas savoir davantage.

VICTORIN.

Pourtant, Gilbert, j'ai bien le droit de parler...

GILBERT.

Silence, te dis-je, blasphémateur, tu n'as qu'à répondre par un mot : Je rétracte, ou te taire. Ce qu'on te reproche, te le reproche-t-on à raison ou à tort, tout est là. Quant à savoir si le reproche est juste, cela nous regarde nous et non toi. Pas plus que tu n'es ici pour nous instruire, nous ne sommes ici pour te convaincre. Le Concile n'est pas école, mais tribunal.

TOUS.

Oui ! Oui ! Nous sommes des juges !

GILBERT.

Vous êtes des juges et vous ne jugez pas !

Ah ! mes Pères, s'ils avaient perdu le temps à soupeser des sophismes, pensez-vous que le Concile de Jérusalem aurait condamné Ebion et Cérinthe, que le Concile de Nicée aurait condamné Arius, que le Concile de Constantinople aurait condamné Macédonius, que le Concile d'Ephèse aurait condamné Nestorius et Pélage, que le Concile de Chalcédoine aurait condamné Eutychès ? Où en serait l'Eglise s'il avait fallu persuader les novateurs ? Le Saint-Esprit ne dirige-t-il pas vos sentences ? Parlez donc ! L'homme qui se dresse devant vous nie ce que vous admettez, que vous faut-il de plus ? Le juge qui laisse démontrer l'erreur s'en rend complice. Aux voix ! Et que le Concile frappe !

TOUS.

Aux voix ! Aux voix !

VICTORIN.

Je parlerai malgré vous tous !

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Il insulte à la majesté du Concile ! Qu'on frappe le schismatique comme l'hérétique !

VICTORIN.

C'est en vous que sont l'hérésie et le schisme !

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Et le luxurieux comme l'orgueilleux !

VICTORIN.

J'ai déjà craché sur tes calomnies, prêtre chauve !

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Calomnies ! Ah ! ah ! Calomnies ! Vous avez entendu, mes frères ?

VICTORIN.

Oui, j'ai dit que tu avais menti !

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Menteur toi-même qui sors d'une nuit d'orgie ! Ton haleine est empestée de l'odeur de femme, et les échos de ta cellule ont conservé le bruit de tes baisers.

VICTORIN.

Misérable !

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Le Concile sait tout et ta complice est entre nos mains.

VICTORIN.

Mensonge ! Malédiction sur toi !

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Qu'on introduise la femme! Nous verrons s'il niera de l'avoir possédée, cette nuit, devant le Crucifix!...

TOUS.

Horreur! Horreur!

(*On introduit Astéria.*)

VICTORIN.

Hélas! Hélas! Nous voici dans l'arène et livrés comme les martyrs, aux bêtes féroces.

ASTÉRIA.

Le cloître est une tombe et nous n'en sortirons ni l'un ni l'autre...

VICTORIN.

J'en sortirai quand je voudrai. J'ai le sauf-conduit impérial!

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Etes-vous convaincus, Pères du très saint Concile?

VICTORIN.

Ah, maudits, maudits! Si c'est un défi que vous me lancez, je le relève! C'est par orgueil que j'avais gardé ma chasteté, et cet orgueil

n'est que folie. Voilà ma femme, la chair de ma chair et les os de mes os. C'est à elle que je suis lié pour l'éternité. (*Murmures violents.*) Que nous importent vos clameurs ? Vous n'êtes que des hommes comme moi, aussi faibles et plus hypocrites, vous qui tous avez bâtards et maîtresses...

TOUS.

Silence, qu'on lui impose silence !

VICTORIN.

Je parlerai malgré vous, imposteurs et simoniaques ! Je suis l'homme dont il est dit : « Il lèvera le signal des nations et réunira les fugitifs d'Israël ! » Je dirai vos luxures et vos orgueils, je dévoilerai vos mensonges, depuis votre continence qui n'est que débauche et votre pauvreté qui n'est qu'avarice, jusqu'à vos faux dogmes, à ces confessions par quoi vous enchaînez les âmes, à ces morceaux d'hostie par quoi vous épouvantez les cœurs !

TOUS.

Blasphème ! Abomination !

VICTORIN.

Et je soulèverai contre vous de telles vagues

que vous serez submergés. Je lancerai sur vous les rois, et si les rois défaillent, je ferai tourbillonner les serfs !

TOUS.

Qu'on l'enchaîne ! Il attaque l'empereur ! Qu'on s'empare de lui ! A mort !

VICTORIN.

Personne n'a le droit de me toucher ! Arrière !

TOUS (*en tumulte*).

A mort ! à mort !

(*Soudain un silence quand Astéria s'écrie* :)

ASTÉRIA.

Lâches ! Lâches ! Chiens altérés dé notre sang ! Vous qui nous menacez, prenez garde qu'à votre tour on ne vous menace...

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Quelle femme est celle-là qui ose braver le Concile ?

ASTÉRIA.

Ah, ceci vous étonne, mes Pères, et ce que n'a pu obtenir l'éloquence tonnante de Victorin, ma voix faible vous l'arrache ! Vous vous taisez, toutes vos haleines convergent vers moi, tous

vos yeux sont attachés aux miens, je le sens ; oui, je vous domine tous, tous les huit cents que vous êtes, vieux et jeunes, il n'est pas un de vous qui ne se taise, et plus je baisse la voix, plus vous faites profond le silence, et si je me taisais tout à fait, on entendrait le grondement du Rhône contre les arches du pont voisin. Oui, écoutez, tendez l'oreille, il faut que le silence soit sépulcral pour que la mort paraisse.

(*Des rumeurs confuses s'élèvent.*)

Ecoutez ! Ecoutez, vous dis-je ! Suspendez vos souffles !

(*Les rumeurs grandissent. Des cloches commencent à sonner de toutes parts.*)

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Cette femme est Satan pour frapper de sortilège tout un Concile. Le signe de la croix, mes frères, ou nous sommes perdus !

GILBERT.

Homme de peu de foi !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti !

ASTÉRIA.

Ah ! ah ! ah ! La cognée frappe déjà la racine !

(*Cloches, tambours et trompettes. Cliquetis d'armes.*)

CRIS LOINTAINS.

Aux armes ! Aux armes !

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Qu'y a-t-il enfin ? Enguerrand ? Où est Enguerrand ?

JEAN DE KINGSTON.

Il est sorti aux premières rumeurs. Que Dieu nous sauve !

GILBERT.

Eh quoi, mes frères, cette femme aurait-elle dit vrai en vous injuriant ? Quand bien même le martyre nous attendrait, serait-ce à des défenseurs de la foi de fondre en larmes ? Haut les cœurs ! Gloire à Dieu au plus haut du ciel !

TOUS.

Gloire à Dieu !

DES VOIX.

Enguerrand ! Voici Enguerrand !

ENGUERRAND (*il entre tout armé*).

Vénérables Pères, la ville vient d'être surprise par les chevaliers d'Astéria. Plusieurs des nôtres ont été égorgés. L'heure est grave, mais les bourgeois s'arment. Tant d'audace ne peut

s'expliquer que par la présence dans la ville de la louve de l'antipape.

DES VOIX.

Dieu ! où est-elle ?

ENGUERRAND.

Eh ne la voyez-vous pas là ? Quelle autre qu'elle aurait pu vous braver en face ?

GILBERT.

Qu'on s'empare d'elle !

ASTÉRIA.

Malédiction ! Ma force se brise contre ces deux hommes.

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Trahison ! Trahison ! Victorin traître ! Il est venu à nous avec des paroles de paix, et c'était la guerre qu'il préparait ! Il a déchiré de ses mains le sauf-conduit ! Qu'on s'empare de lui comme de sa complice !

VICTORIN.

Prenez garde, misérables !

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Qu'on s'empare d'eux !

(On les garrotte.)

UN HOMME D'ARMES (*entrant*).

A nous, sire Enguerrand, les chevaliers d'Astéria nous accablent. Accourez, ou nous succombons !

ENGUERRAND.

Pour Dieu ! Que le Concile m'absolve de mes péchés ! Je vais le sauver ou mourir !

GILBERT.

Et nous, mes frères, prions !

(*Tous se prosternent.*)

SCÈNE V

La grand'place. Groupes nombreux.

Trois bourgeois, puis un Héraut d'armes, puis ENGUERRAND. Cortège, pénitents, soldats, VICTORIN et ASTÉRIA, L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT, LE VICAIRE IMPÉRIAL.

PREMIER BOURGEOIS.

C'est-il pour ce matin ?

SECOND BOURGEOIS.

Oui, les Pères ont hâte d'en finir. Savez-vous que tout ceci est grave ? Les gens d'Astéria ont été vaincus, soit, mais les hommes d'armes ont fort souffert, et par les portes qu'ils sont impuissants à garder, s'infiltrent dans la ville d'étranges figures. Tenez, ce groupe là-bas.

1er BOURGEOIS.

Vous me faites trembler, voisin.

2e BOURGEOIS.

Eh ! par Notre-Dame ! je ne suis pas à mon aise moi-même. Voyez encore ceux-ci, et là-bas ceux-là, tous ces gens ne sont pas de la ville.

1er BOURGEOIS.

Croyez-vous... que... ce seraient...

2e BOURGEOIS.

Chut, je ne crois rien, je ne sais rien, mais prenons garde, on rôde autour de nous. Il paraît que les trois quarts des Pères ont quitté la ville. Ah, comme j'en ferais autant si je n'étais pas bourgeois !

UN HÉRAUT (*entouré de sergents d'armes. Tous portent des flambeaux allumés.*)

Au nom du très saint Concile, réuni en cette ville, manants et vilains, faites silence :

Par le jugement du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en vertu de la puissance accordée aux Apôtres et aux successeurs des Apôtres de lier et de délier dans le ciel et sur la terre, tous ensemble, nous décrétons que le semeur de

scandales et le fauteur d'hérésies Victorin sera désormais séparé du giron de notre sainte mère l'Eglise et exclu de toute communion chrétienne dans la vie présente et dans la vie à venir. Qu'il soit maudit partout où il se trouvera, à la maison ou aux champs, sur la grand'route ou dans le sentier. Qu'il soit maudit mourant et vivant, dans la veille et dans le sommeil, dans le travail et dans le repos. Qu'il soit maudit dans toutes les forces et les organes de son corps, et que du sommet de la tête à la plante des pieds, il n'y ait pas sur lui la moindre place qui reste saine. Qu'il soit livré aux supplices éternels avec Dathan et Abiron et avec ceux qui ont dit au Seigneur : Retire-toi de nous ! Et de même que le feu s'éteint dans l'eau, qu'ainsi sa lumière s'éteigne pour jamais !

(*Tous éteignent leurs flambeaux.*)

QUELQUES VOIX DANS LA FOULE.

Amen ! Que cela soit ! Qu'il soit anathème !

LE HÉRAUT.

Au nom de l'Empereur romain de nation arlésienne, manants et vilains, faites silence :

Nous, Raymond, marquis de Provence et roi de Chypre, légat et vicaire de Sa Celsitude impé-

riale, avons ordonné que l'hérésiarque Victorin et la relapse Astéria, convaincus de rébellion et de sorcellerie, seront brûlés vifs aujourd'hui même sur la grand'place et que leurs cendres seront jetées dans le Rhône. J'ai dit.

Dieu sauve l'empereur !

VOIX FAIBLES.

Dieu sauve l'empereur !

1er BOURGEOIS.

Mauvais signes tout ceci ! Venez, voisin, rentrons chez nous, si vous m'en croyez, et tenons tout clos.

2e BOURGEOIS.

Savez-vous que toutes les campagnes sont soulevées ? Les colporteurs n'osent plus quitter la ville.

3e BOURGEOIS.

Si le comte Enguerrand a défendu de monter dans les tours, c'est pour qu'on ne voie pas la fumée. Tous les châteaux du pays sont en feu.

1er BOURGEOIS.

C'est la fin du monde !

2e BOURGEOIS.

Oui, c'est l'abomination de la désolation.

1er BOURGEOIS.

Les cloches sonnent !

3e BOURGEOIS.

C'est le cortège qui sort de l'église. Voyez, l'échafaud est fini et le bûcher est prêt. Oh ! oh ! entendez-vous ? des cavaliers au grand galop.

ENGUERRAND *(débouchant avec ses chevaliers).*

Place, manants, place !

QUELQUES VOIX.

Sire Enguerrand, sauvez-nous ! Sire Enguerrand, protégez-nous !

ENGUERRAND.

Bonnes gens, soyez sans crainte ; un avis sûr m'informe d'une réunion secrète tenue par les agitateurs de la campagne ; il importe que nous nous emparions des chefs. Je laisse assez d'hommes d'armes pour garnir les murs. (*A ses chevaliers.*) En route, messires, la prise des rebelles importe plus que le spectacle de ce bûcher.

QUELQUES VOIX.

Dieu vous ramène, sire Enguerrand !

(*Les chevaliers s'éloignent.*)

1er BOURGEOIS.

Remarquez-vous comme la foule est d'un silence de mort ? Je vous le jure, un malheur se prépare ; rentrons, vous dis-je.

2e BOURGEOIS.

Un instant encore. Voici le cortège qui débouche sur la place. Regardons-le passer, nous nous en irons ensuite.

(Le cortège défile. En tête quelques chevaliers avec leurs sergents d'armes. La foule est refoulée sur le devant de la scène. Légers murmures.)

1er BOURGEOIS.

Entendez, entendez, vous dis-je ! J'en ai vu qui ramassaient des pierres. Allons-nous-en.

2e BOURGEOIS.

Oui, mais tout à l'heure ; je voudrais raconter aux miens tout ce qui s'est passé.

(Cortège. La milice bourgeoise fait la haie. Pénitents en cagoule noire et en cagoule blanche.)

CHŒUR DES PÉNITENTS.

De profundis clamavi ad te Domine, Domine exaudi vocem meam.

1er BOURGEOIS.

Voyez donc, comme ils sont peu nombreux,

quelques chevaliers à peine. Et le comte Enguerrand qui prend ce moment pour partir !

2e BOURGEOIS.

Avez-vous remarqué l'homme qui était attaché à son arçon ? Celui-ci sans doute de qui il tenait ce renseignement. J'ai idée que ce fanatique a fait sacrifice de sa vie pour faire sortir de la ville Enguerrand au moment propice.

1er BOURGEOIS.

Miséricorde, vous avez raison, voisin. Allons-nous-en, pour Dieu, allons-nous-en !

CHŒUR DES PÉNITENTS.

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine quis sustinebit ?

2e BOURGEOIS.

Attendez encore ! Les voici ! Les voici ! Dieu, qu'ils sont pâles !

(*Les prêtres ont défilé. Au milieu d'hommes armés, Victorin et Astéria paraissent, vêtus d'une longue chemise jaune, la corde au cou. Derrière le bourreau, les juges, les notaires du Concile, le Vicaire impérial et ses chevaliers, puis les évêques du Concile. Tout au fond on aperçoit le dais archiépiscopal.*)

LE HÉRAUT.

Peuple, priez Dieu pour Victorin et Astéria qui vont mourir !

2e BOURGEOIS.

Ah ! ah ! ceci rassure un peu, il y a quelques bonnes lances de plus.

1er BOURGEOIS.

Et que peuvent faire des lances de six pieds dans une cohue, et des chevaux sur un tel pavé ? Voyez quelle foule innombrable a envahi la place ; il y a certainement là plus de monde que la ville n'a d'habitants ! Voyez comme la foule a refoulé peu à peu les milices. Par Notre-Dame, en trois sauts, ils seraient au pied du bûcher !

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

Victorin, voici ton heure dernière. Au moment de paraître devant Dieu, n'as-tu rien à dire ?

VICTORIN.

Non. C'est dans la puissance des flammes que vous reconnaîtrez la mienne.

ASTÉRIA.

Mais, moi, j'ai à pousser un cri terrible : A nous, peuple ! A nous !

(Des clameurs épouvantables retentissent.)

LA FOULE.

Victorin ! Victorin et Astéria ! Victorin ! Astéria !

LE VICAIRE IMPÉRIAL.

Chevaliers, la lance basse. Foncez sur ces rebelles !

LES CHEVALIERS.

Notre-Dame ! A la rescousse !

LA FOULE.

Victorin ! Vengeance ! Mort aux seigneurs ! Mort aux prêtres !

(*Mêlée. La foule disperse le bûcher et arrache Victorin et Astéria aux mains du 'bourreau. Les chevaliers et les hommes d'armes sont massacrés.*)

ACTE QUATRIÈME

—

SCÈNE I

Avignon. Une salle voûtée dans le palais des Papes.

(Astéria en habit de reine et Victorin en costume d'écolâtre.)

Astéria.

Enfin, que te manque-t-il ? que veux-tu ?

Victorin.

Je ne suis pas heureux.

Astéria.

Oui, je sais. Quoi ! toujours pleurer, toujours gémir ? Cela ne te rassérène-t-il pas de te savoir le protégé du Ciel ? Car, pour l'être, tu l'es, et si tu t'es préoccupé de lui, il te l'a rendu. Pour moi, qui le négligeais, tout ceci n'est encore qu'un songe. L'échec des miens, nous-mêmes liés, sans espoir, sur le bûcher, et cette éruption inouïe de Jacques comme de subites crevasses,

ces hurlements, ces tourbillons, ceci devrait faire croire à Dieu, ou au Diable!

VICTORIN.

Oui, que valent les lances et les cuirasses au prix de cœurs de rustres que la foi embrase?

ASTÉRIA.

Des mots! N'importe, nous sommes vainqueurs; pensons à l'avenir. Certes, l'horizon est large, et les grands espoirs nous font signe. Les rustres ont du bon, vive Dieu! guidés surtout par de vieux routiers. La ville est à nous, reste la plaine. Enguerrand la tient encore.

VICTORIN.

Toujours Enguerrand?

ASTÉRIA.

Oui, toujours! Tant qu'il vivra, prends garde! Le jour où j'aurai sa tête, là, sur mes genoux (*elle fait signe de la soulever par les cheveux*) alors... Mais non, tu sembles fuir tes fidèles, tu n'ordonnes rien, tu ne te montres même pas; de temps en temps, il paraît qu'on te rencontre, la nuit, sur les tours ou dans les souterrains, de pauvres diables à demi-morts de peur, et

que tu ne vois seulement pas... Si ce nimbe d'épouvante te paraît bon pour eux, soit ; mais seul avec moi, sois tel que tu es.

VICTORIN (*à demi-voix*).

Tel que je suis ? Comment suis-je ?

ASTÉRIA.

Oui, tu n'es pas heureux, je le sais, et tu étais moins triste, à Valsainte, je le sais aussi. Au moins sais-tu aujourd'hui ce que tu es, et où tu es, et qui naguère trônait ici ?

VICTORIN.

Ah, cesse enfin de railler, femme, et quand tu ne comprends pas, tais-toi ! Si je doutais de mon œuvre, me rendrais-tu la foi ? Si je n'étais plus sûr de la vérité, me reconvaincrais-tu ? Laisse-moi donc, puisque tu ne peux rien pour moi.

ASTÉRIA.

Aurais-tu peur de la bataille ?

VICTORIN.

Ah, vienne-t-elle ! Il est bien des pensées qui ne pénètrent pas par les fentes du casque... Ici je deviendrais fou... Je ne sais seulement

pas si je te hais ou si je t'aime, ou je crains de le savoir.

ASTÉRIA.

Que dis-tu ?

VICTORIN.

Te haïr, pourquoi pas ? tu me méprises bien, moi !... Oh, ne parle pas non plus, je sais ce que tu penses : je suis le prêtre, oui, toujours ; même tout nu avec toi, tu sens mon froc contre ta chair, et je te fais dégoût... Ah, si j'étais valet d'armes ! mais je suis moine et je dois sentir la graisse fade, comme un cierge... Crois-tu donc que je n'aie pas compris, mais je suis plus perspicace qu'une vierge... Vierge, je l'étais encore l'autre jour... Qu'as-tu avec tes grands yeux fixes ? Cela t'étonne que je parle, parce que jusqu'ici je me taisais, par honte, est-ce qu'un moine sait parler d'amour à une reine ? Et tu as cru m'avoir rassasié avec une caresse ou deux, ah, ah, ah, folle ! Tu ne voyais pas que je me tordais et que mes dents claquaient de rage ? Les murs nocturnes et les souterrains, tu les comprends maintenant, parce que si je t'avais vue un jour à l'improviste, avec tes femmes, tes jongleurs et tes pages, je t'aurais sauté dessus et étranglée comme un chien !... Ah, la

belle, la radieuse vie qui s'ouvre devant nous, liés dos à dos, toi qui me méprises, moi qui te hais, et cela toujours, sans fin, sinon le bûcher encore...

ASTÉRIA.

Eh bien, je te préfère ainsi!... (*Mouvement.*) N'aie pas peur, je ne te toucherai pas. Oui, par Dieu, je préfère ta rage. Voilà le Victorin que j'aime, celui qui pousse du pied le vieux moine mort, le meneur de foules qui se plaît sur les cimes comme une flamme de volcan, qui fait surgir du sol la galopade des cuirasses et le fourmillement des Jacques.... Non, tu ne me hais pas, pas plus que je ne te méprise. Va, nos âmes sont faites l'une pour l'autre, il n'y aura divorce que si l'une est lâche.

VICTORIN.

Ou vaincue.

ASTÉRIA.

Les lâches seuls se laissent vaincre! N'avons-nous pas toute une ville, une armée, un peuple, des richesses? Ah, régnons en plein soleil et chassons ce brouillard de cloître. C'est vrai, j'aurais dû me douter... Comme si je pouvais croire... tant de femmes sont à toi ici... Mais

voilà, tu disais juste, un prêtre ne sait pas... Bref, tu me veux, eh que ne me prends-tu ? Crains-tu que je ne t'aime moins, si tu m'emportes, comme un tigre, d'un coup de dent sur ton dos... Homme d'armes tu voudrais être, mais qui t'empêche de te faire couronner César ou Pape ? ou les deux ? N'est-ce pas ton Apôtre qui l'a dit : « Tu nous a faits prêtres et nous règnerons sur la terre. » Jaloux ! toi le Maître, et jaloux de qui ? Est-ce que je suis jalouse de ces troupeaux de femmes nues que les nôtres entassaient hier aux portes du palais, et ne devrions-nous pas être au-dessus de tout cela ?

VICTORIN.

Je veux que tu sois à moi, entends-tu, à moi seul ! Hais-moi, soit, mais si tu me méprises, je t'égorge !...

SCÈNE II

Les jardins du palais. — Les derniers Pères du Concile, chargés de chaînes, sont assis ou couchés sur le sol.

GILBERT, les Archevêques d'Arles et de Narbonne, les Evêques de Valence, de Vabres, d'Arrisitum, l'abbé de Saint-Honorat. — Puis ASTÉRIA et sa cour, les

chevaliers Marcabrus, Bernard, Thibaud et Foulques, le page Aymar, deux pages, un serviteur. — Ensuite douze paysans et leur chef, le Héraut d'Enguerrand.

L'archevêque d'Arles.

Prions, mes frères.

L'évêque de Valence.

Quelle prière ?

Gilbert.

Celle des morts.

L'archevêque de Narbonne.

Que Dieu prenne nos vies et sauve son Eglise !

(Astéria entre avec toute sa cour.)

Un page.

Captifs, debout ! Voici venir la radieuse princesse Astéria.

Le chevalier Marcabrus.

En ces misérables, chargés de fer, vous reconnaissez, reine, les derniers suppôts du Concile.

Astéria.

Oui, je les reconnais, et vous aussi, mes Pères, me reconnaissez sans doute, vous me regardiez assez quand je vous bravais en face. J'ai voulu

vous annoncer moi-même votre sort. C'est demain que vous comparaîtrez devant le tribunal... oui, un tribunal, nous ne sommes pas des assassins, et vous aurez, si vous voulez, des avocats, même vous, évêque de Valence, et vous parlerez tant qu'il vous plaira, sans que nul ne vous interrompe, même vous, abbé de Saint-Honorat, et pendant le procès, nul espion ne recueillera vos paroles, et si, de par la sentence, il vous faut mourir, on ne vous accordera pas moins de pompe, mes Pères, que vous ne nous en accordâtes. Ceci vous convient-il ?

L'ABBÉ DE SAINT-HONORAT.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

ASTÉRIA.

Oui, du latin ! on couvre ainsi les rugissements de rage qui montent à la gorge, car vous devez avoir envie de rugir, avouez-le ! Qui a vu cela dans les étoiles ? Quoi, plus de soldats, plus de milices, plus d'Enguerrand, plus de Pape ni d'Empereur ? Non, rien; le Vicaire impérial, cadavre ; Enguerrand, un vagabond que l'on va nous ramener ce soir peut-être, pieds et poings liés ; vos soldats, tous accrochés aux

créneaux ou branchés aux arbres ! Certes, si votre Dieu existe, que doit-il dire de tout ceci, et que dira-t-il quand il vous verra châtiés vous-mêmes, vos églises purifiées de vos abominations et Victorin pape véritable, assis sur le saint siège ?

L'ÉVÊQUE DE VABRES.

Horreur ! L'antipape renaît !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Silence, mes frères, et prions pour que les blasphèmes de la Renégate n'attirent pas sur nos propres fronts le glaive des Anges.

ASTÉRIA.

Ho ! ho ! Ceci est neuf et je m'attendais à ouïr votre hypocrisie prier pour moi et non pour vous. Mon salut vaut pourtant d'être demandé au ciel. C'est par moi que vous êtes entre les mains de celui que vous jugeâtes et qui vous juge. Sans moi, que serait-il ? Un misérable moine agonisant peut-être dans quelque *in pace*. L'incroyable existe ; des centaines d'évêques, point eunuques, certes, et qu'une femme écrase comme des lâches !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Tu parles en vain, aucune réponse ne sortira de notre bouche.

ASTÉRIA.

Des muets! quoi, des muets! Par Dieu, nous avons des moyens de délier les langues : il est des crocs assez convaincants et des tenailles assez persuasives pour faire hurler les plus taciturnes! Pourtant les injures cinglaient dru de vos lèvres, naguère : ce n'était pas en langue latine, mais vulgaire, que vous m'appeliez serpent et vampire, moi votre souveraine, la tienne, Gilbert de Valsainte! Eh bien, ma réponse, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas mieux encore que l'antipape Geoffroy, et pensez-vous que pourra se relever du désastre l'Eglise de votre Jésus immonde? Oui! immonde!

TOUS (*tombant à genoux*).

Deus, Deus, nolle irascari!

ASTÉRIA.

Lâches! ce n'est pas devant Dieu que vous vous agenouillez, mais devant moi. Ah! ah! ah! Vous avez peur.

GILBERT (*se redressant*).

Crois-tu ?

ASTÉRIA.

Qui ose parler quand je parle ?

GILBERT.

Folle qui crois faire peur.

ASTÉRIA.

Tais-toi !

GILBERT.

Tais-toi toi-même, louve atroce, sanie d'abomination, pourriture, tais-toi, bête pleine de blasphèmes qui crois nous faire trembler et ne nous fais que vomir ! Ah, tu veux des injures, en voilà à pleins crachats et collés à ta peau !

ASTÉRIA (*haletante, blême*).

Frappez... mais frappez-le donc.... Ah ! ah !... j'étouffe... Non ! Non ! Arrêtez ! Plus maintenant, je peux parler ; il vaut mieux que je n'aie pas pu le tuer... Il ne mourra pas d'un seul coup... Ta langue, ah, cette langue, moine que j'abhorre, je l'aurai, tu verras....... Dehors ! Dehors ! Qu'on les chasse, ce troupeau d'infâmes, qu'ils baissent leurs yeux, ou je les leur crève ! Les souterrains sont grillés de barres

fidèles. Qu'ils y sentent la faim et la soif venir, lentes... Oh ! ce n'est qu'un commencement. Allez ! Allez ! qu'on les y entasse !

(*Des gardes emmènent les Pères du Concile.*)

UN PAGE.

Reine, pourquoi ces sanglots ? Frappe et oublie.

LE PAGE AYMAR.

Ne vaut-il pas mieux jouir ? Vois, douce reine, tout, dans ces jardins de merveilles, nous convie à la volupté. Le ciel n'est-il plus bleu et les colombes ont-elles cessé de se poursuivre ? Ne sommes-nous pas tous à tes pieds, mignons et maîtresses, couronnés de roses et vêtus de mousselines, avec pour armes des coupes d'or et pour oreillers des tigres domestiques ?

UN AUTRE PAGE.

Aimons-nous ; peut-être demain serons-nous morts. Pourquoi se sont tues les musiques ?

LE CHEVALIER THIBAUD.

Ne reste-t-il plus de captives vierges ?

LE CHEVALIER BERNARD.

Et de vin, n'y a-t-il plus de vin ? Je veux vider à la gloire de notre Reine sept coupes.

LE CHEVALIER FOULQUES.

Que diriez-vous, noble Dame, d'une chasse aux paysans ? L'insolence de ces ignobles commence à s'enhardir. Ils se sont d'abord contentés de rôder autour du Palais, les narines au vent. Maintenant, ils roulent des yeux féroces.

LE CHEVALIER THIBAUD.

N'ont-ils pas eu leur part de butin ? Que veulent-ils ?

LE CHEVALIER FOULQUES.

La nôtre, parbleu ! Vive Dieu ! la belle chair à boucherie qu'il y aurait là !

LE CHEVALIER MARCABRUS.

Cent paysans ne valent pas un sire. Je donnerais toute leur multitude pour un seul Enguerrand.

ASTÉRIA (*redressant la tête*).

Où est-il ?

LE CHEVALIER MARCABRUS.

Il bat la plaine.

ASTÉRIA.

Mes émissaires sont-ils revenus ?

LE CHEVALIER MARCABRUS.

Pas encore.

ASTÉRIA.

Et le Maître ?

LE CHEVALIER MARCABRUS.

Toujours invisible.

LE PAGE AYMAR.

Vous l'aimez donc bien ce Maître, Madame ?

ASTÉRIA.

Aymar, ne te suffit-il pas que ma main caresse tes beaux cheveux blonds ? Tu sais bien que mon amour est fatal.

LE PAGE AYMAR.

Ah, faites qu'il le soit, Madame !

ASTÉRIA.

Pauvre enfant !

(*Elle lui donne sa main à baiser, longuement.*)

UN SERVITEUR (*entrant*).

Noble reine, un groupe de paysans sollicite l'honneur de voir le Maître.

LE CHEVALIER MARCABRUS.

Qu'on les chasse !

ASTÉRIA.

Non, les bonnes paroles coûtent peu. Qu'ils entrent !

(*Douze paysans sans armes sont introduits.*)

LE CHEF DES DÉPUTÉS.

Que Dieu vous éclaire ! C'est à Victorin que nous voulons parler.

ASTÉRIA.

Sa Celsitude est malade et m'a commis le soin de vous accueillir. Parlez.

LE CHEF.

Oui, car mes paroles, Astéria, vous importent aussi.

LE CHEVALIER MARCABRUS.

Si tu disais : Reine ! Notre Dame dit bien en parlant de ton maître : Sa Celsitude.

LE CHEF.

Ni Astéria n'est ma reine, ni Victorin mon maître. Il n'y a de Celsitude que celle du Seigneur.

TOUS LES PAYSANS.

Gloire unique au Seigneur et damnation aux impies !

LE CHEF.

Voici qui nous sommes : Douze dévoués qu'embrasait le feu du Seigneur sont entrés les premiers, fer au poing, dans cette ville, alors que tes chevaliers, Astéria, étaient morts ou captifs, ont dispersé la foule hurlante, massacré les milices, renversé les moines qui les assommaient à coups de grandes croix, et vous ont atteints, Victorin et toi, au moment où les bourreaux vous liaient sur les poutres et en approchaient les torches. Ces douze, les voici !

ASTÉRIA.

Que l'on sonne les trompettes à la gloire des héros que nous n'avions encore pu retrouver ! Debout, tous ! Qu'on leur donne des sièges, il n'est pas juste qu'ils restent droits devant celle qui leur doit la vie et le trône ! Toute demande de leur part sera accueillie. Qu'on prépare les plus riches dépouilles, je veux qu'ils ne repassent pas ce seuil sans ployer sous le faix des récompenses.

LE CHEF.

Frères, rendons grâce à Dieu de ce que la vraie Astéria n'est pas telle que nous avions tort de croire.

Astéria.

Dieu seul voit le fond des âmes.

Le chef.

Hélas, nous-mêmes sommes peut-être ses réprouvés. Que Dieu nous sauve !

Tous.

Que Dieu nous sauve ! Que Dieu nous sauve !

Le chef.

Ecoute donc notre requête, Astéria.

Le prophète a dit : « Malheur à la gent pécheresse, au peuple lourd d'iniquité, à la semence d'opprobre, aux fils scélérats ! » Tremblez qu'une voix pareille ne sorte tout à coup du sol ! C'est parce que la main du Sabaoth s'est étendue sur nous que nous avons pu massacrer les Amalécites ; que sa main se retire et nous serons plus couards qu'Israël devant les Philistins ! Comment est-elle devenue courtisane la cité fidèle ? Où habitaient les justes sont les homicides ! Astéria, ouvre les yeux, au nom du Très-Haut, regarde-toi vautrée à moitié nue, comme une bête en chaleur, et ce peuple autour de toi d'histrions et d'impudiques !

Ah ! ah ! les ennemis de Dieu aussi les aimaient les parfums, les festins et les femmes, qui maintenant se balancent aux branches des cèdres. Vous, vous êtes pires, parce que vous avez été enfants du Seigneur et que vous n'êtes plus qu'adorateurs de Baal ! Les Amalécites, eux aussi, se croyaient à l'abri, derrière ces murailles monstrueuses ; qui les a taillés en pièces, est-ce vous ? non, c'est nous parce que le Seigneur nous embrasait de sa flamme. Malédiction sur les impies !

TOUS.

Malédiction ! Malédiction !

ASTÉRIA.

Enfin, que demandez-vous ?

LE CHEF.

Que soit purifiée cette sentine d'abominations, chassées les filles impures, fustigés les baladins, mutilés les gitons, gardés à vue les beaux chevaliers aux cuirasses d'or. Est-ce pour nous donner de nouveaux maîtres que nous avons secoué de notre dos les anciens ? Victorin ! nous voulons parler à Victorin, il nous aime, lui, il nous comprend et notre sang

est à lui. Il a toujours refusé ce titre de Maître, pourquoi pas de César ? Entends-tu, Astéria, choisis entre les Saints et les Impurs !

ASTÉRIA.

Puisque les Saints sont peut-être réprouvés, qui sait si les Impurs ne trouveront pas grâce aux yeux du Seigneur ?

TOUS.

Jamais ! Jamais ! D'abord tu as juré.

ASTÉRIA.

Et je tiendrai mon serment. Je le répète, vous ne serez jamais témoins sur cette terre d'un parjure de moi.

(*Mouvements.*)

UN SERVITEUR (*entrant*).

Noble reine, un héraut portant la bannière d'Enguerrand a été introduit dans la ville. Il est là.

ASTÉRIA.

Qu'il entre ! Tout de suite ! Qu'il entre ! (*Le serviteur sort.*) Nous allons reprendre nos dires. Mais vous le savez, d'Enguerrand, tout message importe.

LE HÉRAUT D'ENGUERRAND.

Astéria, le très haut comte de Hurepoix a reçu tes légats. Il attendait, pour te répondre, d'être à la tête d'une armée. Sa réponse est celle-ci : Parle.

ASTÉRIA.

Enguerrand ignore-t-il que je ne peux parler qu'à lui seul ?

LE HÉRAUT.

Astéria ignore-t-elle la confiance qu'elle inspire ?

ASTÉRIA.

Un otage peut répondre de la vie de ton maître.

LE HÉRAUT.

Enguerrand vaut douze des tiens et les meilleurs.

ASTÉRIA.

Eh bien, voici les meilleurs des miens. (*Elle montre les paysans.*) Ce sont les douze héros embrasés par le zèle du Seigneur qui sont entrés les premiers, fer au poing, dans cette ville, ont dispersé la foule, massacré les milices et nous ont sauvés, Victorin et moi, au moment où les bourreaux nous liaient sur les poutres et en approchaient les torches. Nul ici ne nous

est plus cher et c'est pour eux que nous avions ordonné d'entasser les plus riches dépouilles. Qu'Enguerrand les reçoive et qu'il vienne !

Le chef.

Sommes-nous des bestiaux qu'on troque ? A nous les serviteurs de Dieu !

Astéria.

Si je voulais votre mal, n'aurais-je déjà point fait un signe ? Vous êtes sans armes et tous ceux que vous voyez alentour servent Astéria avant Dieu.

Tous.

Abomination !

Astéria.

Pourquoi maudire ? En vérité, en vérité, je vous le jure, si j'avais douze enfants je les confierais à cet homme, parce qu'il importe à la gloire de Dieu qu'Enguerrand vienne et me parle. Or, ne m'êtes-vous pas plus chers que mes enfants, vous sans qui je ne serais à cette heure que cendre ? Allez, vous dis-je, pourquoi le Seigneur ne parlerait-il pas par ma bouche, puisque je suis l'élue de son élu ?

Le héraut.

Et si mon maître récuse ces otages ?

ASTÉRIA.

Il ne le peut. C'est lui qui, par ta bouche, les a demandés.

LE CHEF.

Le Seigneur sonde les cœurs et les reins. Malheur à ceux qui s'enorgueillissent en contemplant la multitude de leurs soldats. Le Seigneur étendra sa main sur les flots et ils seront submergés.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une salle obscure dans les souterrains du palais des papes.

(GILBERT, les archevêques et évêques de la scène II, puis VICTORIN.)

L'ÉVÊQUE DE VABRES.

Quelle heure est-il ?

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Savons-nous seulement s'il est jour ou nuit ?

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

La faim scande les jours, ce doit être la seconde nuit.

GILBERT.

Prions, mes frères.

L'ÉVÊQUE DE VABRES.

Qu'avons-nous fait jusqu'ici ?

GILBERT.

Prions toujours.

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Ah, si le Seigneur pouvait être touché par nos larmes ! S'il nous permettait de revoir encore la douce lumière !

L'ÉVÊQUE DE VALENCE.

Pourquoi pas ? Enguerrand tient la campagne. Le duc Guilhem va venir. Il est impossible qu'une cohue de paysans résiste longtemps.

L'ÉVÊQUE D'ARRISITUM.

Nous sommes vieux et habitués aux jeûnes ; peut-être pourrons-nous durer jusqu'à la délivrance.

GILBERT.

Dieu ordonne l'espoir, mais en lui seul ; toute confiance en les hommes sera trompée. Enguerrand peut-il, avec quelques lances, emporter une ville aussi forte ? Le duc Guilhem guerroie outremont ; il ne pourra paraître que dans deux mois ; d'ici là, nous serons

tous morts, à moins que Dieu ne nous sauve. Prions.

L'abbé de Saint-Honorat.

Hélas, qui nous eût dit...

Gilbert.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! Qui de nous pâlirait devant le martyre ? Gloire à Dieu !

L'évêque d'Arrisitum.

On dirait que quelqu'un s'approche.

L'archevêque de Narbonne.

La porte s'ouvre.

Une voix.

Gloria in excelsis Deo !

Tous.

Victorin !

Victorin.

Moi-même. Pourquoi cette surprise ? N'êtes-vous par toujours les Pères d'Avignon et ne suis-je pas encore l'Hérésiarque cité par vous à la barre de l'Eglise ? Y a-t-il quelque chose de changé dans nos âmes et ne sommes-nous

pas disposés toujours, moi à flageller votre orgueil, vous à étouffer ma voix sous vos huées ?

Il est vrai, le lieu n'est plus le même et votre concile est ténébreux comme un conciliabule, vos fronts ne flamboient plus de mitres et les crosses d'or ne se lèvent plus à vos poings. Mais qu'importe ceci ? Votre royaume est-il de ce monde ? Pourquoi vos foudres se taisent-elles ? Douteriez-vous de votre cause, mes Pères ? Certes plusieurs à votre place secoueraient la tête. Quoi, une telle ville, un palais colossal, un peuple immense, une armée farouche, et tout cela emporté, dissipé, mis en pièces par quelques hordes de paysans !

La main de Dieu n'est-elle pas là ? Vous qui parlez de miracles, en connaissez-vous un plus grand ? Qu'est à côté de ceci la résurrection de Lazare ? Pourquoi le Christ n'est-il pas venu sauver son Epouse ? Quels anges a-t-il envoyés à votre secours ? Quelle grêle mêlée d'éclairs ? Quels globes de feu surgis du sol ? En vérité, en vérité, votre ciel serait-il désert, et auriez-vous tort, mes Pères, de croire ?

L'archevêque d'Arles.

Que crois-tu toi-même, toi qui nous parles ?

VICTORIN.

Je crois en Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, par qui et en qui nous vivons, et en le sein de qui nous nous fondrons un jour, en ce Dieu qui a suspendu les astres, qui parle par la foudre, qui chevauche les vents et par qui les orgueils de la terre sont balayés comme des grains de sable.

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Et puis ?

VICTORIN.

Croire en Dieu ! Combien parmi vous y croient-ils, simoniaques ?...

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Les injures sont de trop, frère Victorin. Il n'est pas un homme sur terre, qui ne s'humilie, créature, devant le Créateur. Ce que tu viens de dire, un circoncis ou un païen peut le répéter. Ne t'étonne donc pas si, nous qui avons cimenté notre œuvre du sang de milliers de martyrs, nous te demandons autre chose. Es-tu chrétien ?

VICTORIN.

L'êtes-vous vous-même ?

L'archevêque de Narbonne.

Réponds sans fuir, sophiste. Crois-tu en Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

Victorin.

Je crois en la vie parfaite et en la mort sublime du Fils de l'homme.

L'archevêque d'Arles.

Mais tu ne crois pas en sa divinité ?

Victorin.

Je l'aime plus que vous.

L'archevêque de Narbonne.

Tu ne pourras dire ceci qu'au moment de souffrir les tortures que nous allons endurer pour la gloire de son nom.

Gilbert.

Si tu nies que Jésus-Christ soit Dieu, qu'as-tu de commun avec nous, sinon le visage d'homme ? Rompons toute discussion avec l'impie, à genoux, à genoux, mes frères, notre sainte assemblée est profanée par le blasphème !

Victorin.

Toujours cet homme ! Cesse donc de vociférer, misérable !

GILBERT.

Misérable toi-même qui viens épier notre agonie, et, parce que nos corps sont affaiblis, caresses l'immonde espoir de nos faiblesses. Si nous n'avons plus la force de nous lever pour lancer sur toi l'anathème, du moins notre voix est encore puissante, transfuge de Valsainte ! Prions tous, mes frères, et que notre chef ne parle à cet homme que pour le maudire !

VICTORIN.

Tu crains donc la lutte, Gilbert !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Seigneur Jésus, qui êtes mort pour nous et pour qui nous allons mourir, pardonnez au malheureux qui refuse de croire en vous, et donnez-lui comme à nous-mêmes le repos éternel.

TOUS.

Ainsi soit-il.

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Victorin, tu es venu une nouvelle fois, comparaître devant le saint Concile. Tu l'as dit, rien n'est changé, nous sommes toujours les Pères de l'Eglise, et tu n'es toi-même qu'un docteur

dont on examine la doctrine. Tu as été déjà excommunié par nous, et par le siècle condamné à mort. Il importe peu que tu vives, et que ce soit nous qui allions mourir. Nous devons renouveler contre toi l'anathème.

Naguère tu t'efforçais de rester dans le giron de ta Mère ; tu reculais devant l'épouvantable blasphème qui nie la divinité de Jésus-Christ. Tu reconnaissais la Trinité, le Péché originel, la Rédemption, tu pouvais te croire chrétien puisque tu admettais encore le Baptême.

Tes dires étaient faux et c'est pourquoi tu as été rejeté de l'Eglise. Du moins, quelque espoir nous restait, et en te voyant paraître, même le rictus aux lèvres, nous pouvions penser que te torturait le doute, et que tu venais à nous pour des explications nouvelles. C'est pourquoi nous t'avons répondu, alors que nous aurions dû, dans les ténèbres, ramper loin de toi sur nos vieux os.

Mais à présent, l'abîme nous glace d'horreur au fond duquel tu gis foudroyé comme Satan. L'anathème t'a précipité du rebord auquel tu te cramponnais en larmes, et c'est, les yeux secs, que tu viens vomir ton blasphème. Arrière, tu n'es plus un pécheur mais un réprouvé ! Ce

n'est pas la discipline ou le culte que tu repousses, c'est l'Eglise tout entière, et tu crois conserver Dieu alors que tu finiras par le maudire.

Anathème sur toi ! Que soient renouvelées les exécrations sur ta tête ! Que tu sois debout et nous accroupis, les vols des malédictions ne s'envoleront pas de nos lèvres moins terribles et ne tourbillonneront pas moins implacables. Anathème !

TOUS.

Anathème ! Anathème !

VICTORIN.

Je dédaigne vos injures.

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Injures, non, mais juste sentence. Ah ! Dieu du moins ne défend pas de prier pour les relaps. Victorin, frère Victorin de Valsainte, songe aux extases de ta jeunesse ! Vois, nous allons mourir, nous autres, et nos yeux brillent de joie. Les tiens étincelaient de haine quand tu marchais à ton supplice. Nous sommes ivres de bonheur, de ce bonheur que tu ne connais plus depuis ta fuite du cloître.

VICTORIN

Tu mens, vieux prêtre!

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Ah, ces cris de rage! Tu vois bien que tu es damné, malheureux!

VICTORIN.

Tais-toi!

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Damné! Damné! Tu ne souriras plus! Tu n'aimeras plus! Depuis ton premier péché, ta faculté d'amour n'a fait que décroître, maintenant c'est ton pouvoir de haine qui va devenir géant. Ta voix hurlera, tes dents grinceront. Pense au bonheur de jadis, car jamais plus tu ne seras heureux.

VICTORIN.

Tais-toi, te dis-je!

GILBERT.

Mon père, laissez le réprouvé se tordre. Quel que soit notre supplice, il nous sera plus doux que sa torture. Adorons la justice de Dieu, mes frères. Tout s'enchaîne ici-bas, et le malheureux que voici ne serait pas hérésiarque s'il n'avait été mauvais prêtre.

VICTORIN.

Tu mens, misérable, tu mens !

GILBERT.

J'ai frappé juste, n'est-ce pas ? Ecume, va, tes hoquets de rage n'arracheront pas le dard qui t'empoisonne ! Tu le sais bien, tu es prêtre pour l'éternité ; le sceau de Melchisédech, ni les flammes du bûcher, ni les flots de notre sang ne le peuvent effacer. As-tu observé tes vœux, moine apostat ? Tu avais juré d'être humble et tu ne respires qu'orgueil ; d'obéir, et tu as causé la mort de ton père le saint Déodat ; d'être pur, et la soif d'immondice te dévore. Ah ! ah ! ah ! Regardez-le, peuples, votre sauveur, saints, votre contempteur ! Qu'est-il ? une bête lubrique que les grands hérésiarques eux-mêmes repousseront en enfer. Peut-être pourrais-tu lever les yeux s'il n'y avait pas la femme au fond de ton œuvre, mais elle y est !

VICTORIN.

C'est faux !

GILBERT.

Alors, c'est qu'elle ne veut plus de toi, trop fangeux encore pour son ordure ! Invoque Origène ou saint Augustin, préconise le sens

allégorique ou littéral, repousse tel ou tel sacrement, pour nous tu n'es qu'un mauvais prêtre. Hérésiarque, relaps, renégat, tu es tout cela parce que la pourriture de la chair te remonte à la gorge. Commence par arracher de ton âme cet aiguillon infect et nous pourrons te répondre ; jusque-là tu n'es qu'une brute luxurieuse vautrée dans la fange comme un crocodile d'Egypte !

VICTORIN.

Ah !... Ah !... misérable !... tu te repentiras de ceci !

GILBERT.

Repentir, et de quoi ? Quand bien même tu briserais l'un après l'autre tous nos os, tordrais tous nos nerfs, boirais toutes nos gouttes de sang, ferais-tu, pauvre fou, naître ou disparaître en nous le remords ? Tu verras si les ivresses engourdiront le tien. Tu veux notre obéissance,tu n'obtiendras que notre contrainte; notre haine, tu n'auras que notre mépris !

VICTORIN.

Je vous forcerai bien à me haïr !

GILBERT.

Jamais ! nous sommes tes évêques et tes

abbés, tu n'es qu'un moine fugitif. A genoux pour faire ta coulpe, frère pécheur, ou arrière !

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Arrière, maudit !

TOUS.

Va-t'en, Satan !

(*Victorin sort.*)

SCÈNE IV

Une salle dans le palais.

(ASTÉRIA, ENGUERRAND, puis un soldat.)

ENGUERRAND.

Est-ce là tout votre dire, Astéria ?

ASTÉRIA.

Est-ce là toute votre réponse, Enguerrand ?

ENGUERRAND.

Vous raillez, n'est-ce pas ? Victorin traitant d'égal à égal avec l'empereur ! Un moine rebelle meneur de tourbes ! Ces murs sans doute sont solides, mais grâce à Dieu, il ne manque pas de bons chevaliers pour y monter à l'assaut !

ASTÉRIA.

Vous avouez que Victorin est un âpre adversaire.

ENGUERRAND.

C'est possible, je ne sais encore.

ASTÉRIA.

Et si quelqu'un vous le livrait ?

ENGUERRAND.

L'épreuve est grossière.

ASTÉRIA.

Epreuve ? Ne suis-je pas maîtresse ici ? Mes chevaliers ne sont pas à lui et leurs chevaux henniraient de joie à broyer des lambeaux de chair paysanne.

ENGUERRAND.

Qui combat au grand jour ne reçoit soumission qu'en plein soleil.

ASTÉRIA.

Ma soumission me rendra-t-elle mon trône ?

ENGUERRAND.

Soumets-toi et aie confiance en Guilhem.

ASTÉRIA.

Moi ! En lui !

ENGUERRAND.

J'ai bien eu confiance en toi.

ASTÉRIA *(avec un sourire étrange).*

Ce n'est pas une raison.

ENGUERRAND.

Refuses-tu de te soumettre ?

ASTÉRIA.

Refuses-tu de me promettre ?

ENGUERRAND.

Nous nous retrouverons ailleurs, et autrement.

(Il s'éloigne).

ASTÉRIA.

Où vas-tu ?

ENGUERRAND.

Que dirions-nous de plus ? Dieu t'éclaire !

(Il va pour sortir.)

ASTÉRIA.

Ta présence m'est pourtant nécessaire et tu comprendras que je ne te renvoie pas encore.

ENGUERRAND.

Est-ce un parjure ?

ASTÉRIA.

Comme il te plaira.

ENGUERRAND.

Vive Dieu !

(Il remonte vers la porte.)

ASTÉRIA.

Alerte !

(Des soldats paraissent à toutes les portes.)

ENGUERRAND.

Malédiction !

ASTÉRIA.

Mes chevaliers sont nombreux et tu es sans armes. Résigne-toi.

(Sur son geste, les soldats se retirent.)

ENGUERRAND.

Fou, fou, fou que je suis !

ASTÉRIA.

Fou certes qui ne pensais pas au prix pour nous d'un otage. Ah, tu croyais que je pouvais penser à te livrer Victorin ? Comme si sa tête aurait sauvé la mienne ! C'est moi qui vous importe et non lui. Traiter avec Guilhem, pourquoi pas avec le bourreau ? Puisque tu as été assez puéril pour ne pas voir le piège, c'est ta vie qui répondra de la nôtre.

ENGUERRAND.

Alors, tue-moi, parce que ma vie ne vous sauvera pas.

ASTÉRIA.

C'est possible.

ENGUERRAND.

Captif! Moi! Captif!

(Il se trouve tout près d'Astéria ; soudain il plonge ses yeux dans les siens, marche à elle, et les mains droites, la saisit à la gorge.)

Ah! Ah! Ah! crie maintenant, crie, chienne!

(Astéria se tord avec des râles.)

Il vaut mieux être captif que mort, et n'es-tu pas morte déjà, misérable?... Pas tout à fait, n'est-ce pas, parce que je desserre les doigts assez pour que tu puisses râler, sinon crier!... Veux-tu que je serre, dis? j'en aurais le droit, double et triple traîtresse, et pourtant je ne veux pas, parce que je te méprise trop. On tue les bêtes féroces mais on laisse baver les bêtes sournoises. Si tu dois mourir de ma main que ce soit en louve à côté de ton mâle! Pour cela il faut que je sorte vivant d'Avignon, entends-tu, je le veux! je le veux!

(Il lâche Astéria et remonte vers la porte.)

UN SOLDAT.

Arrière!

ENGUERRAND.

Arrière toi-même !

(*Le geste du soldat interroge. Astéria fait signe que oui. Puis Enguerrand sorti, qu'elle a suivi du regard, elle fond en larmes.*)

SCÈNE V

Une place dans la ville.

(Le chef des députés, trois paysans, une femme, un Héraut, puis VICTORIN, paysans et hommes d'armes.)

LES PAYSANS.

Gloire au Seigneur qui les a sauvés de la dent des lions et de la corne des licornes !

LE CHEF DES DÉPUTÉS.

« Allez vers les vôtres, nous a dit Enguerrand, les vaillants doivent mourir sur un champ de bataille ! » (*Rumeurs diverses.*) Mais les créatures d'opprobre, comment le Seigneur veut-il qu'on les écrase ?

1er PAYSAN.

Mort à Astéria ! Mort à Victorin ! C'est un démon qui a revêtu son apparence. Astéria a sucé le sang du vrai Victorin, celui qui tonnait des heures entières, les bras en croix sur le

crépuscule rouge. Celui-là, nous savions de quel pain noir il se nourrissait, de quelle eau vive il s'abreuvait !

LE CHEF DES DÉPUTÉS.

Horreur ! Nous avons vu la sentine abominable où l'infâme se vautre toute nue avec ses bouffons et ses panthères. Moins horrible était la Bête qui montait de la mer avec ses dix têtes de blasphème. Des torches ! Des torches ! Malheur à l'apôtre qui devient apostat !

2e PAYSAN.

Rien qu'en nous serrant contre eux, nous ferions éclater leurs cuirasses comme des coques vides. Levons-nous et comptons-nous ! Si nous avons brisé l'orgueil de Pharaon, est-ce pour plier le col sous le joug de Jézabel ? Aux armes !

TOUS.

Que les saints se lèvent ! Aux armes ! Israël hors des tentes, Israël au combat !

(*Des sonneries de trompe retentissent. Remous de la foule. Un héraut paraît dans une escorte de gens d'armes.*)

UN HÉRAUT.

Peuple de Dieu, écoute la parole de Victorin, le serviteur de ses serviteurs.

CRIS DIVERS.

Mort à Astéria ! — Victorin ! — Silence ! Silence !

LE HÉRAUT.

« Aux saints, peuple de Dieu, Victorin, salut et bénédiction :

L'Esprit du Seigneur m'a visité et il m'a inspiré ceci :

Puisque je suis celui en qui Dieu a mis ses complaisances, puisque je marche à l'ombre des palmes célestes et que les glaives flamboyants illuminent ma route, il sied que la gloire de Dieu éclate en moi et que la terre se taise à l'aspect de sa majesté.

Victorin n'est qu'un grain de sable dans la main du Tout-Puissant, mais d'un grain de sable le Tout-Puissant peut faire un soleil. Victorin n'est aux yeux du Très-Haut que le dernier des hommes, mais le Très-Haut peut en faire le miroir de sa splendeur.

C'est pourquoi, en exécration des suppôts d'enfer qui se disent César et Pape, en abomination de la trinité de barateurs qui se nomment Louis, Guilhem et Alexandre, moi qui m'appelais jusqu'ici Victorin, sous le nom de Victor, je me proclame Empereur et Souverain pontife.

Envoyé par le Père, garanti par le Fils, inspiré par l'Esprit, maître par miracle de cette ville capitale, je réunis en mes mains le globe d'empire et les clés pontificales. Tout ce que je frapperai du glaive sur la terre sera flagellé de flammes dans l'éternité !

Peuple de Dieu, tu as entendu la parole de celui qui fut Victorin, et qui est aujourd'hui le saint et terrible pape impérial Victor, premier du nom, pontife des pontifes, roi des rois ! Que celui qui élève la voix contre la quadruple tiare soit mis à mort ! »

VOIX DIVERSES.

Hosannah ! — Silence ! — Longue vie au pape impérial Victor ! — Mort à Astéria !

1er PAYSAN.

Il n'avait jusqu'ici parlé de Rome et d'Arles que pour les maudire ! Mes frères, secouons nos sandales et fuyons vers les solitudes.

UNE FEMME.

Hélas, d'où vient que sous la papauté nous priions si souvent, et avec tant de ferveur, alors qu'aujourd'hui notre prière est si froide, et si rare ?

LE HÉRAUT.

« Aux saints, Victor, empereur et souverain pontife, salut et bénédiction ! »

VOIX PLUS NOMBREUSES.

Pas d'empereur ici ! Pas de pape ! A mort Astéria ! Gare à toi, cavalier, gare à toi !

(*Remous. Les cavaliers refoulent le peuple aux cris de* Vive César !)

LE HÉRAUT.

« Dimanche prochain, au nom du Tout-Puissant, nous nous couronnerons empereur et nous nous sacrerons pape ! Les fontaines jetteront du vin et de l'hypocras, et les baladins pourront s'établir sur les places publiques... »

UNE VOIX.

Abomination !

LE HÉRAUT.

« Chacun sera admis à prêter serment entre nos mains et celles de la très haute reine Astéria, que nous appelons à partager notre trône impérial et papal. »

TOUTES LES VOIX.

A bas Astéria ! A mort ! A mort !

LES HOMMES D'ARMES.

Longue vie à Victor et à Astéria !

TOUS.

A mort ! A mort !

(*La foule se jette sur le hèraut et son escorte.*)

LE HÉRAUT.

A nous ! César, à nous ! Rébellion !

TOUS.

A mort ! A bas Victor et Astéria !

(*Le hèraut et les siens sont massacrés.*)

VICTORIN (*survenant seul*).

Pourquoi ce tumulte ?

VOIX.

Le Maître !

VICTORIN.

Des cadavres !

(*Il s'approche, reconnaît et se découvre.*)

Heureux ceux qui ont souffert la persécution pour la justice !... A genoux !

1er PAYSAN.

Mais ce que proclamait cet homme...

VICTORIN.

Qui donc reste debout quand moi-même je m'agenouille ?

2e PAYSAN.

Avec toi, oui, mais avec Astéria jamais !

VOIX.

A bas Astéria !

VICTORIN.

A genoux ! A genoux ! N'avez-vous point entendu, troupe rebelle ? A genoux, ou le ciel va foudroyer votre orgueil ! En vérité je vous le dis, ceux-ci sont morts pour ma cause.

1er PAYSAN.

Maître...

VICTORIN.

Qui n'est pas pour moi est contre moi. Qui frappe mon héraut me frappe moi-même. Et de qui suis-je le héraut, moi ? Répondez, qui suis-je ?

3e PAYSAN.

Tu es l'envoyé de Dieu.

VICTORIN.

En vérité, en vérité, c'est l'éternité du bonheur qui t'attend, toi qui viens de parler ! Oui, je suis l'Envoyé de Dieu et son vicaire en ce monde, dépositaire de sa puissance comme son César, de sa sainteté comme son Pape. Qui m'attaque sera damné comme sacrilège, mis à mort comme rebelle. Et qui attaque les miens m'attaque ! Quels sont ceux qui ont tué ces hommes ?

VOIX.

Grâce ! Grâce !

VICTORIN.

Je ne vous demande pas de crier grâce, mais que se présentent ceux qui ont tué !

VOIX.

C'est celui-ci ! — Ils sont partis ! — Celui-là en était !

VICTORIN.

Que nul ne dénonce, mais que les coupables s'avouent ! Le pécheur doit porter la peine de son péché, et si j'avais été impur, je me punirais moi-même. Qui est coupable ?

VOIX DIVERSES.

Moi. — Moi. — Moi encore. — Moi.

1er PAYSAN.

Maître, pardonne-nous. En réprouvant Astéria, nous ne croyions pas commettre un sacrilège.

2e PAYSAN.

Notre sang a coulé pour ta gloire, maître.

LE CHEF DES DÉPUTÉS.

Nous faisions partie de ceux par qui ton bûcher fut éteint.

3e PAYSAN.

Je t'ai nommé : Envoyé de Dieu, et tu m'as promis une éternité de bonheur.

VICTORIN.

La main du Seigneur est un crible qui secoue le monde et laisse tomber les méchants dans la géhenne. Il ne vous aura servi de rien de sauver ma vie ou d'avouer mon verbe, si vous avez manqué de foi en ma puissance.

TOUS.

Grâce, Victorin ! Grâce !

VICTORIN.

Jamais ! Les jours de malédiction sont venus. Que les coupables me suivent et que toutes les dents claquent d'épouvante !

(Il sort, et les paysans coupables le suivent en désolation.)

SCÈNE VI

Une salle basse dans le palais.

(ASTÉRIA, un homme. Puis VICTORIN. Au dehors voix des paysans, puis de GILBERT et des autres évêques.)

ASTÉRIA.

L'important est que son courage se maintienne.

L'HOMME.

Je ne fais rien qui ne l'exalte.

ASTÉRIA.

Sa haine du Christ est assez profonde pour qu'il puisse y puiser sans fin la fureur.

L'HOMME.

Certes, je n'épargne rien et tout ce qu'on peut rêver, nous l'avons accompli. Là-bas, nous ne marchons que sur des ossements de petits cadavres...

ASTÉRIA.

Je connais tout cela, mais il est bon que Victorin le connaisse aussi. Si on en revient, on est plus fort. Qu'avez-vous obtenu ?

L'HOMME.

Rien encore.

ASTÉRIA.

Et d'abord, y crois-tu ?

L'HOMME.

Si j'y crois !

ASTÉRIA.

N'importe. Je verrai Satan lui-même apparaître soudain dans ce coin d'ombre que mon cœur n'en battrait pas plus vite. Mais je veux

que celui de Victorin s'affole. Tu m'as comprise. Eloigné-toi, quelqu'un vient.

(*Il sort.*)

VICTORIN (*Il entre à pas lents, sans voir*).

Que je suis las !

ASTÉRIA.

Mon seigneur et maître !

VICTORIN.

Toi ! Que veux-tu ?

ASTÉRIA.

Que voudrais-je, sinon toi-même ?

VICTORIN.

Il fait noir en moi. (*Clameurs.*) Quels sont ces cris ?

ASTÉRIA.

Les paysans qu'on mène à la mort.

VOIX (*au dehors*).

Grâce, Victorin, grâce !

ASTÉRIA (*regardant par la croisée basse et garnie de vitraux*).

Tous regardent là-haut vers la grande terrasse; ils ne savent pas que nous sommes ici.

VOIX.

Grâce, Victorin, pour ceux qui t'ont sauvé la vie !

VICTORIN.

Ceux qui meurent sont plus heureux que ceux qui restent.

ASTÉRIA.

Les bourreaux sont au pied des potences. De l'autre côté de la place on entasse le bûcher des Pères du Concile. Est-ce toujours pour ce soir?

VICTORIN.

Que je suis las ! On peut éteindre les tentations de la chair mais non celles du désespoir. Ce matin, dans la cathédrale, au milieu de ces flots d'encens, de ces clameurs immenses, je me suis senti si ivre que j'ai cru mourir. Mieux aurait valu. Qui sait si ce ne sera pas d'une mort pire ?

ASTÉRIA.

Que mon doux seigneur chasse ces idées. Ces pompes étaient enivrantes, oui, mais exaltatrices. Jamais en mon palais de reine je n'avais goûté voluptés plus intenses. Un peuple sous nos talons, une armée à nos ordres, et pas d'ennemis ! L'armée impériale ne paraît pas.

VICTORIN.

Enguerrand ?

ASTÉRIA.

On dit qu'il rôde toujours là-bas.

VICTORIN.

Pourquoi l'avoir laissé fuir ?

ASTÉRIA.

Tu m'en avais louée d'abord. Un serment, disais-tu, est sacré.

VICTORIN.

Je change.

ASTÉRIA.

Tant mieux.

VICTORIN.

Ce matin, dans la cathédrale, je voulais bénir, et je n'ai pu trouver que des paroles de malédiction.

ASTÉRIA.

Qu'as-tu maudit, sinon des traîtres et des rebelles ?

VICTORIN.

En don de joyeux avènement, je voulais faire grâce aux paysans et même aux Pères du Concile, et voilà que les cris de mort ont jailli, je ne sais comment, de mes lèvres.

ASTÉRIA.

Tu voulais leur faire grâce !

VICTORIN.

Il vaut mieux faire grâce que faire horreur. C'est une force infernale qui me domine, et quand elle m'abandonne, je me sens plus lâche qu'une femme.

ASTÉRIA.

Plus lâche ?

VICTORIN.

De nous deux, c'est toi qui es l'homme, mon âme à moi est imprégnée de larmes. N'aurais-je pas vécu dans le silence et la fidélité ? L'acte de chair ne m'emplit pas de tristesse, mais d'attendrissement. J'ai trop aimé la Vierge autrefois et je la hais trop aujourd'hui. Ah, je n'étais pas né pour ces tourbillons effroyables ! Que fallait-il au vomi du cloître ? un amour de femme embaumeur, endormeur, des genoux pour appuyer mon front, et le silence, et la ténèbre... Heureux ceux qui sont morts, ils se reposent.

ASTÉRIA.

N'as-tu pas mes genoux, à moi ?

VICTORIN.

Tes genoux sont des glaives et je m'ensan-

glante le cœur à me traîner contre eux. Ah, les matins de la montagne ! Nous nous aimions alors, et maintenant tu me hais.

ASTÉRIA.

Je ne hais que les lâches et tu ne l'es pas.

VICTORIN.

Je ne suis pas lâche, tu le sais, nous avons vu la mort de près, mais tout m'accable, tout m'empoisonne ; je ne puis plus que haïr et j'étais né pour tant aimer !

ASTÉRIA.

Eh bien, aime-moi ! Ne suis-je pas à toi tout entière ?

VICTORIN.

Non, tu n'es pas à moi, mais à ta vengeance. Ce n'est pas moi que tu aimes, mais la force que tu m'inspires, et tu t'aimes en moi. Si tu m'aimais, me refuserais-tu ton corps comme ton âme ? Pas une seule fois tu ne t'es offerte de toi-même.

ASTÉRIA.

Tu le sais, je veux qu'on me prenne. Ma vengeance, assouvis-la, mon orgueil, maîtrise-le, mes vêtements qui me font luire dans l'om-

bre comme une idole, arrache-les, qu'attends-tu ? possède, ô pape, ta papesse !

VICTORIN *(il se lève et va à elle, fébrile).*

Oui ! Oui !

ASTÉRIA.

Attends ! Sous ses yeux !

(Elle ouvre un triptyque et l'on voit un grand Christ pâle et sanglant.)

CHANTS LOINTAINS.

Dies iræ, Dies illa !
Quanta tremor est futura
Solvet sæclum in favilla.

VICTORIN.

Ah, toute ! toute ! Que ces manteaux sont lourds !

(Il arrache fiévreusement les bijoux et les vêtements d'Astéria.)

ASTÉRIA.

Ah, jamais nous ne nous serons tant aimés !

CHANTS PLUS RAPPROCHÉS.

Tuba mirum spargens sonum
Per sepulchra regionum
Coget omnes ante thronum.

VICTORIN.

Qui chante le *Dies iræ ?* Qui vient de mourir ?

ASTÉRIA.

Ils ne viennent pas, il vont. Que nous importe ?

VICTORIN.

Tais-toi ! Ecoute ! Ecoute ! Je reconnais les voix.

ASTÉRIA.

Moi aussi, par l'enfer !

LES VOIX (*s'interrompant*).

Anathème ! Anathème !

VOIX DE L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Repens-toi, Victorin ! Fais pénitence !

VOIX DE GILBERT.

Victorin ! Dans trois mois je t'assigne au tribunal de Dieu !

VICTORIN.

Trois mois !

ASTÉRIA.

Viens !

VICTORIN.

Quelle foule et quel silence ! Comme on les écoute !

ASTÉRIA (*ouvrant les vitraux*).

Ah ! sous leurs yeux aussi, comme sous ceux de l'Immonde. Prends-moi donc toute, fou !

VICTORIN.

Folle toi-même ! Veux-tu que je t'étrangle ? Va-t'en ! Va-t'en ou je te tue !

(*Il la chasse, puis revient s'accouder à la croisée, les yeux fixes, les poings aux dents.*)

Vite ! Vite ! qu'on mette le feu !

(*On entend son râle.*)

CHANTS LOINTAINS.

Te Deum laudamus,
Te Dominum confitemur !

(*La croisée s'empourpre du reflet du bûcher.*)

VICTORIN.

Comme on se tait ! Comme la foule halète !

VOIX FAIBLISSANTES.

A trois mois, Victorin, à trois mois !

VOIX PLUS FAIBLES.

Repens-toi !

VICTORIN.

Dieu n'existe pas !

(*Il tombe évanoui. Astéria le regarde en silence.*)

ACTE CINQUIÈME

—

SCÈNE I

Les jardins du palais des papes. — Vue immense.

Astéria et sa cour, les chevaliers Marcabrus, Thibaut, Bernard, Foulques, le page Aymar, 2 autres pages, 3 femmes. Puis Victorin.)

1er PAGE.

Que notre vie soit inimitable ! Qu'importe si demain est noir d'orages, l'heure présente est nôtre !

Le chevalier Marcabrus.

Eh, pourquoi demain serait-il sombre ? Enguerrand a disparu.

Astéria.

Est-ce sûr ?

Le chevalier Thibaut.

Oui ! Ce jardin immense, ce fleuve qui se perd à l'horizon, ces châteaux qui blanchoient

par centaines dans la verdure, tout cela est à vous.

LE PAGE AYMAR.

Comme le ciel est pur, comme le soleil est éblouissant ! On dirait que le Rhône roule des paillettes d'or.

LE CHEVALIER FOULQUES.

Ce n'est pas hors des murs qu'est l'ennemi. Ecoutez.

VOIX AU DEHORS (*chantant*).

« Vengeance, Astéria, notre sang vaut ton sang !
Gare à toi, cavalier, voilà le paysan... »

LE CHEVALIER MARCABRUS (*continuant la sirvente*).

« Gare à toi, paysan, mon cheval te renverse ! »

LE CHEVALIER BERNARD.

Les tours sont épaisses, et les rochers à pic. Nargue aux serfs comme aux sires ! Buvons et chantons.

LE CHEVALIER THIBAUT.

Ivresses et danses sont fades. N'y a-t-il pas quelque jeune femme à torturer ?

Ire FEMME.

Quelque évêque à brûler vif ?

LE CHEVALIER FOULQUES.

Si nous nous ruions, l'épée au poing, sur cette canaille ?

2e PAGE.

Oui certes, ils n'entendent pas la musique et ils n'écoutent pas la parole !

LE CHEVALIER THIBAUT.

Une sortie sous prétexte d'Enguerrand, ce serait eux qu'on cernerait dans un val. Tayaut ! la belle chasse !

LE CHEVALIER FOULQUES.

Mieux vaudrait un sac dans la ville, on les refoulerait sous les murs du palais. Quelle curée aux flambeaux !

Ier PAGE.

Mais ils sont mille contre un de nous.

LE CHEVALIER MARCABRUS.

Le carnage aurait plus d'ivresse. Qui donc demandait des hommes à brûler vifs ?

1re FEMME.

Des torches pour éclairer ces jardins : qu'en diriez-vous, très douce reine ?

2e FEMME.

Non, l'odeur est affreuse et le sang est si beau quand il coule !...

3e FEMME.

Et alors l'amour si âcre !

LE PAGE AYMAR.

Quoi, toujours du sang? N'est-il rien de plus exquis ? Le parfum des fleurs ne vaut-il pas l'odeur de mort ? Et le sang des flûtes ne vainc-t-il pas le râle des agonies ?

ASTÉRIA.

Bel enfant !

(*Elle lui donne sa main à baiser.*)

2e FEMME.

Oui, toute volupté tient dans un baiser. (*A un chevalier.*) Je t'aime !

VOIX DIVERSES.

A boire ! — Aimons-nous !

(*Bruit de baisers et symphonies qui soudain se taisent.*)

3e FEMME.

Ah, tout est triste !

LE CHEVALIER BERNARD.

Le vin est amer.

2e PAGE.

L'amour, c'est bien, la mort c'est mieux.

AYMAR.

Quel désenchantement subit !

3e FEMME.

C'est le spectre du réel qui passe, si noir que tout s'enténèbre.

ASTÉRIA.

C'est un spectre, en effet, mais un autre. Le voici, je le pressentais de loin car son approche glace les rires comme le milan épouvante les oiseaux.

(*Victorin passe au fond de la scène.*)

1re FEMME.

C'est lui ! Dieu, qu'il est sinistre !

1er PAGE.

Il marche, les yeux cloués au sol, comme un

fantôme. Cette grande robe noire, cette cagoule, est-ce là le costume d'un pape impérial ?

2e FEMME.

Ne parlez pas ! S'il nous regardait, nous mourrions.

1er PAGE.

C'est la première fois que je le vois depuis son sacre.

3e FEMME.

Les veilleurs eux-mêmes ne l'apercevaient plus.

1re FEMME.

Ceci présage de grands malheurs.

2e PAGE.

Il est parti.

LE CHEVALIER FOULQUES.

Etrange vision ! Tant qu'elle dure, le cœur est oppressé.

1er PAGE.

Voyez ! Voyez ! Le soleil brille qui s'était obscurci sur son passage.

1re FEMME.

Si nous allions voir où il est allé ; il est descendu par l'escalier au bout de la terrasse.

2e FEMME.

Non! N'allez pas le suivre! Il a des sortilèges qui pétrifient.

LE CHEVALIER FOULQUES.

J'avoue que je préfèrerais me rencontrer avec Enguerrand.

ASTÉRIA.

Son absence seule était malaugurale. Voyez, son retour au soleil coïncide avec la fuite d'Enguerrand. Heureux ceux qui aiment les grands coups d'épée! Ce n'est pas la chair vive qui manquera.

LES CHEVALIERS.

Que Dieu vous entende, très douce Dame!

SCÈNE II

Une salle, demi-obscurité. Large baie au fond.

(VICTORIN, puis AYMAR, puis ASTÉRIA et les chevaliers Thibaut, Bernard et Foulques.)

VICTORIN.

Pourquoi ne suis-je pas heureux? Ah, qu'importe la puissance si elle ne donne pas la joie, pas même le calme! Oui, je suis César, je suis Pape, un mot de moi est la vie ou la mort d'un peuple. Il n'y a pas un donjon ni une église dans

toute la chrétienté où l'on ne se demande avec angoisse : Que fait-il en sa ville d'Avignon ? Et cependant je suis si triste que je m'éloigne de cette fenêtre de peur de me précipiter dans le vide.

Que ce vieux palais est lugubre ! Au dehors le soleil brille et chaque flot du Rhône étincelle au passage. Je voudrais être un de ces mariniers qui descendent le fleuve et sont joyeux d'apercevoir de loin les flèches des cathédrales. Ou encore un de ces paysans qui vivent jour et nuit sur la place dans l'espérance de me voir et fondent en larmes quand je leur parle... Heureux ceux qui dorment sans scruter d'un œil dilaté quelque coin d'ombre !...

Pourtant, il m'en faudrait si peu pour être calme ! J'ai presque atteint le degré suprême de la sérénité ; je l'atteindrais si j'avais devant moi une armée ennemie. Un danger visible rassérène. L'angoisse est fille du vide ; il n'est rien de tel qu'une armure de fer et une épée à deux mains pour chasser les fantômes. S'il y a un enfer, nous le verrons bien. Pourtant, s'il y en avait un !...

C'est la nuit surtout que je souffre. Mes vitraux s'empourprent de flammes et je me

réveille avec une odeur de chair brûlée ; puis ce sont des spectres d'anathèmes ou des bruits étranges dans mon mur ; ces vieux palais ont des secrets que je ne connais pas, que d'autres peut-être connaissent ; est-elle suffisante la cuirasse que je cache sous ma bure ?...

Pourtant, Enguerrand n'est plus là, le duc Guilhem est loin, et à chaque heure, on vient m'annoncer la prise de quelqu'un des châteaux du Rhône. Le donjon d'Orange, l'imprenable, est à moi ! Dans quinze jours je marcherai sur Arles ; qui oserait résister à mes escadrons de chevaliers et à mes meutes de paysans ? Il n'y a que la guerre pour me guérir, un carnage, un brasier gigantesque, tout un peuple livré à mes bourreaux. Pour purger l'air, ce n'est pas assez de la pluie, il faut encore la foudre. Ici, j'ai la nausée de leurs orgies, et je vivrais dans une cave, pour ne pas entendre le ronflement de leurs tambourins. C'est la haine qu'il faut à ce cœur de Titan ; quand je hais seulement, je sens la joie inonder mon âme. Ah, maudire ! maudire ! et ne pas savoir qui maudire !

Voix au dehors.

Tourne, tourne, roue de fortune.
Bon gré mal gré, tu dois tourner !

L'heure est venue, roue de fortune,
Dieu sait qui gardera le haut !

VICTORIN.

Eux aussi ont leur haine. C'est d'eux plus que des astériens que je suis près. J'ai trois mauvais chiens, l'ingratitude, l'orgueil et l'envie. Celui qu'ils mordent est bien mordu. Malheur à ceux contre qui je me dresserai ! J'ai soif. A boire ! (*D'une voix plus forte.*) A boire ! (*Un page entre.*) Qu'attendais-tu pour me servir ?

LE PAGE AYMAR.

Que Votre Celsitude m'excuse.

(*Il verse à boire.*)

VICTORIN.

Pourquoi trembles-tu ?

AYMAR.

C'est la première fois que je parle à mon souverain.

VICTORIN.

Cependant je te connais. N'es-tu pas le page favori d'Astéria?

AYMAR.

Favori ? j'ignore.

VICTORIN.

Tu as raison d'aimer Astéria.

AYMAR.

Sire, tous les miens sont morts pour elle; sur un signe je me ferai tuer comme eux.

VICTORIN.

Avez-vous tous le même amour pour votre maîtresse?

AYMAR.

Tous, seigneur.

VICTORIN.

Ainsi il n'est rien que vous ne fassiez si l'Impératrice vous l'ordonnait!

AYMAR.

Rien, seigneur.

VICTORIN.

Pas même contre moi?

AYMAR.

Seigneur, que voulez-vous dire?

VICTORIN (*il va pour boire*).

Pourquoi tremblais-tu tout à l'heure en me versant à boire?

AYMAR.

Je vous l'ai dit, sire, c'était la première fois que je vous approchais.

VICTORIN (*il lui tend la coupe*).

Tiens, bois.

AYMAR.

Oui, sire.

(*Il boit et tombe mort.*)

VICTORIN.

Ah !

(*Il contemple le cadavre.*)

ASTÉRIA (*entrant*).

Sire ! Sire ! Vengeance ! Vous avez sujet à vous enfermer dans vos ténèbres avec vos nécromans et vos livres ! Savez-vous ce qui se passe au grand soleil ? vos paysans qui se soulèvent, oui, vos paysans bien-aimés, ils se révoltent et pas seulement contre moi (qu'importe, n'est-ce pas, si ce n'était que moi), mais contre vous, contre Sa Sainte Celsitude Victor, empereur et pape !

(*Elle va à la fenêtre et écarte vivement les grands rideaux ; le jour entre à flots.*)

VOIX AU DEHORS.

« Vengeance, Astéria, notre sang vaut ton sang !
Gare à toi, cavalier, vôici le paysan ! »

ASTÉRIA.

Entendez-vous, sire ? c'est bien contre vous qu'ils se révoltent ! Celui auquel vous aviez confié votre sceau, le chevalier Marcabrus, vos paysans l'ont massacré. Oui, Marcabrus, et dix chevaliers avec lui. Ceci ne vous suffit-il pas à vous faire sortir de votre calme ? Que vous faut-il de plus ? Etait-ce mon chancelier ou le vôtre ? Un cadavre d'ami fidèle, cela n'est-il rien ?

VICTORIN.

Regardez plutôt.

(*Il lui montre le corps du page Aymar qu'il masquait jusque-là.*)

ASTÉRIA.

Qu'est ceci ?

VICTORIN.

Ne le reconnaissez-vous pas ?

CRIS AU DEHORS.

Astéria ! A mort, Astéria ! Qu'on nous la jette !

VICTORIN.

Entendez-vous ?

ASTÉRIA.

Oui, j'entends, et je comprends. Je lis votre

pensée, que si vous me preniez à bras-le-corps pour me jeter à cette tourbe, vous la calmeriez peut-être et sauveriez votre tiare. Mais vous n'avez pas bien entendu. Ce n'est pas seulement : A mort Astéria ! C'est : A mort Astéria et Victorin !

CRIS.

A mort, Astéria ! A mort, Astéria et Victorin !

VICTORIN.

Moi ! Moi aussi !

ASTÉRIA.

Oui, vous aussi ! Ah, cela vous affole, n'est-ce pas ? et c'est de rage que vous sortez ce poignard ! C'est bien ; moi aussi, j'en ai un, et nous pourrons avec eux tailler en pleine chair rebelle ! Les entendez-vous ? Qui veulent-ils qu'on leur jette, vous ou moi ?

CRIS.

A mort, Victorin ! A mort, Astéria ! Vengeance !

ASTÉRIA.

Pourquoi ces regards de bête prise au piège ? Pourquoi ne me regardez-vous pas en face ? Est-ce ainsi que vous punissez la révolte, et faut-il que ce soit moi qui vienne à votre aide ?

VICTORIN (*d'une voix sourde*).

Misérable !

ASTÉRIA.

N'approchez pas, il y a un mort entre nous. Allons, une fois encore je vous sauverai malgré vous. (*Criant.*) A moi, les soldats de Victor et d'Astéria ! A moi !

(*Les portes s'ouvrent. On aperçoit une multitude de chevaliers et de gens d'armes en habit de guerre.*)

VICTORIN (*avec un éclat de rire sauvage*).

Ils attendaient ! Ah, ah, ah, ils attendaient !

ASTÉRIA.

Messires, c'est en vous que nous mettons notre espoir. La révolte est terrible, mais vous l'abattrez à coups de hache. Pas de miséricorde !

CRIS AU DEHORS.

A mort ! A mort ! Vengeance ! Mort au faux César et à la papesse !

LE CHEVALIER THIBAUT.

Sire, vos armes ont été brisées et vos pennons jetés dans les douves. Les paysans promènent les têtes de Marcabrus et des siens au bout de piques.

LE CHEVALIER BERNARD.

Ils ont renversé votre statue équestre élevée devant la cathédrale le jour de votre sacre.

VICTORIN.

Ma statue ?

LE CHEVALIER FOULQUES.

Ils ont un chef qui se proclame envoyé de Dieu et venu pour abattre les deux faux papes.

VICTORIN.

Faux prophète lui-même et inspiré du diable !... Ah, la rage m'étouffe !

ASTÉRIA.

Le signal, sire, le signal !

VICTORIN.

Que je leur parle d'abord.

(*Il va à la croisée.*)

Ouvrez.

LE CHEVALIER BERNARD.

Sire, votre casque !

VICTORIN.

Ils n'oseront pas ! *(Il sort sur le balcon.)* Mes frères !

CRIS REDOUBLÉS.

A mort ! Astéria ! la tête d'Astéria ! A mort ! (*Une grêle de pierres brise les vitraux. Victorin atteint par une flèche rentre en chancelant dans la salle.*)

VICTORIN.

En selle ! En selle ! Tudieu, le beau massacre à faire de ces rustres ! Qu'on s'empare du faux prophète !... Je le veux vivant, lui ; les autres, à mort, tous ! tous ! hommes, femmes, Maudits ! maudits !

LES CHEVALIERS.

En selle, pour Victor et Astéria !

VICTORIN.

A mort !... A mort !... Qu'on tue !... tous !... maudits !...

(*Il s'évanouit.*)

SCÈNE III

Un coin de la place devant les murs du palais, énormes, dont on ne voit pas le faîte. Large terrasse crénelée au-dessus de la porte. Perspective du pont en face. Clameurs et cloches lointaines. Deux chevaliers observent, de la terrasse. Puis les paysans. Puis VICTORIN.

1er CHEVALIER.

Voici la nuit, et la mêlée dure depuis l'aurore.

2e CHEVALIER.

C'est la fin. Entendez les hurlements. On va les massacrer au crépuscule.

1er CHEVALIER.

On dirait que le bruit se rapproche. Oui, j'entends la galopade et le cliquetis des cuirasses. Victoire !

2e CHEVALIER.

Rentrons. Nous apprendrons à César son triomphe. La trombe va se ruer par ici.

(*Ils rentrent.*)

LES PAYSANS.

(*Ils envahissent la scène, par groupes, puis par masses, en désordre, courant çà et là.*)

A la rescousse ! — Par ici ! Par ici ! — Où êtes-vous ? — Sauve qui peut !

1er PAYSAN.

Au Rhône ! Le pont est libre ! Portons dans l'île nos blessés. Nous ferons de la Barthelasse notre place d'armes.

LES PAYSANS.

Oui, au Rhône ! — Rallions-nous, les cava-

liers sont loin. — Par ici les Saints, Dieu va foudroyer les Impurs. — Voici le palais de Victorin, qu'il paraisse, s'il est le vrai Prophète !

2e PAYSAN.

Victorin ! Victorin ! Nos cœurs sont purs, nous combattons pour la gloire du Tout-Puissant, si tu es Envoyé de Dieu, parais !

VICTORIN.

(*Il paraît soudain sur la terrasse, une cuirasse sur sa robe blanche.*)

Le voici, Victor, votre empereur et votre pape ! Qu'avez-vous à recevoir de lui, sinon des anathèmes ?

2e PAYSAN.

Victorin, tu fus notre père, reviens à nous ! Sauve-nous de la Louve !

VICTORIN.

Maudits soyez-vous, sans pitié, tous ! Ah, vous croyiez qu'on pouvait arracher poil à poil la barbe du Très-Haut. Il vous le rend sur la face, Impurs ! Dieu vous a mis dans son van, et s'il n'y avait pas assez de cavaliers, il changerait les pierres en cavaliers dont un égorge cent des vôtres !...

Fils ingrats du Seigneur, à la face dure et au col indomptable, ma face est plus dure et mon col plus indomptable que les vôtres. J'ai mangé le Livre où sont écrits les pleurs et les malédictions, et je vous le crache à la figure parce que votre Maison est exaspérante !

Cachez-vous, fermez les portes, voici que passe l'Indignation, voici que Dieu sort de chez lui pour visiter l'iniquité de la terre ! Le Seigneur dit ceci : J'étendrai sur vous mon glaive. Celui qui est loin périra de la peste, celui qui est près sera frappé par l'épée. Celui qui aura été oublié mourra par la faim !

La mort, voici la mort qui vient sur les quatre plaies de la terre. Aucun de vous ne porte le signe *thau* sur le front, aucun ne sera épargné. Mes yeux ne pleureront pas sur vous, mais je placerai en votre présence vos abominations, et vous saurez qui je suis !

2e PAYSAN.

Ne nous maudis pas, Victorin, mais bénis-nous ! Nous cherchons de bonne foi la route du Seigneur !

VICTORIN.

Malheur à vous, pécheurs et apostats, parce que vous n'avez pas vu que mes pieds étaient

comme l'auricalque sur un chemin de braise ! Le Seigneur a poussé un grand cri vers les quatre Anges auxquels il a été donné de nuire à la mer et à la terre !

Malheur à vous, parce que vous n'avez pas vu que Victor et Astéria sont les deux olives et les deux candélabres debout en présence de Dieu ; si quelqu'un veut les attaquer, des flammes sortiront de leur bouche pour l'embraser, si quelqu'un veut les tuer, il sera lui-même mis à mort.

Hurlez de terreur, parce que le jour du Seigneur approche, jour effroyable où les fils seront tués pour les fautes des pères, parce que ceux-ci ont acclamé le faux prophète, alors qu'il était écrit : Le faux prophète sera mis en croix nuit et jour pour les siècles des siècles. Forgez Nemrod sur l'enclume !

2e PAYSAN.

Bénis-nous, Victorin, vois nos cicatrices ! Sauve-nous et sauve-toi, car la Louve te mangera comme elle nous mange ! Si nous mourons, que ce soit de ta main et non de la sienne ! Frappe, Victorin, frappe !

(*Ils s'agenouillent, ouvrent leurs manteaux, poitrines nues.*)

VICTORIN.

A mort ! tous à mort ! Chiens enragés ! Chats perfides ! Nul de vous n'échappera à la mort !

(Il bande son arc.)

2e PAYSAN *(qui tombe).*

Ah ! Ah ! Victorin !... ta flèche !... Ah !

(Les clameurs redoublent.)

LES PAYSANS.

Les cavaliers !... Les cavaliers !... Fuyons, voici Astéria !

1er PAYSAN.

Au pont ! Nos frères sont dans l'île ! Couverts par le fleuve nous y serons inexpugnables. La tête de pont, de l'autre côté, ne nous résistera pas.

LES PAYSANS.

A la Barthelasse !

LES CAVALIERS *(débouchant de toutes parts et refoulant les paysans).*

Victoire ! Victoire ! Victor, césar et pape ! Astéria, reine et papesse !

3e PAYSAN DE HAUTE TAILLE *(barrant l'entrée du pont)*

Malheur ! Malheur ! Les temps d'abomina-

tion sont venus. Voici ce que le Seigneur dit par ma bouche : « Nul de ceux qui s'entr'égorgent ne sera vivant dans un mois ! » Malheur ! Malheur !

VICTORIN.

A mort ! J'ai seul droit de maudire ici !

(*Il tue le paysan d'une flèche.*)

LES CHEVALIERS (*s'engageant sur le pont*).

Victoire ! Victoire !

SCÈNE IV

La grande salle du palais. — Aurore.

(Deux chevaliers, puis VICTORIN, Foulques, Bernard, Thibaut. Puis ASTÉRIA, 1 chevalier, 3 veilleurs.)

1er CHEVALIER.

Enfin, voici l'aurore !

2e CHEVALIER.

Dieu soit loué ! Jamais nuit ne m'a paru plus longue.

1er CHEVALIER.

Combattre en plein jour, nasal contre nasal, oui, certes, mais charger dans les ténèbres, se héler dans les incendies et les tocsins, galoper sur des corps mous dans des ruelles, ne pas voir qui vous frappe et qui l'on frappe, Dieu veuille que ceci ne se représente plus.

2e CHEVALIER.

Moi, j'ai passé toute la nuit sur le pont. Au-dessous de nous, dans l'île, nous entendions s'entasser les multitudes. Des torches que nous lancions d'en haut éclairaient à peine leur grouillement. La pluie et le tonnerre ont commencé; alors, aux éclairs, nous avons mieux vu leur cohue blafarde. D'instant en instant, le fleuve montait. Vers le milieu de la nuit l'ouragan s'est déchaîné dans les ténèbres, et ils se sont mis à chanter des cantiques pour conjurer la tempête. L'eau montait toujours. Les femmes et les enfants poussaient des cris; puis, ce furent des blasphèmes d'hommes. L'oreille contre le parapet nous les entendions planter des couteaux entre les pierres et grimper; toute la nuit nous avons haché des mains qui se cramponnaient au rebord; en bas, l'eau giclait. Aux premières blancheurs de l'aube, le fleuve couvrait toute l'île; à peine si les cimes des peupliers émergeaient comme des algues; çà et là quelques cadavres accrochés aux berges, les autres sont déjà loin.

(*Sonnerie de clairons.*)

1er CHEVALIER.

Voici le Maître!

CRIS AU DEHORS.

Gloire éternelle à Victor, empereur et pape! Gloire à Astéria, impératrice et papesse! Gloire! Gloire! Gloire!

VICTORIN.

(Il entre suivi d'une escorte de chevaliers; tous ont quitté leur armure.)

A vous tous, mes bons et fidèles chevaliers, salut et gratitude sans fin! Plus un seul ennemi ne subsiste et nous avons pu déjà quitter nos cuirasses. Une seconde fois je vous dois mon trône. Je ne l'oublierai pas.

LE CHEVALIER FOULQUES.

Sire, nous venons de parcourir la ville; tout est calme et les citadins se préparent à fêter ta victoire. Beaucoup nous ont aidé contre les paysans dont la rusticité avait brutalisé leurs femmes.

LE CHEVALIER BERNARD.

Sire, tout est paisible dans la campagne. Les colons ont vu de loin les flammes s'élever de la ville sans prendre parti pour les paysans. Ceux-ci n'ont d'ailleurs pu franchir la barbacane pour se répandre sur l'autre rive.

LE CHEVALIER THIBAUT.

Sire, nous avons inspecté les murailles. Les manœuvres ont été si bien dirigées par la reine qu'on n'a dû dégarnir ni les portes ni les tours. Les archers se promènent dans les lices, et les guetteurs sont à leur poste.

VICTORIN.

Qu'ils surveillent toujours l'horizon, bien que nul danger ne nous menace. D'où pourrait-il venir ? Nous voici enfin maîtres absolus d'un vrai royaume. Nous ne pouvions guère nous écarter de cette ville avec ces hordes toujours prêtes à la révolte. Mais à présent nous allons prendre notre élan pour de fastueuses conquêtes.

TOUS.

Gloire à Victor, empereur et pape !

VICTORIN.

Vous devez être las des âpres montagnes et des plaines ingrates. Vous voici au cœur du jardin du monde. Une pléiade de capitales nous entoure ; qu'elle soit le collier du nouvel empire. Ce que vous étiez n'est rien à côté de ce que vous serez. Villes, palais, trésors, femmes,

vous aurez tout pourvu que vous m'obéissiez jusqu'à la mort.

TOUS.

Oui ! Oui ! A cheval !

VICTORIN.

Vous me croyiez peut-être morose et fou parce que je fuyais le plein jour prévoyant ce carnage. Mais tout ceci est passé et vous aurez en moi un chef ivre de guerre. M'avez-vous vu cette nuit ? Je me reprends à manier le cheval et la lance. Mais souvenez-vous : jusqu'à la mort.

TOUS.

Nous t'obéirons.

VICTORIN.

Quelqu'un parlait de la reine. Où est-elle ? pourquoi ne se montre-t-elle pas ?

UNE VOIX.

Seigneur, la voici.

(*Astéria entre avec ses officiers.*)

ASTÉRIA.

Longue vie à mon époux Victor, empereur et pape !

VICTORIN.

Bienvenue à ma femme, Astéria, impératrice et papesse.

ASTÉRIA.

J'ai voulu voir, au soleil levant, les cadavres du Rhône.

VICTORIN.

Ma femme ne veut-elle point recevoir de moi le baiser du matin? N'est-ce point après une pareille victoire que le pape et la papesse doivent s'embrasser devant leurs fidèles?

ASTÉRIA.

Je vous obéis, monseigneur.

VICTORIN (*la prenant dans ses bras*).

Ho! ho! Qu'est ceci? Une cuirasse sous votre manteau?

ASTÉRIA.

Seigneur, j'ai mené la charge, cette nuit.

VICTORIN.

Nous avons tous combattu, mais à présent nul ne nous menace. Voyez, n'avons-nous pas tous quitté notre armure?

ASTÉRIA.

Je vous obéirai, seigneur.

VICTORIN.

Tout de suite, par Dieu ! Personne n'a le droit de porter une cuirasse quand je n'en porte pas. Quittez ce manteau ! Quittez-le !

QUELQUES VOIX.

Sire ! Sire !

VICTORIN.

Et cette cuirasse ! Quittez cette cuirasse, ou je vous l'arrache !

3e CHEVALIER.

Malheur à qui touche à la reine !

VICTORIN.

Arrière ! Je ne touche pas à la reine, mais à sa cuirasse. Ne suis-je pas le maître ici ? (*Il lui arrache son armure*). C'est bien, remettez votre manteau ! Nul n'a le droit d'être armé, ni de me demander compte de mes actes. (*A un chevalier.*) N'est-ce pas toi qui me criais : Malheur !

3e CHEVALIER

C'est moi, sire, je suis chevalier et vassal de la reine.

VICTORIN.

Mais tu es mon soldat et tu m'as désobéi.

(Il l'abat mort d'un coup de masse d'armes.) Ainsi meure quiconque élève la voix contre moi !... Qu'on emporte ce cadavre.

Vous murmurez ? Prenez garde ! Vous êtes des soldats, je vous dois des villes à piller et des ennemis à vaincre, mais vous me devez votre sang. Si je porte un sac de vipères en moi, est-ce vous qui les empoisonnerez ? Si j'ai des doutes sur l'Infini, est-ce vous qui les calmerez ? Que pouvez-vous pour moi, sinon mourir ? comme ces paysans que vous venez de massacrer et qui, eux, sont morts pour moi, peut-être.

ASTÉRIA.

Seigneur, chassez ces idées, elles vous font mal.

VICTORIN.

Vous pouvez parler, vous, Astéria, parce que votre âme est assez haute pour comprendre mes angoisses. En vérité, je vous le dis, je préfèrerais n'être ni empereur ni pape, mais un misérable bûcheron, et savoir au juste si Jésus est Dieu.

ASTÉRIA.

Seigneur, vous êtes souverain pontife et il vous appartient de sonder ces problèmes, mais

vous êtes césar aussi, et la sûreté de votre empire vous importe. Vous méditerez sur Dieu quand vous serez sans ennemis. Aujourd'hui contentez-vous de jouir de votre victoire, et de donner à vos chevaliers le repos qu'ils méritent.

VICTORIN.

Le repos ! Le repos !... Heureux ceux qui se reposent, ceux qui sont sûrs de pouvoir un jour se reposer... Moi, la seule chose dont je sois sûr, c'est que, si l'enfer existe, je suis damné.

1er VEILLEUR (*entrant*).

Sire, de légers tourbillons de poussière s'élèvent à l'horizon, vers le midi. Nous ne pouvons encore distinguer.

VICTORIN.

Retourne à ton poste, et tâche de voir.

L'enfer, quelqu'un de vous y croit-il, chevaliers ? Votre reine dit qu'elle n'y *croit* pas, elle. C'est peut-être qu'elle en est sûre. Ah, si Satan existait, je l'aurais pourtant vu face à face là, car je n'ai rien négligé. Toutes les formules, tous les sacrilèges, rien ! D'autres prétendent l'avoir vu. S'il ne se manifeste pas à moi, pour-

tant, à qui se montrera-t-il alors, cet Ange d'horreur !

LE VEILLEUR (*revenant*).

Sire, les flots de poussière laissent voir des éclats de fer. D'autres tourbillons s'élèvent au levant. Sur le fleuve, on voit des points blancs qui sont des voiles.

VICTORIN.

Qu'on ferme les portes de la ville et qu'on envoie des cavaliers au-devant de ces poussières et de ces voiles blanches.

Si je les ai fait brûler vifs, ne le méritaient-ils pas ? C'est leur propre loi que je leur ai appliquée : je les ai excommuniés comme pape, je les ai condamnés à mort comme empereur. N'avais-je pas le droit de le faire ? Et je n'ai eu à violer aucun sauf-conduit. Ils ont subi ce qu'ils voulaient me faire subir, ce que j'aurai subi, certes, sans ceux dont les cadavres nagent vers Arles.

LE VEILLEUR (*revenant*).

Sire, la campagne se couvre de soldats. Il en vient toujours. Le fer jette un éclat si sombre qu'il transforme le jour en nuit. Déjà nous

pouvons distinguer les armoiries des pennons d'avant-garde. Ce sont celles d'Enguerrand.

VICTORIN.

Qu'on fasse prendre les armes à tous mes chevaliers, qu'on garnisse les remparts de leurs machines de guerre. Remonte à ta tour et observe.

L'enfer n'est qu'un épouvantail d'enfants et de femmes. La réalité c'est que nous sommes une armée de vaillants, maîtres d'une des villes les plus fortes du monde et que domine cette monstrueuse citadelle. Nous savons tous le sort qui nous attend si nous faiblissons, et de quelles richesses notre triomphe sera le prix, Thibaud a autrefois blessé le duc Guilhem, qu'il ait le commandement de la ville. Bernard a été le bras droit de Geoffroy contre le faux pape, qu'il soit le gardien du château. Foulques a amassé sur sa tête tous les bans et tous les anathèmes de nos adversaires, qu'il soit le chef de ma chevalerie. De ceux-là je suis sûr comme de toi, Astéria.

2e VEILLEUR (*entrant*).

Sire! Sire ! Les trompettes sonnent. Le connétable de l'empire est dans la plaine.

VICTORIN.

Retourne à ton poste et ne viens pas nous ôter le calme. Quand bien même il y aurait cent mille soldats devant ces murs, devrions-nous perdre confiance ? Nous avons des provisions pour un an et l'armée impériale ne peut faire qu'une campagne de quarante jours. Résistons ce faible laps, et cette marée d'hommes et de chevaux s'écoulera comme une crue du Rhône. Le connétable n'a pu emmener avec lui que ses soldats, il ne viendra ni ceux de l'empereur ni ceux du pape.

1er VEILLEUR *(entrant).*

Sire, les voiles blanches qui glissaient entre les arbres sont des galères pontificales ; on distingue les clefs de saint Pierre et le vent nous apporte des échos d'hymnes. Une de ces galères est immense et toute brillante d'or, un vieillard blanc est à la proue.

VICTORIN.

Misérable infirme qu'un coup de notre hache va abattre ! Ceci ne vaut point la peine que nous nous dérangions encore. Toutefois il aurait mieux valu pour lui ne pas quitter sa citadelle vaticane.

3e VEILLEUR (*entrant*).

Les trompettes sonnent trois fois dans la plaine ! Sire, sire, une multitude éblouissante roule vers la ville. On entend le cri de guerre du Saint Empire et l'on voit luire au soleil l'aigle d'or qui surmonte le char de l'Empereur.

VICTORIN.

L'Empereur ! Rendons-nous sur les murailles.

SCÈNE V

La plateforme des murailles.

(VICTORIN et ASTÉRIA, Thibaut et Bernard, 2 chevaliers, 1 soldat ; Voix d'ENGUERRAND.)

ASTÉRIA.

Le jour baisse. Monseigneur, ne voulez-vous pas rentrer dans votre palais ?

VICTORIN.

Quelle armée ! Quelle armée immense !

ASTÉRIA.

Monseigneur, voici la nuit. Vos lieutenants doivent vous attendre au château. N'avez-vous point d'ordres à leur donner ?

VICTORIN.

C'est là-bas, voyez-vous, ce point d'or qui

brille encore comme une étoile. Louis l'enfant est là avec le duc Guilhem, son oncle exécrable. Ah, si l'on pouvait se glisser jusqu'à leur tente !

LE CHEVALIER BERNARD.

Ceux-ci, ce sont les chevaliers de Bavière : je les reconnais à leurs énormes chevaux. Ils écrasèrent notre armée dans la plaine de Milan.

LE CHEVALIER THIBAUT.

La cloche, entendez-vous la cloche? Ce sont les milices siennoises et pisanes. Si le crépuscule ne se fonçait pas, nous distinguerions les carrosses.

1er CHEVALIER.

Ici près, ce doivent être les barons français. Nous ne voyons pas les fleurs de lys, mais seulement les grandes housses blanches.

VICTORIN.

Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt? et unde venerunt ?

2e CHEVALIER.

Les Provençaux et les Catalans ne sont pas encore arrivés.

LE CHEVALIER THIBAUT.

Voyez, voyez, une nouvelle flotte remonte le Rhône! Ce sont les galères de Rhodes et de Venise.

VICTORIN.

Il en viendra donc toujours?

ASTÉRIA.

Eh! n'avons-nous pas de quoi résister à toutes les forces de la chrétienté?

VICTORIN.

Soldats, depuis combien de temps défilent-ils ainsi?

UN SOLDAT.

Depuis ce matin, sire.

ASTÉRIA.

Monseigneur, s'il vous plaît de rester ici sur les murailles, ne pensez-vous pas que je ferais bien de rentrer au palais?

VICTORIN.

Non, par Dieu! Je ne veux pas que vous me quittiez. Où voyez-vous le danger? Ont-ils des ailes pour franchir ces remparts? Laissez, nous rentrerons au château quand la lune sera levée.

LE CHEVALIER BERNARD.

Sire, ce n'est pas nuit de lune.

VICTORIN.

Les fous ! S'imaginent-ils, avec leurs trompettes, faire crouler nos murailles comme celles de Jéricho ? N'est-ce pas que vous ne croulerez pas de sitôt, mes bonnes murailles ?

ASTÉRIA.

Monseigneur, ne restez pas ici, vos yeux s'injectent de sang, vos dents grincent. Rentrons au palais.

VICTORIN.

Non, non, je veux voir. Qu'on garnisse le rempart de soldats. Il faut qu'ils s'accoutument à la vue de cette multitude.

1er CHEVALIER.

Voici qu'un chevalier géant se détache de l'armée. La nuit ne permet pas de le reconnaître.

VICTORIN.

La nuit... la nuit est noire des pensées du Seigneur.

VOIX D'ENGUERRAND (*au dehors*).

Au traître qui se dit césar et pape et qui

n'est que moine apostat et serf rebelle, j'ordonne, au nom de l'Empereur, de remettre sa ville d'Avignon entre les mains du duc Guilhem, j'ordonne à tous les soldats du traître qui se dit Victor et qui n'est que Victorin, d'abandonner sa cause maudite. Vie sauve à ceux qui le quitteront. Trésors à ceux qui le livreront mort ou vif !

(Galop de cheval qui s'éloigne.)

VICTORIN.

Pourquoi nul de vous, chevaliers, n'a-t-il bandé son arc contre cet homme ? Ce qu'il disait vous intéressait donc bien ? La vie sauve ! Je vais faire ouvrir les portes ; ceux qui ont peur pourront fuir.

LE CHEVALIER THIBAUT.

Sire, qui pense à vous trahir ? Nul de nous n'aurait sa grâce là-bas.

VICTORIN.

Oui, je le sais et je vous crois. Rentrez donc au palais, puisque voici la nuit. Je resterai sur les murailles. Dites au chevalier Foulques de venir m'y rejoindre.

LE CHEVALIER BERNARD.

Seigneur, nous ne voulons pas vous laisser seul ici.

VICTORIN.

Astéria restera près de moi. Pour vous, rentrez au palais.

(*Ils s'éloignent. Victorin reste seul avec Astéria.*)

ASTÉRIA.

Voici la nuit. Des milliers de feux sont allumés dans la plaine. Les trompettes se sont tues et aussi les hymnes.

VICTORIN.

L'enfer doit être comme ceci : des flammes à perte de vue dans les ténèbres...

VOIX (*se répondant de tour en tour*).

Veillez ! — Veillez ! — Veillez !

VICTORIN.

Il y aura tempête cette nuit. La tempête est l'œuvre des diables. Ce sont eux qui respirent et qui soufflent. L'Ennemi de tout bien et de toute santé chevauche souvent à travers ma tête. Il est éternellement irrité, je le sens, je le comprends. Il couche avec moi plus près que

toi... Le diable a juré notre mort, mais il mordra dans une chair creuse.

ASTÉRIA.

Eh ! seigneur, laissez-là le diable.

VICTORIN.

Pourquoi n'as-tu pas frappé Enguerrand, toi ? Tu sais bien que la promesse de vie sauve ne te concernait pas ?

ASTÉRIA.

Pourquoi ne l'avez-vous pas frappé vous-même ?

VICTORIN.

Vois, les feux s'éteignent là-bas. La nuit va être épouvantablement noire.

ASTÉRIA.

N'entendez-vous pas, sire, un grondement lointain ?

VICTORIN.

C'est le vent qui gémit dans les lignes de cyprès.

ASTÉRIA.

Ah, rentrons ! La nuit est la seule chose qui m'effraie.

VICTORIN.

Je te reconnais bien là, femme.

ASTÉRIA.

Seigneur, la place d'un monarque n'est pas sur la plate-forme d'une tour. Rentrons au palais ; il y a de la lumière et du monde.

VICTORIN.

Je me sens plus en sûreté sous le ciel que sous des voûtes.

ASTÉRIA.

Ecoutez, écoutez, on dirait un bruit de pas.

VICTORIN.

C'est le fleuve qui gronde.

ASTÉRIA.

Comme la nuit est noire ! Plus de feux dans la plaine, pas une étoile au ciel.

VICTORIN.

Oui, pendant ces nuits-là, il est bon de veiller soi-même. Je vois les casques des nôtres passer et repasser dans les créneaux. C'est à l'improviste qu'Il doit venir, comme un voleur. « Heureux, est-il écrit, celui qui veille tout habillé pour qu'on ne voie pas sa honte ! »

VOIX (*se répondant de tour en tour*).

Veillez ! — Veillez ! — Veillez !

ASTÉRIA.

Le vent se lève, il pleuvra cette nuit.

VICTORIN.

Oui, il y a dans la plaine un murmure étrange.

ASTÉRIA.

Ah, sire, laissons ici les veilleurs ; eux du moins ont l'habitude des ténèbres.

VICTORIN.

J'avais mandé Foulques ! Pourquoi n'est-il pas venu ? Pourquoi ?

ASTÉRIA.

Il garde le palais. Rejoignons-le.

VICTORIN.

Attends ! Laisse-moi écouter. On dirait des pas.

ASTÉRIA.

Si vous poussiez le cri d'alarme ?

VICTORIN.

Je voudrais voir, voir. Ah, si la lune pouvait luire !

ASTÉRIA.

Ce n'est pas nuit de lune.

VICTORIN.

Oui, rentrons. La peur des ténèbres se gagne.

(*Ils se lèvent.*)

ASTÉRIA.

Dieu !

VICTORIN.

Qu'y a-t-il ?

ASTÉRIA.

Du bruit, là, dans la ville ; c'est dans la ville maintenant.

VICTORIN.

C'est Foulques qui vient nous rejoindre.

ASTÉRIA.

Ne descendez pas. Un instant encore. Ce sont des bruits de pas. (*Hurlant.*) Qui va là ?

VICTORIN.

Aux armes !

VOIX NOMBREUSES DANS LA VILLE.

Montjoie ! Montjoie ! Notre-Dame !

ASTÉRIA.

Enfer ! Tout est perdu !

VICTORIN.

Des traîtres ! Il y a des traîtres !

CLAMEURS DIVERSES.

Aux armes ! Montjoie ! Notre-Dame !

ASTÉRIA.

Le voilà ! Le voilà ! Je reconnais sa voix : Enguerrand est là !

VICTORIN.

Au Rhône ! Au Rhône ! A moi les chevaliers fidèles ! Gagnons le fleuve, nous avons encore le château d'Orange ! Au Rhône !

SCÈNE VI

L'intérieur du donjon d'Orange. — Grande salle voûtée, au fond, croisée assez large, sans grille.

(VICTORIN, ASTÉRIA, Thibaut et Bernard.)

VICTORIN.

Nous voici en sûreté. Ce donjon d'Orange est le dernier débris de mon empire. Peut-être sera-t-il le noyau d'une puissance plus redoutable encore.

LE CHEVALIER THIBAUT.

Sire, votre espoir est tenace.

VICTORIN.

Pourquoi pas ? Semblait-il possible d'échapper à la multitude qui nous entourait ? Nous

l'avons fait pourtant, une chevauchée rapide, la nuit, à travers les forêts, et nous avons pu gagner ce château. Ici, ni paysans rebelles, ni bourgeois perfides, ni peut-être chevaliers-Judas. Il était si facile aux couards de ne pas me suivre !

LE CHEVALIER BERNARD.

Sire, il suffirait d'Astéria pour nous conduire jusqu'en enfer.

VICTORIN.

Bien. Je jure, par mon salut éternel, que tous les dévouements seront récompensés au centuple. Sait-on si Enguerrand nous a suivis ?

LE CHEVALIER THIBAUT.

Nous l'avons vu de loin aux premiers rayons du soleil. Il n'avait avec lui qu'une cinquantaine de lances. Il s'est engagé sous bois et ne sera sous ces murs que dans une heure.

VICTORIN.

L'odeur de son cadavre me serait plus suave que tous les parfums de Perse. Combien sommes-nous ici ?

LE CHEVALIER THIBAUT.

Quatre cent cinquante-trois, sire.

VICTORIN.

C'est plus qu'il n'en faut pour massacrer Enguerrand et son escorte. Que les vaillants montent en selle.

LE CHEVALIER BERNARD.

Sire, nous sommes prêts.

VICTORIN.

Auparavant, que chacun s'interroge. Je ne veux avec moi que des âmes indomptables. Si quelqu'un d'entre vous hésite, qu'il s'éloigne. Je lui serai reconnaissant de m'avoir suivi jusqu'ici. Dans une salle basse, j'ai fait entasser nos trésors. Qu'on y conduise ceux qui ne se sentent plus la force de combattre ; ils y puiseront tout ce qu'ils pourront prendre, et on leur ouvrira la porte. Que les autres lacent leur cuirasse, nous monterons en selle dans une heure.

(*Les chevaliers sortent. Victorin et Astéria restent seuls. Victorin tombe épuisé sur un siège.*)

ASTÉRIA.

Sire, vous pâlissez !

VICTORIN (*fondant en larmes*).

Ah, tout est perdu ! tout ! Malédiction sur

moi et sur les miens !... Ah, les lâches ! les lâches ! Tout est perdu !

(*Il sanglote.*)

ASTÉRIA.

Victor !

VICTORIN.

Ces larmes m'ont soulagé. Quelqu'un m'a-t-il vu ? L'énergie de l'âme a ses limites. Un tel désastre excuse bien ces sanglots. O vous tous qui passez par ce chemin, arrêtez-vous et considérez s'il est une souffrance comme la mienne. Et toi, Astéria, n'as-tu pas pleuré ? Non, toujours ce front d'orgueil inflexible sous la tour des cheveux, ces narines hautaines, et l'éclat sec de ces yeux, cet éclat que je connais bien depuis la nuit de Valsainte... Comme ils brillent ! Qui vas-tu donc séduire contre Dieu ?

ASTÉRIA.

Je ne vous comprends pas.

VICTORIN.

Oui, baisse-les, baisse-les, ces yeux d'enfer. Il n'y a que moi ici et tu m'as déjà damné, et tous ces derniers qui nous restent sont damnés aussi depuis longtemps. Pourquoi donc cette flamme en tes yeux ?

ASTÉRIA.

Pourquoi cette fièvre en votre âme, seigneur ?

VICTORIN.

Ah, monstre d'énigme et d'épouvante, maudite sois-tu, toi qui m'avais promis le bonheur et ne m'as donné que la haine !

ASTÉRIA.

Me croyez-vous donc heureuse, moi ?

VICTORIN.

Non, puisque rien ne peut rendre Satan heureux, pas même le dam des autres.

ASTÉRIA.

Laissez donc là l'enfer !

VICTORIN.

Oui, nous avons l'éternité pour y penser.

ASTÉRIA.

Cœur lâche !

VICTORIN.

Tant de pompes, tant de splendeurs, il y a quelques jours à peine, les cloches, les hymnes, les clameurs populaires et l'immense cathédrale

où dans la brume d'or je resplendissais comme un ostensoir...

Et auparavant les séances d'Avignon où seul devant cette formidable rangée de dents de Satan, je défiais tout le chenil, les loups comme les renards, dont les yeux luisaient, qui venaient flairer mes livres et hurlaient sous mes lanières.

Et auparavant les levers du soleil sur la montagne, quand la brise était si douce, les multitudes qui me suivaient et que je nourrissais, non pas de vains poissons mais de paroles d'espoir et de joie...

Et auparavant la sérénité des longues journées claustrales, les extases devant le Tabernacle, les coulpes arrosées de larmes, et la joie des cilices, *beata solitudo, sola beatitudo*...

Ah, tous ces souvenirs, pourquoi?

On dit que les moribonds revivent ainsi toute leur vie.

Mais suis-je un mourant, moi? Ces bras ne sont-ils pas encore robustes et capables d'étouffer un homme?

ASTÉRIA.

Les bras robustes ne sont rien sans le cœur intrépide.

VICTORIN.

Hélas, tout est noir autour de moi, je souffre.

ASTÉRIA.

Seigneur !...

VICTORIN.

Je souffre !

ASTÉRIA.

Victor !...

VICTORIN.

Astéria ! Ah, aime-moi ! aime-moi ! C'est vers toi que je pousse le cri d'angoisse : « Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse, lorsque ma force succombera, ne m'abandonnez pas ! » Astéria, je n'ai plus que toi, toi seule ! Oui, je te maudissais tout à l'heure, mais j'étais fou, et je te reviens, Astéria, ne me repousse pas...

ASTÉRIA.

Pourquoi vous repousserais-je ? Nos désastres ne sont-ils pas communs ?

VICTORIN.

Ta fortune à toi s'est déjà relevée ; peut-être l'avenir te réserve-t-il des triomphes. Mais je sens bien que moi, je suis perdu. Comme je souffre !

ASTÉRIA.

C'est votre courage qui est blessé. Guérissez-le et vous ne souffrirez plus.

VICTORIN.

Aime-moi et je serai plus terrible qu'un ours des Alpes. Mon courage, c'est ton amour. Je reprendrai l'épée et la lance, et je combattrai de l'aube à la nuit. Mais dis-moi que tu m'aimes, et prends-moi dans tes bras, comme jadis, quand nous nous réveillions dans la joie et en prenant la lueur du jour pour la rougeur du bûcher...

ASTÉRIA.

Me voici, seigneur.

VICTORIN.

Seigneur ? Ah, je ne suis plus Victorin pour toi. Triste empereur qui n'a de son empire qu'un donjon, misérable pape qui n'a de son Eglise que quelques aventuriers ! Mais parle-moi donc, Astéria !

ASTÉRIA.

Que voulez-vous que je vous dise ?

VICTORIN (*sanglotant*).

Que tu m'aimes ! Que tu m'aimes ! Que tu m'aimes !

ASTÉRIA.

Seigneur, on vient.

VICTORIN (*il se reprend, il marche à grands pas*).

Comme l'air est étouffant ! La forêt à perte de vue... Qui sait si nos ennemis ne cheminent pas sous les arbres ?...

LE CHEVALIER BERNARD (*entrant*).

Sire, tout est prêt. Les vaillants sont réunis dans la cour du château, en armes et à cheval. L'espoir de massacrer Enguerrand fait étinceler les yeux sous les visières. Quelques-uns, blessés ou faibles, ont préféré profiter de votre clémence.

VICTORIN.

Combien sont-ils ?

LE CHEVALIER BERNARD.

Cent vingt-huit, sire.

VICTORIN.

Où sont-ils ?

LE CHEVALIER BERNARD.

Je leur ai ouvert les souterrains des trésors. Ils puisent dans les coffres pour pouvoir emporter, suivant votre promesse, le plus de richesses qu'ils pourront.

VICTORIN.

Ces richesses sont à eux, je ne les leur reprendrai pas ; ils les garderont toujours, pour les siècles des siècles. Que l'on mure la porte.

LE CHEVALIER BERNARD.

Mais ils sont cent vingt-huit, sire !

VICTORIN.

Cela fait donc trois cent vingt-cinq fidèles qui me restent. C'est plus qu'il n'en faut. Je n'en prendrai que trois cents, comme Gédéon. En selle !

Astéria, ma bien-aimée, je ne serai absent qu'une heure ou deux, le temps de trancher moi-même une tête haïe. Je te confie ce donjon, mon dernier refuge, garde-le avec ces vingt-cinq chevaliers que tu choisiras toi-même parmi les plus sûrs. Fais baisser la herse, fais lever le pont. Et tiens-toi à cette croisée pour entendre la première notre sonnerie de triomphe

quand nous reviendrons les mains rouges d'un sang abominable.

ASTÉRIA.

Je vous obéirai, seigneur.

(*Baiser d'adieu. Victorin et le chevalier Bernard sortent.*)

SCÈNE VII

Même décor. — ASTÉRIA entre avec ENGUERRAND. Elle est revêtue d'un costume splendide. — Quelques chevaliers croisés se laissent voir derrière la porte.

ASTÉRIA.

Monseigneur, tout ici vous appartient. Voici la grand'salle où il donnait ses derniers ordres il y a quelques heures à peine. Il s'est approché de cette fenêtre pour regarder la forêt à perte de vue, et scruter son feuillage.

ENGUERRAND.

Il n'a pas vu la mort qui l'attendait.

ASTÉRIA.

Il aurait dû la prévoir, car quel homme pourrait vous résister? Voyez, monseigneur, comme ce château est formidable! Si je ne vous l'avais rendu moi-même, confiante en votre grandeur d'âme, vous auriez pu rester devant ces murs à

les assiéger toute votre vie. Je vous en ai fait hommage parce que vous êtes le plus vaillant des hommes et le plus fier des chevaliers.

ENGUERRAND.

A Dieu plaise que je n'en sois le plus orgueilleux !

ASTÉRIA.

Vous auriez pourtant droit de l'être, car vous avez, seul, abattu l'hérésiarque. C'est à vous et non au vaniteux Guilhem que revient la première place au palais d'Arles. Or s'il vous était fait injustice et si vous deviez recourir à votre loyale épée, ce donjon inexpugnable serait le premier fondement de votre gloire.

ENGUERRAND.

Je reconnais que ce burg est terrible.

ASTÉRIA.

Et votre gloire peut tout espérer. Vous le conquérant de Tarse et de Damas, le bras droit du roi de Jérusalem, guerroyer pour un autre, comme un homme de solde ! Et pour qui ? pour un empereur puéril. Ne serait-ce pas à d'autres épaules que conviendrait la pourpre augustale ? Le sceptre et le globe ne doivent-ils pas être

l'apanage du plus vaillant comme les joyaux et les brocarts l'ornement de la plus belle ?

ENGUERRAND.

Vous êtes belle, en effet, Astéria.

ASTÉRIA.

Est-ce d'aujourd'hui que vous vous en apercevez, monseigneur ? Avez-vous oublié l'écolier de la montagne aux portes de Vienne ? N'avez-vous pas baissé les yeux le jour où vous criâtes mon nom devant le Concile ? Et lors de notre entrevue en Avignon, n'avez-vous pas senti quelque frémissement quand vous me teniez le cou dans vos mains de fer et que vous ne les avez pas serrées ? N'avons-nous pas alors échangé un regard, un de ces regards qui tiennent une âme ? Ah, ce que je vous disais sur votre destin impérial est peut-être un rêve, mais mon corps à moi est-il un rêve, et ne vois-je pas des lueurs dans vos yeux ? Pourquoi fuis-tu, Enguerrand, pourquoi détournes-tu la tête ? Est-ce mon cœur qui est au-dessous du tien ? Regarde-moi donc, si tu l'oses.

ENGUERRAND.

Je sais, Astéria, qu'il ne faut pas vous regarder.

ASTÉRIA.

Ah! ah! fou, pauvre fou, que crains-tu? Ai-je des soldats et des bourreaux comme en Avignon? N'est-ce pas toi qui peux me faire mettre au supplice? Pourquoi ne me regarderais-tu pas? Serais-tu lâche?

ENGUERRAND (*prêtant l'oreille*).

Ecoutez!

ASTÉRIA.

Regarde-moi donc!

ENGUERRAND.

N'entendez-vous pas?

UNE VOIX (*au dehors, lamentable*).

Ouvre! Ouvre! Astéria.

ASTÉRIA.

Lui?

LA VOIX.

Ouvre! Je suis blessé à mort. Es-tu morte toi-même ou vivante, Astéria?

ASTÉRIA.

Veux-tu mon amour, Enguerrand?

ENGUERRAND.

Tais-toi ou je te tue!

VICTORIN.

Ouvre!

ENGUERRAND.

Réponds-lui.

ASTÉRIA.

Quoi?

ENGUERRAND.

Est-il seul?

ASTÉRIA (*se penchant à la croisée*).

Me voici, seigneur. Etes-vous seul? Où sont vos chevaliers?

VICTORIN.

Morts. Les soldats d'Enguerrand remplissaient la forêt. J'ai pu m'échapper seul et plus couvert de blessures que de lierre ces murailles. Ouvre, les traîtres me poursuivent.

ASTÉRIA.

Qui vous dit, seigneur, que vous n'en trouverez pas ici?

VICTORIN.

Tu m'en défendras. Ouvre!

ASTÉRIA.

Enguerrand, n'est-ce pas moi qui te le livre ?

ENGUERRAND.

Dieu ! il monte au mur.

ASTÉRIA.

Que dis-tu ?

ENGUERRAND.

Il a réuni ses dernières forces, et en s'aidant des lierres et des grilles, il monte, il monte. Il est sans armes.

ASTÉRIA.

Eh, que nous importe ? Prends-moi, Enguerrand.

VICTORIN.

(*Il apparaît, sanglant et échevelé à la balustrade de la croisée et reconnaît Enguerrand et les chevaliers croisés.*)

Ah ! ah !... ah !...

(*Il tombe mort.*)

ENGUERRAND.

Que Dieu le juge !

Au nom du Pape et de l'Empereur je prends possession de ce donjon d'Orange et de ceux et celle qu'il renferme !

ASTÉRIA.

Astéria n'appartient qu'à qui elle se donne !

(Elle se frappe.)

ENGUERRAND.

Longue vie à l'Empereur et au Saint-Père !

(Acclamations des chevaliers et sonneries de trompettes.)

Écrit en 1898, Nimes et Paris.

NOTE

Les divers tableaux de l'*Hérésiarque* ont lieu alternativement en scène courte et en scène profonde, de sorte que le simple maniement d'un rideau permet de jouer chaque acte sans interruptions. La première scène des actes I, II et V, est en scène profonde, la première scène des actes III et IV en scène rapprochée. Pour faciliter la représentation, le même décor peut servir à plusieurs scènes, par exemple aux scènes 1 et 3 du I[er] acte, 1 et 3 du II, 1 et 6 du III et 5 du IV, 1 et 6 du IV, 4 du IV et 2 du V, 2 du IV et 1 du V.

Les phrases latines qui sont dites çà et là sont des fragments liturgiques ou des citations dont le sens est assez connu pour n'avoir pas besoin d'être traduites.

Si l'œuvre n'avait pas été écrite en vue de la représentation, ces phrases latines auraient été bien plus nombreuses, mais le lecteur en devinera beaucoup sous le texte français. Le drame ne visant pas à l'érudition, on s'est abstenu d'indiquer les sources. A titre d'exemple seulement on donne ici les fragments bibliques qui sont cités ou auxquels il est fait allusion dans les cinquante premières pages, celles où les citations de ce genre sont le moins nombreuses.

Page 7 ligne 2 Fratres, sobrii estote et vigilate, quia Adversarius vester Diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret. Cui resistite fortes in fide. (Off. Compl.)

8 2 Qui manet in caritate in Deo manet et Deus in eo (Ep. Joannis, I, 4, 16).

8 15 Fornicatores enim et adulteros judicabit Deus (Ep. Pauli ad Hebræos, XIII, 4).

13 5 Ululate quia prope est dies Domini; quasi vastitas a Domino veniat (Pr. Isaiæ, XIII, 6).

14 2 Cum exarserit in brevi ira ejus, beati omnes qui confidunt in eo (Psalm. lib. II, 13).

14 9 Et vidi mulierem sedentem super bestiam coccineam plenam nominibus blasphemiæ, habentem capita septem et cornua decem (Apocalypsis Joannis, XVII, 3).

16 14 (Ille) accipiat coronam vitæ quam repromisit Deus diligent ibus se (Ep. Jacobi, I, 12).

19 14 Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud(Ev.sec. Matthæum, XI, 12).

20 22 Et audivi vocem de cœlo tanquam vocem aquarum multarum (Apocalyps. Joan., XIV, 2).

23 17 Millia millium ministrabant ci, et decies millies centena millia assistebant ei (Pr. Danielis, VII, 10).

23 20 Filius enim hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis (Ev. sec. Matthæum, XVI, 27).

Page 24 ligne 5 Dixitque Adam : Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea (Lib. Genesis, II, 23).

29 1 Tentatio vos non apprehendat nisi humana ; fidelis autem Deus est qui non patietur vos tentari supra id, quod potetis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere (Ep. Pauli ad Cor. I, 10, 13).

29 15 Qui habet intellectum computet numerum bestiæ. Numerus enim hominis est, et numerus ejus sexcenti sexaginta sex (Apoc. XIII, 18).

29 16 Et vidi de mari bestiam ascendentem, habentem capita septem et cornua decem et super cornua ejus decem diademata et super capita ejus nomina blasphemiæ (Apoc. XIII, 1).

29 19 Et vidi aliam bestiam ascendentem de terra et habebat cornua duo similia Agni et loquebatur sicut Draco (Apoc. XIII, 11).

30 7 Et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium, Babylon magna, mater fornicationum et abominationum terræ (Apoc. XVII, 5).

30 10 Quia tu lucerna mea, Domine, et tu Domine illuminabis tenebras meas (Lib. sec. Regum, XXII, 29).

32 5 Et viginti quatuor seniores ceciderunt coram Agno, habentes singuli citharas et phialas aureas plenas odoramentum quæ sunt orationes sanctorum (Apoc., V, 8).

Page 32 ligne 11 Quia misericordiam volui et non sacrificium et scientiam Dei plus quam holocausta (Proph. Osee, VII, 6).

32 12 Misericordia et veritas custodiunt regem et roboratur clementia thronus ejus (Lib. Proverb., XX, 28).

33 5 Ita dumtaxat, ut sex mensibus in oleo mingeretur myrrhino, et aliis sex quibusdam pigmentis et aromatibus uterentur (Lib. Esther, II, 12).

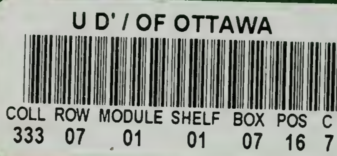
40 13 In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est a eis, qui tentatur auxiliari (Ep. Pauli ad Hebræos, II, 18).

45 13 Et de fumo putei exierunt locustæ in terram et data est illis potestas sicut habent potestatem scorpiones terræ (Apoc., IX, 5).

48 11 Factus sum infirmus infirmis ut infirmos lucrifacerem. Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos. (Ep. Pauli, ad Cor. prima, IX, 22).

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE.


a39003 003757449b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 01 07 16 7